

REVUE DES CONFÉRENCES FRANÇAISES EN ORIENT



DANS CE NUMÉRO :

Conférences de

R. Demangel, Lucienne Epron,
J.-E. Goby, Léon Barchmann.

Articles inédits de

Francis Jeanson, Raymond Cogniat, Charles Kunstler,
Jean Tedesco, William Whitman, Jacques Souvairan,
Claude Sorgues, André Beucler, Rober Loulan,
Henri Gal, René-Massat.



bien connue sous le nom

“INDIA”

est ouverte au public après avoir
terminé ses travaux d’embellis-
sements, et expose toutes les
nouveau­tés que M. Dialdas a
rapportées de ses voyages aux
Indes et en Europe.

REVUE DES CONFÉRENCES FRANÇAISES EN ORIENT

PUBLICATION MENSUELLE

14, Rue Saray El-Ezbékia (Emad-Eddine), Le Caire (Egypte). — Tél. 49414 - B.P. 284

Directeur : MARC NAHMAN. — Administrateur : ERNEST DELORO

Abonnements: un an (12 numéros): Egypte P.T. 120; Etranger P.T. 130

10ème ANNÉE — No. 11

Novembre 1946

Comment j'ai vu la France en 1945

Conférence de

M. R. Demangel

Directeur de l'Ecole Française d'Athènes,
Président d'honneur de la Ligue Franco-Hellénique.

Faite au Parnassos d'Athènes le 19 décembre 1945.

*C'est le tableau de la France Libérée. Encore un, mais nullement
un de trop. Jamais deux prises de vue ne se font exactement du même
angle, et nos lecteurs d'aujourd'hui et de plus tard liront avec passion
ce nouveau témoignage qui complète et précise les autres témoignages que
nous avons du grandiose événement.*

Mesdames,
Messieurs,

Je dois d'abord des remerciements particuliers à M. le Professeur Ben-sis, qui préside depuis plusieurs lustres avec tant de distinction et de succès aux destinées de la Ligue Franco-Hellénique, pour sa présentation un peu trop amicale, et également pour mon élection récente (pendant que j'étais en France précisément) à la présidence d'honneur de cette Ligue : titre admirable qui confère les honneurs sans les charges et que je dois sans doute à cette arithmétique parfaite, par le hasard de laquelle je termine ma dixième



M. R. DEMANGEL

année de direction de l'Ecole française d'Athènes, en même temps que l'Ecole elle-même termine la centième année de son existence. En second lieu, je dois préjudiciellement vous demander toute votre indulgence, parce que je sors aujourd'hui de mon domaine habituel, et que certains d'entre vous, qui reviennent aussi de France, ont pu voir les choses un peu différemment et sans doute mieux que moi.

Pour ma part, en effet, j'ai passé ces dernières années à Athènes parmi vous, parmi la grande majorité d'entre vous. Ce pays, que je connais et que j'aime depuis vingt-six ans, je n'ai cessé de

l'habiter et de le suivre dans ses heures de deuil et de détresse comme dans ses beaux jours de lumière et de gloire. Pendant l'automne et l'hiver 1940-41, j'ai vécu avec vous la bataille du Pinde, stupéfiante épopée du montagnard grec. En avril 1941, j'ai assisté, la haine au cœur, à l'arrivée des motocyclistes allemands couverts de poussière et harassés de fatigue et, après l'intermède tragico-comique italien, j'ai suivi avec allégresse l'ultime parade germanique devant le Monument du Soldat Grec inconnu : profanation à laquelle a refusé de se mêler, vous vous en souvenez, le peuple d'Athènes, qui a spontanément évacué la place du Syntagma, et piétiné ensuite les couronnes allemandes, lorsqu'ils sont partis enfin en octobre 1944. En décembre 1941, j'ai vu mourir dans les rues les enfants d'Athènes, et notre Ecole, il y a juste un an, en décembre 1944, se trouvait prise entre les lignes du combat fratricide.

Pendant ces cinq années, — et quelles années ! — la Grèce a remplacé pour moi patrie et famille absente, et j'ai vécu de votre vie, mes amis athéniens.

C'est pourquoi il était normal qu'à mon arrivée en France, à la fin du mois d'avril dernier, on m'ait partout interrogé sur la Grèce et que j'aie dû faire, avec une conférence de presse au Ministère de l'Information, diverses causeries dans des réunions d'amis de la Grèce.

A mon arrivée en France, j'ai été frappé de deux choses : c'est qu'en France on savait fort peu de ce qui se passait en Grèce et qu'on mélangeait toutes les initiales des partis politiques, et c'est également qu'en Grèce on savait très peu de ce qui se passait en France. C'était, d'ailleurs, assez normal, en raison du cloisonnement forcé établi par la guerre, des restrictions et directions données aux diverses radios, devenues, comme tout le reste, des armes et non des moins importantes, certes, bien plutôt que des liaisons entre les hommes. Maintenant il n'en est plus tout à fait de même. Mais les voyages sont encore difficiles, les services postaux insuffisants : ce qui diminue mes scrupules à venir vous parler ici de choses que d'autres auraient pu vous dire mieux que moi.

Au cours des mois que je viens de passer dans notre chère France, j'ai eu l'occasion de la traverser au total une dizaine de fois, en chemin de fer, en automobile, en avion aussi. J'ai parcouru les côtes méditerranéennes, de Toulon à Sète, et j'ai voyagé dans le Midi, l'Est et le Nord de la France, puisque Paris est en somme dans le Nord de la France et que j'y ai fait trois séjours. J'ai visité rapidement beaucoup de campagnes et de villes, dont quelques-unes très grandes. J'ai regardé, j'ai parlé avec les gens, les gens de la société, les gens du peuple, j'ai écouté et j'ai

tâché de comprendre. Comme je n'avais pas vu la France depuis l'époque facile, heureuse en somme, malgré la menace que l'on sentait plus lourde chaque jour, de l'avant-guerre, il y avait beaucoup de nouveau pour moi, du nouveau parfois peu agréable, parfois sympathique, et j'ai eu ainsi pas mal de surprises.

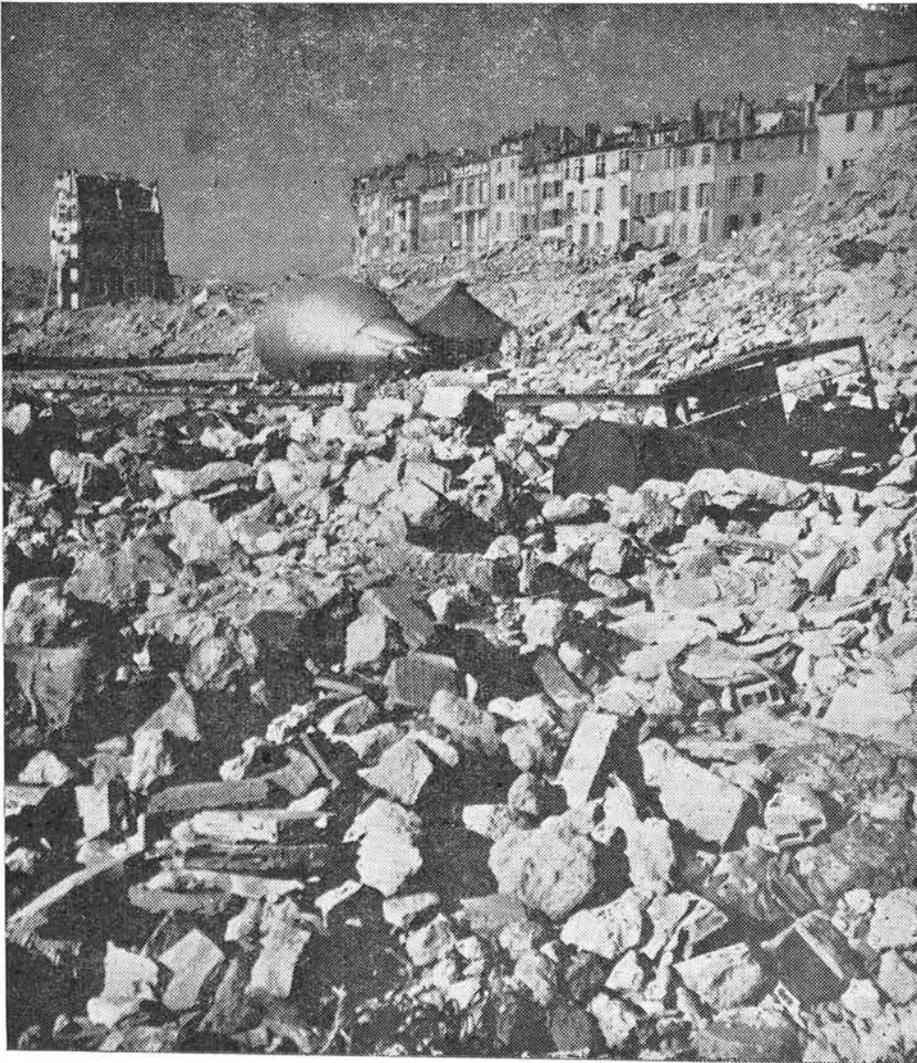
Je vous dirai ce qui m'a frappé spécialement, en province et à Paris, en partant de l'extérieur, pour pénétrer progressivement vers l'intérieur, et suivre cette reprise vigoureuse de la vie spirituelle, sociale, politique, dont se réjouissent nos amis. Bien entendu ce n'est pas un tableau complet de la France d'après-guerre que je compte vous présenter en une heure, mais des notes de voyage, des notules, si vous voulez, avec parfois une anecdote ou un grain de philosophie, des esquisses provinciales ou parisiennes, liées par un fil conducteur de couleur très claire, celui-là même qui renoue le passé, par-dessus une période sombre, avec un avenir digne du passé.

*
* *

J'ai débarqué de l'avion militaire américain à Marignane, comme avant la guerre, quand on arrivait par Air-France. Au premier abord, on remarque peu de changement extérieur, sinon une note kaki plus poussée dans le grouillement de la foule cosmopolite, haute en couleur et en sonorité, qui fait de Marseille presque une ville d'Orient. Mais, quand on cherche un porteur pour ses valises, si on veut téléphoner, télégraphier ou simplement prendre un train, on s'aperçoit vite que la France d'avril 1945 est encore en guerre. On se bat tout le long du Rhin. L'armée de de Lattre de Tassigny avance vers la Bavière et l'Autriche non sans sacrifices, et j'yendrai deux beaux-frères tués à ce moment même (fin avril—début mai 1945). Il faut montrer patte blanche partout. La France, qui a souffert, a perdu sa simplicité confiante. Il faut apprendre à attendre son tour, qui est parfois long à venir. La patience est une des vertus cardinales que la guerre a, par nécessité, largement développées.

Le Midi de la France avait échappé aux guerres précédentes, l'Est et le Nord lui enviaient un peu cette sécurité. Cette fois le Midi a souffert. Les ports de Marseille, de Sète, de Toulon ont été détruits. Le centre de Toulon est en ruines. Les plages sont inabordables, infestées de mines, qu'on pêche peu à peu. Tout cela vous l'avez vu ici aussi sur les côtes de l'Attique.

Montpellier, extérieurement, n'a pas changé. J'y retrouve avec reconnaissance la dignité de ses belles promenades et de ses monuments du grand siècle, son Arc de triomphe, son Peyrou, les essences rares de son Jardin Botanique, la



Marseille est en ruines.

grâce de ses fontaines. Il n'y a eu qu'un seul bombardement sérieux, qui a endommagé le quartier de la gare des marchandises. Toutefois les Allemands ont pris le soin de détruire, avant de partir, le téléphone automatique de la ville et le poste de Radio-Montpellier, installé dans une résidence de la banlieue, qui malheureusement m'appartenait, et j'ai à regretter, parmi beaucoup d'autres choses plus utiles, la disparition de documents inédits, d'une publication sur Eléonte de Thrace, que je ne ferai plus jamais.

Montpellier, dont la population avait doublé à cause des réfugiés du Nord et de l'Est de la France, a souffert surtout de la guerre parce

que c'est une région de monoculture (on n'y cultive guère que la vigne). En temps normal, cette spécialisation était bonne. Les légumes, les œufs, les fruits venaient d'Avignon ou de Perpignan. Mais le cloisonnement forcé a supprimé ce ravitaillement, et on ne trouvait ni viande, ni poisson (la mer toute proche étant inaccessible aux pêcheurs), ni légumes, pas de lait non plus, sauf pour les tout-petits. Beaucoup de personnes âgées sont mortes, peut-être pas de faim directement, mais de sous-alimentation, de consommation. Ce fut le cas de mon beau-père l'académicien Louis Gillet, réfugié chez sa fille, d'où il fut chassé par les Allemands, et qui voulut rentrer

à Paris pour y mourir en juillet 1943, dans la certitude de la victoire, et en disant comme adieu à son ami Claudel, avec toute sa ferveur chrétienne, qu'il se sentait « à la pointe de la joie ».

Près de Montpellier, Nîmes, la grande cité protestante du Midi et l'une des villes du monde où les monuments de l'époque impériale romaine sont le mieux conservés, Nîmes a peu souffert (sauf également le quartier de la gare des marchandises). Toutefois il y a eu de terribles drames de la résistance. Nous avons pu voir à Athènes deux pendus se balancer place d'Amérique, entourés de soldats allemands gouailleurs. Il y en a eu un jour vingt-cinq à la fois à Nîmes. J'en ai vu la preuve photographique à l'exposition des atrocités allemandes, qui a duré tout l'été au Musée des Colonies à Paris. Exposition affreuse des charniers et des camps de représailles. On a tant vu d'horreurs, depuis six ans, qu'on serait blasé si le temps n'apportait pas très vite, trop vite peut-être, l'oubli.

A Hyères, dans les vieux remparts, je visite la propriété de Madame Wharton, la romancière aristocratique américaine, qui avait le plus admirable jardin que j'aie jamais vu : il y avait là toutes les fleurs, et d'autres encore, inconnues ailleurs. Edith Wharton est morte et son jardin est un désert. Les Allemands ont respecté la maison d'Ambroise Thomas, l'auteur de *Mignon*, parce que musicien, et qu'il est entendu pour eux que la musique est une spécialité germanique.

Dans ces villes du Midi, dans toute la vallée du Rhône et de la Saône, à Dijon, à Besançon, les gares ont disparu. Pourtant la fonction reste, et devant des abris de planches, partout, une foule massée attend, silencieuse. Elle attend sans désespérer pendant des mois. Elle n'attend pas pour partir. Elle attend le retour des prisonniers et des déportés de toute classe, ceux que les Allemands, selon un mot terrible, faisaient pourrir debout, au total plus de deux millions d'hommes de France, dont beaucoup ne reviendraient jamais.

Les gares, les tunnels, les ponts ont été spécialement frappés. En avril 1945 il n'y avait plus un pont sur le Rhône ou ses affluents, de Lyon à la mer. Lyon est une très grande ville, l'ancienne capitale fédérale des Gaules, construite au confluent, comme vous savez, de la Saône et du Rhône, que franchissaient vingt-trois ponts monumentaux avec vingt-sept kilomètres de quais.

La ville d'Edouard Herriot a été admirable dans la résistance pendant l'occupation, et les Allemands ont détruit, avant de partir, ses vingt-trois ponts monumentaux, sans en excepter aucun, ni le vieux pont de la Guillotière, ni les pittoresques ponts de la Saône, endommageant les

quais et les édifices voisins, comme la Faculté des lettres, et son musée de moulages, un des plus complets pour la sculpture grecque antique, qu'avait organisé mon regretté maître Henri Lechat (dont se souviennent encore certains archéologues athéniens).

Les combats ont été très durs des deux côtés du Rhône. On voit partout d'innombrables carcasses brûlées, squelettes de voitures de toutes dimensions et usages, depuis la voiturette légère jusqu'aux énormes blindés à chenilles. En temps normal on rencontre bien le long des routes de ces « Avis au lecteur », invitation à se méfier d'une route glissante ou d'un mauvais tournant. Mais actuellement c'est par douzaines, par centaines que se groupent ces débris carbonisés, signalant seuls (avec quelques cicatrices sur la chaussée même) les points où beaucoup d'hommes sont morts. Ils remplacent tristement les prises d'essence, qu'on trouvait à chaque kilomètre et qu'on ne trouve plus, ou les restaurants aux réclames aguichantes qui ponctuaient agréablement les approches des villes.

Le long des routes on voit encore par ci par là un canon, qui dresse une silhouette menaçante et désormais inoffensive, et puis des maisons détruites, et puis des tombes disséminées, que l'on regroupe peu à peu en cimetières militaires, comme le grand cimetière américain au nord de Montélimar.

Tout près de la route courent deux *pipes-lines* américains, montant l'essence des réservoirs méridionaux vers le front, — bien gardés tout le long par des sentinelles, et ponctués de stations de pompage, illuminées *a giorno* toute la nuit. En longeant ces *pipes-lines* pendant des kilomètres, pendant des centaines de kilomètres, le long de la vallée du Rhône, je songe que les Anciens avaient déjà trouvé quelque chose d'analogue pour transporter l'eau par des aqueducs démontables. On peut lire en effet dans le livre III d'Hérodote qu'au temps de Cambyse, le roi des Arabes amenait l'eau d'un fleuve lointain dans la région désertique, à treize journées de marche, par trois tuyaux confectionnés avec des peaux de bœufs et de chameaux, cousues ensemble. Cet aqueduc mobile en peau serait l'ancêtre du *pipe-line*, au moins autant que Icare le précurseur de nos pilotes d'avions.

Le long des routes on voit enfin (surtout si l'on survole en avion), pendant des kilomètres et des kilomètres, des dépôts de matériel et de munitions. C'est prodigieux ce que les Américains ont pu concentrer comme matériel de guerre en Provence.

Toutes les routes du Midi sont sillonnées de petites voitures de la *military police* — et ce sont des policiers américains qui font la police de la

route aux carrefours et points dangereux. Ces routes sont parcourues jour et nuit dans les deux sens par des convois lancés à toute allure montant vers le nord jusqu'en juin, descendant la vallée vers le sud à partir de l'armistice allemand. Après juillet, c'est un véritable exode bien organisé. On les regarde passer avec reconnaissance et aussi quelque mélancolie lorsqu'on voit partir des convois entiers chargés d'innombrables pneus, ces pneus qui manquent tant en Europe à nos pauvres voitures, en panne pour éclatement chaque cent kilomètres. Il faut dire qu'en juillet tous ces pneus s'en allaient, sous bonne garde, vers l'Extrême-Orient, ou le Japon n'avait pas encore eu la chance de recevoir ses deux bombes atomiques, qui lui ont permis de se retirer sans trop de dommage de la très mauvaise posture où il se trouvait menacé de ruine totale.

Si on quitte cette agitation de la vallée du Rhône, pour aller vers les Alpes, on trouve une France toute différente. Les maquis ont quitté la montagne, et c'est le calme de l'avant-guerre, le calme de toujours.

Nous remontons l'Isère presque jusqu'à sa source. Les villes se succèdent, Valence, Grenoble, Albertville, — 50 kilomètres de ligne droite, avec le Mont Blanc devant soi, — Moutiers, la Tarentaise : l'Italie est à deux pas. Nous arrivons en pleine nuit par une route assez difficile, à 1500 mètres d'altitude. On est dans les nuages et il fait très froid, bien qu'on soit au mois d'août. Mais dans ces gorges, dans ces coupe-gorges, les Allemands ne se sont jamais risqués ; les Italiens encore moins ! Aussi trouve-t-on tout ce qu'on veut comme beurre, fromage, œufs et viande. Les maisons, groupées par petits paquets, rappellent qu'il y a, en hiver, deux mètres de neige. Les toitures sont renforcées et hérissées de crochets à neige. L'habitation est du type de la maison homérique, avec le fort soutien central, évoquant l'olivier sur lequel était chevillé le lit d'Ulysse. Un quart de l'espace circulaire est réservé aux humains ; les trois autres quartiers sont occupés par les bœufs, les mulets, les cochons et la volaille. Tout le monde profite ainsi de la chaleur animale du voisin.

On nous invite à un feu de camp près d'une chapelle isolée, à 1600 mètres d'altitude, la chapelle de Notre-Dame de la Vie, chapelle très simple. La Vierge chrétienne y a remplacé une ancienne divinité de la génération, dont la figure naïve est encore présente et revit dans une stèle en pierre, analogue aux sculptures celtiques de Roquepertuse, du Languedoc et de la Provence. Il y a là une trentaine de jeunes gens, étudiants et ouvriers, réunis autour d'un grand feu de broussailles, chantant dans la nuit des chansons savoyardes, ou jouant de rapides « sketches », où les Italiens sont naturellement malmenés (on est

à quelques kilomètres de la frontière !). Au pied coule le torrent furieux qui descend du glacier du Pécelet. Le spectateur, — les paysans des hameaux voisins et quelques touristes, — sont assis en demi-cercle, enroulés dans des couvertures. Il se dégage de cette scène un parfum de poésie, intense et pure, qui nous reporte très loin dans la nuit des âges. Tout près, il y a la neige avec le chalet de l'altitude 2000, qui appartient à Léon Rey, le fouilleur heureux d'Apollonie (l'ancienne ville grecque de la côte d'Albanie).

Passant des Alpes au Jura, j'ai retrouvé avec émotion ma ville natale, Besançon, capitale de la Franche-Comté, où il y eut aussi tant de drames de la résistance. Les Comtois ont la réputation d'être têtus ; ils sont fiers de leur dicton : « Comtois, rends-toi. — Nenni, ma foi ! » Aussi Besançon a-t-elle eu sa gare incendiée et ses ponts détruits deux fois : une fois en 1940, lors de l'invasion allemande ; reconstruits dans l'intervalle, ils ont de nouveau sauté lors de la retraite allemande en 1944. Il y a d'ailleurs maintenant des passerelles en bois très solides, et un des ponts en pierre sera prochainement achevé.

Dans ma maison de famille, on n'a pas tout volé et il faut s'en montrer reconnaissant. Beaucoup de jeunes arbres ont été coupés à un mètre du sol, mais ce n'était pas par méchanceté, c'était afin de se servir des branches pour camoufler des tanks.

Près de Besançon, à Gray, au pont de la Saône, a été tué en 1940, après une brillante défense, un général français qui faisait le coup de feu presque seul et refusa de se rendre : le général de Courson, longtemps attaché militaire à Constantinople et qui était bien connu en Grèce, où il était venu avant la guerre prendre sa retraite : il avait acheté une petite île sur la côte d'Argolide.

Besançon a subi beaucoup de sièges dans son histoire depuis Arioviste et César, notamment lors de son attachement à la France. J'en lisais par hasard le témoignage sur les grands boulevards de Paris, au fronton de la porte Saint-Martin, — plus connue par son théâtre où jouaient les Coquelin et Guitry dans mon jeune temps. Cette porte est dédiée à Louis le Grand, après les deux guerres de Franche-Comté : *Vesontione Sequanisque bis captis*, et après la défaite des armées allemandes (déjà) et espagnoles. Un éclat de pierre a sauté dans l'inscription, qu'on a réparée récemment avec une faute de copiste soigneusement gravée.

La Porte Saint-Martin m'amène, par une facile transition, à abrégier ma tournée provinciale et à débarquer enfin à Paris.

*
* *
*

Paris est une surprise et une joie.

Paris n'a pas changé. Paris a tous ses ponts et ses monuments intacts, ses admirables perspectives des quais, Notre-Dame et la Sainte-Chapelle, le Panthéon, Montmartre, le Louvre, — même la Tour Eiffel !

Toutefois il y a quelque chose de changé, c'est l'intérieur, le contenu : Paris a l'air de Paris un dimanche pendant les vacances. On songe à ces photographies prises avec longue pose et petit diaphragme, ce qui élimine tout le passager et ne grave que les édifices. Paris n'a plus de tramways (depuis longtemps), pas d'autobus, très peu de voitures. Il y a tout de même quelques autos, spécialement alliées, puisqu'un écriteau défend à tous véhicules de monter l'escalier du pont des Arts (ce qui pouvait arriver aux jeeps, qui descendaient bien à Athènes l'escalier de notre rue Didot).

Il n'existe qu'un moyen de communication : le métro, précieux, terrible aux heures d'affluence, 8h., midi, 6h. du soir, où les queues se prolongent hors des stations jusque dans la rue. On subit à ces heures-là une telle compression qu'on a bien du mal à recouvrer, en sortant, sa forme première.

Cette absence de communications paralyse les grandes villes. On n'y fait pas le quart de ce qu'on pouvait faire en une journée d'avant-guerre. On est cloisonné d'un quartier à l'autre, comme de province à province, ou de pays à pays. Car le problème est général.

Il faut dire, d'ailleurs, qu'il y a chaque jour des progrès et qu'un certain nombre de taxis sont, avec quelques restrictions, régulièrement remis en circulation. On se trouve ainsi moins à la merci des porteurs de bagages, qui exigent des prix exorbitants.

Mais le problème de l'essence est encore loin d'être résolu. Il y a, d'ailleurs, spécialement un problème de la voiture même, de l'automobile française, dont je voudrais dire un mot. Les constructeurs (une vingtaine au total, avec seulement quatre ou cinq grandes marques), se sont ou ont été groupés de manière à réduire la concurrence nationale, en utilisant d'abord au mieux l'outillage actuel, puis en renouvelant progressivement l'outillage, pour fabriquer un nombre limité de types, jusqu'au moment où, dans chaque groupe de constructeurs, une seule usine sera spécialisée, comme en Amérique, pour fabriquer tous les moteurs, une autre tous les radiateurs, les boîtes de vitesses, etc. Ces types limités seront construits en grande série et comprendront avant tout de petites voitures : 95 % de la production donneront de très petites voitures (4 chevaux), des petites voitures (6 à 8 chevaux), des voitures moyennes (10 à 12 chevaux), quelques grosses voitures (15 chevaux). Il n'y aura que 5 %

de voitures de luxe ou prototypes spéciaux. Les pièces détachées, phares, dynamos, carburateurs, roues même seront produites par des firmes spécialisées. Les groupes de constructeurs travailleront en liaison technique, le rajeunissement de l'outillage étant favorisé par une aide de l'Etat.

Tel est ce qu'on appelle le plan quinquennal de l'industrie automobile française, qui doit entraîner une réduction massive du nombre des modèles, une diminution considérable des prix et qui couvrira le marché français de nombreuses voitures très petites, consommant peu, pouvant être achetées non seulement par le « Français moyen », comme on disait avant la guerre, mais par le Français très modeste, qui sera le bon artisan, comme le cultivateur moyen ou le petit fonctionnaire.

Le travail a commencé en juillet dernier selon ce plan, et on espère sortir plus d'un million de voitures de 4 à 15 chevaux avant juillet 1950.

J'ai insisté sur cet exemple de l'industrie automobile française, parce qu'il me semble caractéristique du dynamisme (pour employer ce mot galvaudé) et des tendances justement libérales d'une économie bien dirigée.

J'aurais pu prendre mes exemples ailleurs : la métallurgie, les mines, la construction. Partout il y a à faire ou à refaire.

Il y a du travail pour les architectes. Il y en a aussi pour les sculpteurs. Car, si Paris est quasi intact, les statues de ses places et de ses boulevards ont presque toutes disparu : Chappe et son télégraphe, le Gambetta du Carrousel ont disparu. Des traces de vert de gris sur de grandes bases cubiques montrent seules qu'il y avait là des statues de bronze.

Les statues ne reviendront pas : car elles ont été prises non pour décorer les musées d'Allemagne, mais pour être envoyées à la fonte, et devenir non pas dieu, table ou cuvette, mais canon, torpille ou bombe. Ainsi ont toujours fait les hommes. On sait en Grèce que les monuments antiques ont été spécialement détruits pour prendre le métal des crampons et des scellements et en faire des armes ou des monnaies.

Les socles de statues sont laids, mais on fera de nouvelles statues pour les placer sur ces socles, et cela donnera du travail aux sculpteurs de la génération qui vient. Ainsi a déjà vu le jour le buste de la IV^{ème} République, de la main du bon sculpteur Soupique. C'est un buste de femme qui ne regarde ni à droite ni à gauche, comme les précédents, mais en face, droit vers l'avenir. Au reste cette Vierge forte, coiffée du bonnet phrygien, nous la connaissons tous : car c'est une Athéna, déesse de la raison armée. Il y a

ainsi une sorte de jeu de bascule, que le temps établit entre les deux instincts tout-puissants qui se partagent le cœur de l'homme : le besoin impératif de créer — et celui que je vois aussi impérieux de détruire. Ils correspondent tous deux au même problème de l'être, pris sous deux aspects différents. C'est pourquoi un philosophe français a soutenu qu'on ne détruit que ce qu'on remplace. Pensée profonde, qui présente sous une forme évoluée un des principes posés par un de



« La IVème République » par Georges Soupique.

vos ancêtres, qui fut un des plus grands physiciens du monde, le Syracusain Archimède, à savoir que dans la nature rien ne se crée, rien ne se perd : ce qui conduit à la libération de toutes choses, même à celle, qui a lieu de nous inquiéter, de l'énergie atomique.

On peut en outre se demander (et je crois la question de circonstance) si la destruction n'est pas un bien, ne serait-ce que parce qu'elle rend possible un mieux. Ce n'est pas tout à fait un sophisme : si les Perses, en 480 av. J.-C., n'avaient pas rasé l'Acropole et ses monuments en construction, nous n'aurions pas eu le Parthénon de Phidias et les créations sublimes du siècle de Périclès. Nous n'aurions pas eu non plus, nous les modernes, la joie de retrouver dans les décombres persiques les admirables Corés de l'Acropole (aujourd'hui enterrées ou emmurées de nouveau et qui ne tarderont plus, j'espère,

à renaître une troisième fois à la lumière attique, après le départ définitif des Perses du XX^e siècle).

La fantaisie satanique de Néron brûlant Rome pour la rebâtir de marbre — et d'or, — a été renouvelée pour des fins différentes à Marseille par les Allemands qui ont détruit les taudis, avec ceux qu'ils abritaient. L'équilibre est malaisé à établir entre les constructions de l'esprit et la réalité de la souffrance momentanée. Et il faut reconnaître avec quelque gêne que les plus étonnants progrès humains sont la plupart du temps nés des dures nécessités de la guerre.

Les Allemands, au reste, n'ont pas détruit toutes les statues de bronze de Paris. La grande statue équestre du roi des Belges, du sculpteur Martial, à l'angle sud-ouest de la place de la Concorde, a échappé, parce que la Commission germanique qui l'examinait n'a pas reconnu qu'un des bas-reliefs du socle représentait l'incendie de la bibliothèque de Louvain. L'artiste, qui écoutait dans la foule entourant la Commission, s'est gardé de protester.

Dans les jardins publics, aux Tuileries, au parc Monceau, au Luxembourg, les statues ont été respectées également.

C'est un coin de Paris qui n'a pas changé celui du Luxembourg, bien qu'on se soit battu tout près, rue de Vaugirard et autour du Palais.

Les jardins sont les poumons des grandes villes. À vrai dire ceux qui en bénéficient sont spécialement ceux qui habitent en bordure et ont vue sur le jardin. Je lisais dans une revue d'urbanisme, plaidant contre les îlots insalubres que, le long du jardin du Luxembourg, en trente années, la rue de Médicis n'a compté aucun décès par rougeole, alors que dans la rue des Canettes, tout près de là, mais étroite et surpeuplée, on a compté pour la même période quinze décès, répartis dans onze de ses vingt-deux maisons.

En souvenir de ma jeunesse, je vais toujours faire une visite au Luxembourg. Je salue le Verlaine, dont le gros crâne chauve est décoré par les pigeons, le Baudelaire, je lis les vers du socle. Je note que je traverse le méridien de Paris, qui passe par l'Observatoire, le centre du grand bassin où naviguent les bateaux à voile ou à moteur des enfants, pour arriver à l'horloge du palais du Luxembourg, ce palais où sont gravées tant de pages de notre histoire de France des quatre derniers siècles.

Tout cela n'a pas bougé. Pourtant les traces de la bataille de libération sont encore très visibles dans les blessures des corniches et des grosses pierres de taille de la façade — et dans les blockhaus qui entourent le palais du côté de la rue Guynemer comme du côté de la rue de Médicis.

On ne peut voir que de loin le coin ravissant de la fontaine de Médicis, si cher aux étudiants du quartier latin, spécialement les soirs de printemps, avec Acis et Galatée blancs et enlacés sous la menace de l'énorme rocher du jaloux Polyphème.

Juste en face, non loin de la porte très haute par où passent les décors du théâtre de l'Odéon, la façade de notre maison d'édition des Ecoles d'Athènes et de Rome a reçu un obus de tank, qui a démoli un grand nombre de nos pacifiques et sévères *Bulletins de correspondance hellénique* et quelques autres publications de l'Ecole, pour lesquelles n'avait pas été prévue une si glorieuse fin.

Il est toujours triste de voir disparaître des livres. Les livres sont si rares ! Certains bouquinistes ont rouvert pourtant sur les quais. Mais ils n'ont à peu près rien que des gravures ou des laissés-pour-compte de librairie. Au moment de la rentrée des classes, on voyait des queues de plusieurs centaines de mètres. Devant beaucoup de boutiques, on pouvait lire l'affiche terrible dans son laconisme : « Pas de livres de classe », comme, chez l'épicier voisin, « plus de poisson séché » !

Les boulevards montrent une certaine animation, surtout pédestre, si je puis dire, spécialement le quartier américain entre l'Opéra et la Madeleine.

Dans cette région, cafés, magasins, halls des Messageries, tout est réservé à nos alliés. Et l'on voit d'interminables files de soldats, calmes et souriants, qui attendent patiemment l'heure du lunch ou du thé. Le trottoir est encombré de camelots vendant des souvenirs, Tour Eiffel en miniature ou croix de Lorraine, à des prix portés à la hauteur du dollar. Mais les soldats américains se laissent peu tenter : ils n'ont des moyens qu'à l'échelle de l'Europe. Ce n'est plus comme en 1918. Ils font des économies. Ils achètent seulement des petites fioles de lavande pour leurs amies d'Amérique ou d'Europe. Il faut dire qu'ils ne pourraient pas acheter de parfum des grandes marques, parce que le mot du poète « qu'importe le flacon pourvu qu'on ait l'ivresse ! » n'est plus vrai du tout et qu'on ne peut se procurer un parfum de marque, si l'on n'apporte pas un flacon d'origine vide.

C'est d'ailleurs exactement la même chose pour les spécialités pharmaceutiques.

Parlons un peu des détails matériels.

Evidemment, au printemps dernier, le spectacle des devantures n'avait rien de réjouissant ; cela me rappelait les plus mauvaises heures d'Athènes. On ne voyait à vendre que des choses qu'on n'avait aucune espèce d'envie d'acheter.

Une tournée dans les grands magasins, où l'on trouvait autrefois de tout, était vraiment une désolation : rayonne, fibrane, partout de l'*ersatz* encore. Nous qui aimons tant les choses solides et achevées !

Dans les cafés, — sans café — on trouvait du vin (pas toujours), de la bière (médiocre), divers jus de fruits, spécialement de raisin, un vermouth (si l'on a une figure sympathique au garçon). Pour les restaurants, j'ai pu observer de notables progrès. Si cela vous amuse de savoir quelques prix, je pourrais vous dire qu'on pouvait déjeuner convenablement, quoique légèrement, en octobre 45, pour 80 francs avec un poisson, un légume, un dessert et de la bière. Le vin seul, la production ayant été déficitaire cette année, a augmenté notablement.

Les pâtisseries n'offrent guère que de pauvres gâteaux (quelques jours par semaine) en comparaison des trésors de l'avant-guerre. La liberté donnée à Paris en novembre pour la farine et le pain n'a pu être maintenue, paraît-il, pour décembre.

Il y a des restrictions pour l'électricité à Paris, comme dans la plupart des villes de France. La cause n'en est pas le manque de charbon, ni les réparations aux machines, mais la sécheresse, qui a diminué le rendement des usines de houille blanche. L'arrêt se produit par quartiers et l'on y remédie, même au théâtre, par des moyens de fortune. C'est plus désagréable lorsqu'on se trouve, cela m'est arrivé, dans un ascenseur arrêté entre deux étages dans le noir absolu.

Les vêtements et les chaussures sont réservés aux rapatriés (prisonniers et déportés) pour lesquels on a, comme il est juste, fait tout ce qu'on pouvait. On les attend dans toutes les gares et aéroports, on leur fait des réceptions triomphales dans les centres d'accueil (il existe un centre d'accueil dans chaque arrondissement de Paris). On les examine en costume d'Adam des pieds à la tête, ce qui est, paraît-il, assez intimidant, parce que, parmi les spécialistes qui leur font passer successivement ce conseil de révision, il y a parfois quelques dames assez jeunes. Les rapatriés ont donc été servis les premiers, et c'était justice. Ils se sont d'ailleurs très rapidement groupés et ont été à même de demander et d'obtenir ce qui pouvait leur manquer le plus. Pour les autres, les civils, les chaussures « usage-ville » sont taxées à des prix abordables. Beaucoup de femmes portent des chaussures de bois assez seyantes ; ce n'est pas nouveau en France où, même à Marseille, les marchandes de fleurs du cours Belzunce portent des galoches toute l'année.

Malgré la difficulté de se procurer des étoffes, les modes continuent à changer vite. Les robes, d'abord très courtes comme à la fin de toutes

les guerres, s'allongent. La taille se déplace. La haute coiffure « libération », un peu excessive avouons-le, s'amenuise rapidement. On crée à Paris une coiffure, dite américaine, fort seyante, plate dessus, flou par derrière, qui auréole le visage comme d'une mousse légère — et se complète volontiers par une fausse natte tressée.

Ainsi, dans les quelques mois que j'ai passés en France, j'ai pu voir renouveler la tradition de la mode française, dont on a pu dire, à propos d'une exposition au *Théâtre de la mode*, que « six mois après que le pavé de Paris avait cessé de résonner sous les bottes de l'occupant, la couture française ressuscitait intacte, plus belle d'une grâce courageuse qui se souvient d'avoir été meurtrie ».

*
* * *

Cette exposition de la Mode française nous introduit dans un domaine où je voudrais m'arrêter un peu, celui de la vie spirituelle et sociale, qui caractérise le *βίον πολιτικόν* que nous sommes.

L'esprit français avait été, après le coup de massue de 1940, sinon en sommeil, du moins en veilleuse forcée pendant toute la période de l'occupation. On assiste maintenant, m'a-t-il semblé, à la réaction normale qui se produit contre cette compression, ce sabotage, ce silence — et c'est une explosion, une sorte de frénésie de parole, de plume, de mouvement, — une *frénésie de création* dans tous les domaines (même dans le domaine de la famille), succédant à la période caractérisée au contraire par la frénésie de destruction.

Chacun veut parler, donner son avis. Il y a un bouillonnement d'idées. Jamais il n'y a eu tant de journaux, de revues, de livres, d'expositions, de conférences, de concerts, de salons, de représentations au théâtre, au cinéma, au music-hall.

Il y a là sans doute un désir de se distraire, de s'amuser, si l'on veut, comme compensation pour le temps où l'on ne s'est guère amusé, mais surtout un désir de vivre, de voir, de parler, de comprendre, de rattraper le temps perdu. Car, malgré les deuils, *la vie reprend le dessus* ; malgré les difficultés, l'espoir en l'avenir est revenu.

Les conférences sont très nombreuses (presque autant qu'à Athènes !), destinées à tous les publics. Il y a des séries spéciales pour occuper les loisirs des travailleurs, cela rappelle un peu les équipes sociales, en plus large. Les concerts sont nombreux et beaux. La musique russe est à la mode, Tchaïkovsky, Stravinsky, Prokofief (qui est, d'ailleurs, très parisien), la musique russe et la musique française.

Il y a beaucoup de Salons, trop peut-être. Certains protestent. Pourquoi n'y aurait-il pas le Salon des moins de quinze ans, ou le Salon des unijambistes ?

Parmi les expositions, j'ai vu celle, rétrospective, d'Albert Guillaume, le spirituel caricaturiste, mort récemment ; celle de Guillaume Gillet, artiste prisonnier ; celle des atrocités allemandes (à donner le cauchemar) au Musée des Colonies. On fait beaucoup pour les colonies, à qui la France libre doit tant : expositions, films (*les Amitiés noires*, qu'on a donné récemment à Athènes). Les expositions permanentes, les Musées ont rouvert, en particulier le Louvre, sauvé grâce à l'habileté et au courage de son directeur, M. Jaujard, aujourd'hui directeur général des Arts et des Lettres.

Les chefs-d'œuvre sont revenus peu à peu des châteaux des bords de la Loire, où ils avaient passé cinq ans. Une exposition a groupé au Louvre même des œuvres d'époques et de styles différents, David, Delacroix, Manet y resplendissaient.

Les musées de province ont rouvert, dans la plupart des villes. Les artistes de la Villa Médicis sont encore groupés à Fontainebleau, avec leur directeur, le délicat musicien Jacques Ibert (qu'on a vu à Athènes en 1938), en attendant de regagner Rome, — comme aussi les pensionnaires de l'École de Rome, qui rentrent au Palais Farnèse. Les fouilles archéologiques ont repris en France, à Saint-Rémy, à Ensérune.

Une exposition encore qui a fait parler d'elle est celle des peintres cubistes, où le Picasso de la victoire succède au Picasso de la libération, continuant à présenter avec sérénité des figures, dont aucune partie n'est placée là où la nature a l'habitude de la placer.

Je n'aime pas beaucoup le cubisme, les vers sans ponctuation (pour les rendre sans doute plus hermétiques), le dadaïsme, même si *da da* vient du slave, par redoublement de la particule affirmative. Nos classiques disaient que ce qui n'est pas clair n'est pas français.

Au théâtre, Mauriac a cherché à retrouver la sobriété racinienne dans les *Mal aimés*. Le *Soulier de satin* de Claudel a continué à être joué aux Français avec le même succès. Mais la nécessité théâtrale la plus éclatante a été la reprise de l'*Antoine et Cléopâtre* de Shakespeare, dans l'adaptation d'André Gide, avec la musique de Jacques Ibert et la mise en scène de Jean-Louis Barrault. Cette tragédie de la défaite de l'homme devant la femme prend toute sa valeur dans le cadre parfait de la Comédie française, où tous les rôles sont également tenus, même ceux de second plan, où il n'y a pas de doublures, pas de médiocrités, nul part d'excès de voix ou d'action extérieure : c'est vraiment un régal exceptionnel. Une part

notable du succès s'adresse aux étonnantes danses du mime Jean-Louis Barrault, une fois admise la convention de la représentation symbolique d'une bataille par la danse affrontée de deux beaux soldats nus.

La danse est très à la mode, toute espèce de danses, depuis les danses coloniales, tout près des origines de la danse, réalistes pour l'Afrique, stylisées pour l'Asie, jusqu'aux ballets français (ou franco-russes), où la mesure et la grâce remplacent le rythme et la vitesse des danses américaines, plus proches des jazz nègres.

Il y a eu de belles séances cette année au théâtre Sarah Bernhardt, à l'Opéra, au Théâtre des Arts (Archives internationales de la danse), surtout au Théâtre des Champs-Élysées.

J'ai assisté à une soirée coloniale de grand caractère, avec des danseurs venus de toutes nos colonies, et des décors et costumes authentiques, empruntés au musée des colonies. J'ai assisté aussi à des *récitais*, si je puis dire, de danse à la fois classique et libre, où de très jeunes et souples danseuses (l'une n'a que treize ans), conduites par l'étonnant Roland Petit, jouent des saynètes, avec un scénario mimé, aux titres évocateurs : *Carrefour dans la forêt*, *La belle au bois dormant*, sur musique de Tchaïkowsky, *La marguerite*, *Les forains*, surtout, sur musique d'Henri Sauguet. Il y a une grande variété de thèmes, traités avec fantaisie, bizarrerie parfois et anachronisme voulu, toujours de l'ingénuité et une gentillesse très française : un mélange de danse, de mime, d'acrobatie parfois, qui compose au total une sorte de cocktail assez agréable. La critique est nettement favorable, tout en assurant que la plupart de ces très jeunes danseuses pourront encore, en travaillant beaucoup, beaucoup apprendre.

Parmi les autres pièces que l'on jouait cet été à Paris, on peut citer, en reprise, l'*Angélique*, charmante opérette de début de Jacques Ibert (qu'il renie maintenant) et une série de pièces, dont les titres portent un peu à confusion et tournent, si je puis dire, autour de l'enfer et du paradis, (c'était assez normal après un tel cauchemar !). J'ai vu, au Théâtre des Champs-Élysées, *Les Gueux au paradis*, pièce d'une curieuse truculence flamande, qui a été tournée pour l'écran avec Raimu et Fernandel, et n'a pas gagné à cette métamorphose marseillaise. Une autre pièce s'appelle *Les Clefs du ciel*, de Louis Ducreux. Il y a aussi un film suédois, *Le Chemin qui conduit au ciel*, où Dieu le père porte le haut-de-forme, et les anges une cravate-papillon. Le plus gros succès, en ce genre paradisiaque ou soi-disant tel, a été *Les enfants du paradis*, qui pourtant n'ont pas reçu que des louanges. Cette « grande machine », a-t-on dit,

est une histoire d'acteurs, mais admirablement jouée. Ces deux dernières pièces sont des films.

En France, on réclame, pour le cinéma, des studios bien installés et des laboratoires, du matériel aussi. On arrivera rapidement à réussir le film en couleurs, qui sera, dans cinq ans, la règle absolue en Amérique. Pendant l'occupation, on n'avait plus en Europe les spirituels dessins animés américains (Mickey Mouse et l'impayable Donald, le canard si humain). On n'avait plus, en revanche, les ennuyeux orchestres de jazz, avec leur mimique monotone de joie factice et les petits points ronds qui sautent de note en note. Après la libération, on s'est jeté sur les actualités, et les actualités françaises, il faut le reconnaître, sont parmi les plus réussies.

Un film américain, d'actualité aussi certes, après la libération, *Le Dictateur*, de Charlot, a fait une tournée triomphale à Paris et en province, — loué par les uns, pour qui *Le Dictateur* est le seul film de notre époque qui durera, critiqué sévèrement par les autres, qui estiment que les personnages chargés y sont trop inférieurs en simple force comique aux originaux du naturel.

Je l'ai vu, pour ma part, avec curiosité et plaisir, — de même que *Le Bois sacré*, tiré de l'amusante et toujours d'actualité satire du monde artistique de Robert de Flers et Gaston de Caillavet, qu'on jouait de mon jeune temps sur les boulevards. On y jouait aussi *Ubu-roi*, la blague cocasse et pleine de philosophie d'Alfred Jarry, que les étudiants viennent de reprendre.

La jeunesse, c'est un de ses charmes, a tendance à donner du génie à beaucoup de gens, spécialement aux jeunes. Il m'a été agréable de noter qu'on revient pourtant à certaines valeurs d'avant l'autre guerre.

On a tiré un film du *Père Goriot*, de Balzac, également de *Boule-de-suif*, de Maupassant. Anatole France et Henri de Régnier, qui étaient considérés comme des dieux rayonnants par ma génération (au temps où nous avions vingt ans), après avoir été honnis ou ignorés par la génération suivante, remontent singulièrement le courant, et cela surtout à cause de leur langue admirable. Le centenaire de la naissance d'Anatole France aurait dû être fêté en 1944 ; il l'a été, en raison des événements, seulement au printemps 1945, mais de façon triomphale. Georges Duhamel, votre compatriote M. Séfériadès, René Capitant, alors ministre de l'Éducation nationale, ont loué la France non seulement d'être un *mainteneur de la langue française*, mais d'avoir « versé quelques gouttes de miel dans le vinaigre de l'esprit voltairien » en créant un humour français, qui nous dispose à ne point mépriser les hommes quand ils se trompent. Un bon écrivain qui est aussi un écrivain bon, ce n'est pas tellement fréquent qu'on ne puisse le noter.

Je n'ai pas le temps, aujourd'hui, de vous parler de manière pertinente de la production littéraire actuelle, dans laquelle on se trouve un peu noyé.

Je ne vous citerai qu'un des livres que j'ai lus en France, parce que son auteur, Roger Peyrefitte, était en poste à Athènes peu avant la guerre. *Les Amitiés particulières*, dans la lignée un peu spéciale en effet des *Liaisons dangereuses* de Choderlos de Laclos, a été reconnu comme « un des plus grands livres qu'ait inspirés le mystère de l'enfance ». Il marque un retour à l'art classique, en ce sens que l'étude d'une passion s'y trouve être son unique objet. Il semble indiquer que le roman français serait moins malade qu'on a pu le penser, et qu'il peut encore se remettre par une cure de grand air, d'où le roman, comme on l'a dit joliment, sortira vainqueur du romancier qui passe son temps à cligner de l'œil vers le lecteur.

Dans les autres domaines de la pensée, on observe, en France, une semblable activité. J'ai reçu dernièrement la *Bibliographie de la France* pour la première moitié de novembre : il y a plus de cinq cents numéros, sans parler des suppléments. Et j'ai cru observer, avec la recherche des valeurs essentielles et durables, un souci, assez caractéristique de l'esprit français moderne, de ne pas les réserver à une élite, mais de les mettre à la portée, sinon de tous, c'est impossible, du moins de tous les bons esprits.

Par exemple, le prince Louis de Broglie, créateur génial de la physique nouvelle, prix Nobel, secrétaire de l'Académie des sciences depuis la mort d'Emile Picard, etc., etc., n'a pas dédaigné d'écrire un livre intitulé « Ondes, corpuscules, mécanique ondulatoire », que l'on signale comme le premier traité de mécanique ondulatoire accessible à tout esprit cultivé. Ce ne sont pas de tels ouvrages que l'on peut stigmatiser de l'affreux terme de *vulgarisation* !

Parmi ces publications, il y a encore les journaux dont je voudrais dire un mot.

Ils se sont multipliés, surtout les journaux politiques, tirés à un nombre restreint d'exemplaires. Les journaux bien écrits, le *Figaro*, à cause de Mauriac, le *Monde* qui est l'ancien *Temps* sont introuvables. Seuls les journaux qui s'étaient sabordés ont reparu avec leur titre. Les autres ont dû recourir à des transformations qui permettent généralement de les reconnaître, aux caractères, au format, à la couleur de la couverture pour les périodiques.

Pour les journaux de province, on a plus de mal à s'y retrouver, parce que non seulement les titres des journaux, mais souvent les imprimeries, les bureaux et parfois les rédacteurs et les nuances politiques ont été intervertis. Comme format, les journaux ont passé peu à peu, et pour les

mêmes raisons que dans le reste de l'Europe occupée, du format « mouchoir de poche » au format normal d'avant-guerre. L'impression est assez convenable. La correction l'est moins, — phénomène également européen, — et l'on y peut savourer les coquilles les plus curieuses, je ne crains pas à Athènes la contradiction.

Les revues littéraires ont remplacé par des noms évocateurs, *Fontaine*, *la Nef*, *l'Arche*, *Poésie* 45, les noms que nous connaissions depuis notre enfance, *Revue de France*, *Revue des deux Mondes*, qui affichent un autre programme. La *Revue des deux Mondes* n'a pu encore reparaitre. On dit pour plaisanter qu'elle s'appellera « *Revue des deux Temps* » puisque l'ancien *Temps* s'appelle « *Le Monde* ». *L'Illustration* utilise ses stocks de papier, avec un nouveau comité de rédaction, et s'appelle *France-Illustration*, où France est écrit en tout petits caractères. Dans les revues plus sévères, les *Cahiers politiques*, *Renaissances* (au pluriel), écrivent les leaders de la Résistance : René Capitant, René Courtin, directeur du *Monde*, les Teitgen père et fils, ministres ou anciens ministres dans le gouvernement du général de Gaulle. Ce sont les doctrinaires du nouvel Etat. Mais la discussion est ouverte ; les réformes de structure ont un caractère théorique, et quelques bons esprits ont cherché à en montrer les difficultés d'application. La reconstruction ne doit pas être uniquement technique : elle doit être politique, économique et sociale, en somme affecter tous les domaines de la pensée et de l'action.

Si l'on arrivait à suivre ce qui se publie ainsi chaque jour, on comprendrait que l'effort français s'exerce, dans tous les domaines en effet, avec un caractère de nouveauté, d'actualité : plutôt novateur que foncièrement révolutionnaire. Le point de départ est certainement le grand drame de 1940 et la réflexion, la méditation souvent amère dans la clandestinité. L'élan est pris de notre sol même, où la semelle de l'ennemi a, comme on l'a dit, *partout planté la haine*. Mais l'esprit s'élève rapidement plus haut (la haine n'est pas constructive) et jusqu'à la notion universelle, et dans tous les domaines revendique un reclassement des valeurs, des plus grandes aux plus petites, de la vignette de timbre-poste à la notion de l'Etat.

Je voudrais essayer de noter rapidement cet effort exercé sur des terrains très divers, mais dans le même sens, vers plus de liberté, plus de générosité, une plus exacte compréhension de la valeur humaine, *vers un idéal meilleur*, en somme, pour tous.

Ce n'est pas par dédain que je cite d'abord la vignette de timbre-poste (car j'ai été collectionneur autrefois) et je sais que le minuscule timbre-poste, ou le billet de banque posent des problèmes artistiques, pratiques, de propagande, etc., qui

demandent à être résolus avec intelligence et ont alimenté des polémiques en France, et ailleurs.

Une des réformes essentielles est celle de l'enseignement. C'est vraiment une réforme de structure. On y travaille depuis de nombreuses années en France, et, je crois, dans le même sens : une meilleure utilisation de toutes les valeurs nationales.

Nous sommes déjà sur la voie. Il suffit de considérer les hommes dont on parle en France : bien peu ont leurs quatre quartiers ! Mais il est possible en effet de perfectionner le système d'orientation des enfants, de rechercher et faciliter les vocations, de *décongestionner* les classes et les cerveaux en augmentant le nombre des enseignements facultatifs, de développer les écoles rurales, pour éliminer le sentiment d'infériorité dont souffre le paysan : de mettre en somme tous les enfants à égalité devant l'instruction. Tous les enfants doivent travailler, faire effort, pouvoir donner leur mesure. Ecoles religieuses ou écoles d'État, peu importe : l'école à combattre n'est pas l'école libre, mais l'école buissonnière,

Une application immédiate de ces principes a été faite à l'École des sciences politiques, jusqu'ici trop réservée à la grande bourgeoisie parisienne, et qui sera maintenant plus démocratiquement et plus justement chargée, sous un contrôle de l'État, de pourvoir aux postes de la haute administration française.

Le même principe de meilleure utilisation des ressources nationales préside aux réformes en cours dans le domaine financier et économique, prévoyant la nationalisation des banques et les sources de la richesse du pays, mines, métallurgie, etc. On a prévu, à toutes fins utiles, la décentralisation des usines, la dispersion industrielle.

Des programmes sont étudiés pour la reconstruction en général, aussi bien urbanisme qu'habitation privée. Il y a un ministère de la reconstruction, à la tête duquel est un homme indiscuté, Raoul Dautry. On a compris, semble-t-il, enfin que le problème du logement est vital pour le relèvement de la race, et que la lutte contre le taudis, la destruction du taudis est plus nécessaire que la construction des sanatoria, qui abritent ceux que le taudis étiole et tue. Il est curieux de noter, en passant, que le Français moyen consacre au loyer seulement le quart ou le sixième de ce qu'on lui consacre en Russie ou en Angleterre, pays, il est vrai, plus froids.

En politique économique, les questions à l'ordre du jour sont celles de l'internationalisation des matières premières, de la répartition du charbon (qui touche au problème de la *Rhénanie*, vital pour la France), de la liberté du commerce international, sans contrôle ni contingentement.

Il faut observer que les programmes économiques, nés du mouvement de résistance en France, ont cette supériorité qu'avait le mouvement de résistance français, c'est que, pour la première fois peut-être depuis bien longtemps, *il n'était pas touché de l'esprit de la lutte des classes.*

Cette considération m'amène à vous parler un peu de politique, affaire toujours délicate, moins toutefois lorsqu'on n'en fait pas soi-même : ce qui me permettra d'être tout-à-fait objectif et de ne pas dire autre chose que ce que je dis en effet.

Il y a eu en France, après la libération, des répressions sévères, immédiates et limitées. Des commissions d'épuration ont fonctionné ensuite régulièrement dans chaque ministère. Si, avant les élections, on faisait quelque peu assaut de « libérationnisme » — les plus récents résistants étant évidemment ceux qui avaient le plus besoin de rappeler leur belle attitude à leurs concitoyens, — tout cela n'a pas changé grand-chose aux résultats, qui n'ont pu surprendre que ceux qui agissent plus qu'ils ne réfléchissent.

Il y avait avant les élections une grande inconnue : le vote des femmes. Les femmes, en effet, votaient en France pour la première fois, et leur nombre, d'après les derniers recensements, est sensiblement supérieur à celui des hommes.

Il faut noter, en France comme partout, un développement important du féminisme. C'est bien normal : les femmes avaient remplacé les hommes, partis à la guerre, non seulement au foyer, mais au bureau, au magasin, à l'usine, aux champs. Elles les ont remplacés dans les casernes, puisqu'il existe maintenant en France une *Armée féminine* de l'armée de terre, l'AFAT, qui groupe toutes les femmes mobilisées dans les divers services comme infirmières, chauffeuses, dactylos, policières, etc., avec un chef par région militaire, dépendant du général commandant la région.

Il est naturel que les femmes soient associées à la direction des affaires, dont elles sont devenues des rouages indispensables. Plusieurs d'entre elles ont été admirables dans la résistance, plus qu'admirables : héroïques. De telles Françaises ont le droit et le devoir de participer à la gestion de la France qu'elles ont contribué à sauver.

Mais le vote des femmes augmentait les imppondérables, parmi lesquels le coefficient physique des candidats. On aime, à coup sûr, connaître la figure des gens pour qui l'on vote, et l'Amérique nous a enseigné en cette matière, si je puis dire, l'exhibitionnisme photographique. Je sais des candidats qui ont fait, ou laissé publier des photographies d'eux, datant de dix ou vingt ans auparavant, où ils apparaissaient comme des jeunes-premiers charmants et engageants.

Gavroche écrit : Entendu dans un bureau directeurial : « Comment voterez-vous, Mademoiselle ? » demande le patron à sa secrétaire. — « Oh moi ! Monsieur, je vote socialiste et beau garçon ! ». Qui dit mieux ? conclut *Gavroche*.

Les politiciens de nos prochains régimes feront bien de négliger moins encore les artifices de toilette, et si l'entrée en masse des femmes dans l'arène publique doit introduire en politique plus de politesse, les femmes n'ont pas manqué déjà, en attaquant certaines libertés trop réservées aux hommes, de faire la police de la rue. Elles ont mené une vigoureuse campagne contre les maisons dites de plaisir, par brochures, par conférences et par action directe, et elles ont obtenu gain de cause sur tous les points. Il faut dire que la France n'est plus du tout, comme on la représentait en 1900, le pays où l'on s'amuse, le pays des périodiques et des livres légers, où les étrangers observaient avec intérêt, et parfois quelque mépris, des mœurs qui se cachaient moins à Paris que dans d'autres capitales.

Il n'y a pas à Paris la facilité, le laisser-aller de l'autre après-guerre. La Parisienne n'a pas retrouvé son sourire. Le peuple français a trop souffert dans sa chair et dans son âme : ce qui l'a endurci et lui a élevé l'esprit.

Les élections législatives ont donné, vous le savez, trois groupes d'égale force, dont les programmes ne sont pas tellement différents sur les points essentiels.

Il ne faut pas se laisser égarer par les étiquettes, il y a au fond, comme toujours, un parti de droite, un parti du centre, et un parti de gauche. La France est un pays que l'on sait politiquement formé et modéré, et on comptait justement sur la sagesse politique de la France pour éviter les recours à la violence. Beaucoup de radicaux, de socialistes, de communistes sont des hommes modérés ; il y a, en revanche, des révolutionnaires à droite comme à gauche. Affaire souvent de tempérament plutôt que d'opinions.

Le grand vainqueur des élections françaises de 1945 fut le parti communiste, actif et bien organisé, ayant une technique de propagande adaptée à l'esprit actuel de l'opinion, profitant à la fois de son activité courageuse de résistance et de l'actuelle misère des villes et «reprenant d'autre part dans les campagnes au parti radical certaines de ses positions traditionnelles en défendant la petite exploitation paysanne et les coopératives agricoles», donnant en somme la première place à l'individu, et remontant à Fourier et à Proudhon, par-dessus Marx.

A côté, le parti socialiste, attiré par le parti communiste, dont il reste séparé par d'anciennes rivalités, a eu, à cause de ses hésitations, un succès moins éclatant qu'on le supposait à l'épo-

que de la libération, où il apparaissait comme le parti de gouvernement, remplaçant le parti radical vieilli.

Le troisième parti, enfin, le Mouvement Républicain Populaire, est, en tant que droite moderne, ce qu'on a appelé une conservation intelligente, à tendances nettement confessionnelles, l'aide modérée en somme du rassemblement populaire : parti de circonstances, mais aussi d'avenir, moins conservateur à coup sûr que ses adversaires n'ont tendance à la croire.

A ces hommes est fixée la lourde tâche d'élaborer une constitution viable et des réformes de structures, ce qui suppose de sérieuses réflexions préalables sur les institutions et les méthodes dont sera dotée la France de demain, et pose également le problème de la formation et de l'éducation des cadres, sans lesquels toutes les réformes resteraient lettre morte.

Les amis de la France ont reconnu avec satisfaction qu'évitant l'aventure elle s'était prononcée pour ce que le général de Gaulle appelle *du neuf et du raisonnable*.

Tous les partis français se sont inclinés devant le verdict populaire, établi dans des conditions d'absolue sincérité, et tous se sont entendus, — après quelques coquetteries parfois, — pour se rallier à la grande figure française qui domine notre histoire des cinq dernières années.

L'admiration pour le Libérateur est unanime et indiscutée. Le général de Gaulle conserve l'affection de la nation tout entière, à laquelle il avait pris l'habitude de s'adresser directement, depuis juin 1940, dans ces allocutions radiodiffusées vibrantes, qu'on a entendues avec tant d'émotion pendant de si longs mois où il était notre seul espoir, et qui nous donnaient à tous, à vous comme à nous, vous vous en souvenez, mes amis athéniens, dans les périodes noires, la force de continuer à vivre.

La France, qui a la volonté de reprendre en mains sa destinée, sait qu'il ne faut pas que la phobie de la dictature décapite les pays. « On ne fait rien de grand sans de grands hommes, a dit le général de Gaulle, et ceux-ci le sont pour l'avoir voulu ». Mais la libre discussion entraîne des oscillations qui, loin de compromettre l'équilibre puissant de l'État, marquent le rythme même de sa marche en avant.

A une politique intérieure de justice et de raison correspond une politique extérieure de franchise, sans ambiguïté, ni compromis : politique de sagesse, car, pour parler encore avec le général de Gaulle, au fond des victoires d'Alexandre, on retrouve toujours Aristote.

A un moment où chaque nation paraît bien occuper sur la scène du monde la place que lui

vaut son état présent, c'est-à-dire le total de ses forces matérielles et morales actuelles (ce qui a valu à la France de n'être pas en 1945 des Trois Grands comme elle l'était il y a vingt-cinq ans), la France sait que, quel que soit le rang d'une nation parmi les autres, sa propre grandeur, c'est elle-même qui la fait chaque jour et elle n'a pas oublié le secret d'être un grand pays : c'est une habitude qu'elle a prise depuis mille cinq cents ans, comme l'a rappelé un jour le Libérateur du territoire.

*
* *

Conclusion. Car il est temps de conclure.

Redescendons de ces cimes pour conclure modestement sur une affiche, que je regrette de ne pouvoir vous projeter sur un écran, mais que plusieurs d'entre vous ont pu voir dans quelques journaux ou magazines qui recommencent à parvenir à Athènes.

Cette affiche était collée sur tous les murs quand j'ai quitté la France il y a quelques semaines, et elle mérite de passer les frontières de notre pays. Elle montre trois images : à gauche, une ligne d'électricité-force ; au milieu, le crassier d'une mine ; à droite un camion sur une route. Et elle dit : depuis un an, ça va déjà mieux. Puis elle donne les chiffres de la production d'avant-guerre et ceux d'aujourd'hui, et elle conclut : *Retroussons nos manches, cela ira encore*

mieux ! Et l'on voit à droite et à gauche deux ouvriers qui retroussent leurs manches.

Un mot encore, pour finir.

A mon dernier retour de France, j'avais été frappé de cette inquiétude de sympathie qui se montrait dans les questions qu'on me posait : non pas de doute (car nos amis Grecs n'ont pas une minute douté de la France, même lorsque notre défaite passagère leur arrachait des larmes, larmes réelles, que j'ai vues, comme j'ai vu leur joie à la libération de Paris), j'entends une sympathie, au sens étymologique, *συμπάθεια*, le partage de la souffrance, la souffrance faite et voulue commune, — et j'ai voulu vous dire ici que, même si certaines choses pourraient aller encore mieux, oui certes ! que tout allait pourtant mieux chaque jour en France, que la France, donnant un vigoureux coup de reins et un exemple, a remonté déjà le plus dur de la côte, pour reprendre sa place en tête de la communauté humaine, qu'elle est en somme à la fois en bonnes mains et en bonne voie.

Le redressement national et international opéré, incarné dans la volonté d'un des siens dans lequel elle s'est retrouvée pleinement, et grâce à l'aide généreuse de ses alliés, la France reprend son rôle historique, qu'un étranger définissait récemment ainsi : « dégager dans la lumière nationale les valeurs permanentes de l'humanité et les principes éternels qui conduisent les peuples vers leur idéal ».

R. DEMANGEL.

Considérations sur l'Art Egyptien

Conférence de

Mlle. Lucienne Epron

Attachée à l'Institut Français d'Archéologie Orientale du Caire
et au Service des Antiquités d'Egypte.

Faite au Caire, le 11 avril 1946, aux "Amitiés Françaises"

Mesdames,
Messieurs,

Je ne vous dirai pas des choses savantes, je ne les sais pas. Elles sont écrites dans les livres noirs des bibliothèques.

Je voudrais essayer de faire vivre devant vous l'art dans le désert de Saqqarah, cette falaise lybique qui semble morte aujourd'hui, ensevelie dans le sable fin. Elle fut, pendant des milliers d'années, un centre de cultes, des travaux de toutes sortes que la mort donne et demande aux vivants.

Pas de dieux, pas de pharaons ; les actes, les sentiments strictement humains sont écrits sur les murs de ces mastabas.

C'était la nécropole de Memphis, capitale de la Basse-Egypte au temps de la 4^e, 5^e dynastie, 2.700 ans environ av. J.C.

La vallée du Nil est relativement étroite. Le fleuve, à cette époque-là, tenait une place considérable. L'inondation la recouvrait en grande partie pendant plusieurs mois de l'année. En gens pratiques, les fellahs cultivaient la terre enrichie par le limon fertilisant pour se procurer les choses nécessaires à leur vie, à celle de leurs troupeaux. Ils célébraient leurs cultes, enterraient leurs morts sur la falaise désertique.

Des fouilles récentes autour du tombeau de Ptah-Hotep, de celui de Méra, nous montrent un



Mlle. LUCIENNE EPRON
(Photo Weinberg)

véritable enchevêtrement de petits tombeaux, de dépendances, des allées étroites desservant tout cela. On sent que la place était utilisée au maximum, comme dans nos cimetières modernes.

Le paysage, le ciel, la lumière argentée sont les mêmes. Les grands nuages, l'hiver, balaient le ciel. La pleine lune, montant à l'heure où le soleil divin disparaît à l'horizon, donne à celui qui est immobile dans le sable l'impression du rythme des astres.

Il faut avoir vécu des hivers entiers dans le désert pour comprendre la poésie du silence, de la continuité des choses, de leur disparition. Ça et là, des ossements sortent à demi du sable.

Les pierres elles-mêmes sont désagrégées, feuilletées à la fin d'une longueur de vie que nous ne pouvons pas évaluer. La pleine lune rend le sable blanc comme la neige, sur lequel se profile la pyramide à degrés qui n'est plus alors un monument étudié et classé, qui devient un véritable rêve des temps abolis.

Le vent rôde autour de la maison de Mariette avec une voix si chantante, qu'on semble entendre la plainte des âmes traînant dans l'air. Les petites maisons des ghaffirs responsables du bon entretien des monuments sont pareilles, sans doute, à celles qu'habitaient les ermites, bâties en pierres trouvées au hasard, suffisantes pour l'essentiel de la vie.

Il est doux de marcher sur ces vieux dallages que tant de pieds ont foulés dans des jours si lointains, de trouver sur le sable l'empreinte du lourd croissant du pas du chameau, la broderie que tisse la fine patte du scarabée noir.

Quand je vais travailler au tombeau de Méhou, le gardien, qui m'attend le matin à l'angle de la Pyramide à degrés pour me donner la clé, a la même réaction en me voyant venir que celui qui, il y a 5000 ans, attendait aussi le peintre chargé du même léger bagage que le mien, pour la même besogne.

Quand on pense à l'art égyptien, on évoque d'abord son extraordinaire mythologie, puis les bijoux, les trésors que le nom de Pharaon pare d'une gloire poétique. Les splendeurs de Tout-Ankh-Amon, auxquelles nous ajouterons les récentes découvertes des fouilles de Tanis, ont éclipsé par leur richesse des œuvres moins voyantes, mais d'un mérite artistique combien supérieur.

Je pense aux tombeaux de Saqqarah, maintenant à peu près ensevelis dans le sable. C'est là que nous trouvons des documents incomparables sur la vie, les costumes, les animaux, les usages de la vallée du Nil, traduits dans une des plus belles formules du monde. C'est à ce point de vue de l'art que j'aimerais que nous nous placions aujourd'hui, de la technique aussi, des trucs, dirai-je, de ces ouvriers, artistes qui n'ont jamais été dépassés, aussi bien dans la perfection individuelle que dans le travail collectif.

Parlons un peu de la statuaire. Toute la statuaire égyptienne est de premier rang ! Quand on visite le Musée du Caire, la statue du roi Képhren vous remplit d'admiration. Dans ce beau bloc de granit noir, tout y est. La majesté de l'attitude, l'impression d'une force sûre d'elle-même, le modelé du corps exprimé d'une façon toute réaliste et cependant simplifié pour qu'on n'en voie que l'essentiel. La tête du roi, protégée par le dieu Horus déployant ses ailes, se décompose en masses d'ombres triangulaires sans qu'on puisse délimiter ce qui est l'oiseau divin et le voile qui entoure le visage du roi. C'est le chef-d'œuvre complet.

A côté de cette majestueuse effigie, nous voyons une statue de calcaire blond, un homme qui marche sans attitude recherchée, la représentation d'un charmant être humain au visage doux et délicat ; il se nomme Ti. Nous pouvons le considérer comme le grand bourgeois de son temps : Ami unique (c'est le terme égyptologique) du roi, architecte en chef des « pyramides de la région memphite, maître du Palais » et une quinzaine de titres de la même importance.

Riche d'une richesse terrienne allant du Delta à la Haute-Egypte, le Nil sillonné de ses bateaux aux larges voiles, ses fermes animées de la vie de ses troupeaux et de ses récoltes ; ce sont ces

épisodes de la vie rurale qui décorent les murs de son célèbre tombeau.

Je reviendrai au cours de cette causerie sur la description du tombeau de Ti parce qu'il est le plus grand, le plus typique, le plus parfait dans l'unité de l'exécution de ceux qui ont été trouvés à cette époque. Par une chance extraordinaire, si on peut parler de chance à propos de Mariette, il fut sauvé par lui en 1850. Ceux de Mera, de Ptah-Hotep et quelques autres étant de la même lignée, on fixa alors un style égyptien de l'Ancien Empire.

La vie des habitants du Delta a peu changé ; c'est en l'observant que nous comprendrons l'intérêt des œuvres réalisées. Les mêmes motifs, à peu près, étaient utilisés dans chaque tombeau, traités selon le goût du propriétaire ou laissés à l'initiative de celui qui dirigeait l'équipe d'ouvriers.

Depuis douze ans, l'inondation qui recouvrait l'été la vallée au bas du désert a été canalisée. Le gouvernement égyptien a fait une magnifique besogne agricole. On a augmenté ainsi la terre cultivable d'une façon considérable ; on a creusé des canaux d'irrigation, tracé des routes où passe toute la vie moderne. Je m'estime heureuse d'avoir connu cette inondation qui m'a fait comprendre bien des choses représentées sur les murs. Le fellah circulait alors sur des levées étroites de limon brun qui reliaient les villages, on ne voyait la vie rurale que sous un aspect de procession, on n'allait pas vite. Le dessinateur avait le temps d'observer ce spectacle toujours semblable et toujours renouvelé, se détachant sur le gris bleu de l'eau, qui est la couleur qu'ils donnaient le plus souvent aux fonds de leurs tableaux.

Ce qui est admirable, c'est le parti qu'ils en ont tiré. Cette synthèse de la vie nous surprend au premier contact, habitués que nous sommes à la perspective, au pittoresque ; mais quand on l'observe longuement, que l'on doive la copier minutieusement, on va de surprise en surprise, on en arrive à déclarer qu'on est devant une des plus belles œuvres d'art du monde.

Tous les problèmes qui se posent à l'heure actuelle sont réunis là comme par miracle. C'est le dessin qui est incomparable de vérité absolue à la base rituelle. Car ils ne pouvaient pas se rattrapper comme nous sur la couleur, sur l'habileté qu'elle apporte. Le blanc, les ocres, le noir, le bleu-vert du sulfate de cuivre étaient leurs seules ressources picturales.

La quantité d'ouvriers construisant, décorant les fragments épars autour des mastabas, nous assure qu'il y avait une culture et une habileté ouvrières aussi remarquable par le nombre des gens qui travaillaient en même temps que par la qualité de leur art. Ils n'étaient pas des artistes, selon le sens que nous donnons maintenant à ce mot, c'est-à-dire s'appliquant à la vision person-



Mlle. Epron, peintre-dessinateur en archéologie, relevant les peintures d'un coffret de Tout-Ankh-Amon.

nelle, la réalisant dans l'espace d'un tableau, mais leur œuvre corporative précède et rejoint celle des ouvriers des cathédrales.

C'est l'Ancien Empire qui a fixé les grandes lois qui se retrouvent pendant toute la durée de l'Égypte antique.

La découverte des mastabas de l'Ancien Empire n'est pas arrivée à l'heure qu'il fallait pour que leur beauté en fût tout de suite comprise. On était sous l'influence des compositions romantiques de Delacroix, de Géricault et de leur école. L'admiration pour la Grèce absorbait tout. Hélas la photographie commençait, la découverte de l'instantané, cet affreux non-sens, qui consiste à fixer le mouvement le plus fugitif sur une surface immobile, nous a valu la peinture anecdotique de la fin du XIX^{ème} siècle.

A ce moment, tout ce qui n'était pas exact photographiquement était déclaré mauvais. Il fallait l'épreuve du cubisme pour nous en sortir. On avait oublié, renié la supérieure opération de l'esprit qui mène de l'observation à la synthèse.

La poésie, considérée comme un art, est basée sur la déformation plus ou moins arbitraire du langage. Pourquoi cet artifice serait-il considéré comme un défaut quand il s'adresse à la plastique? Gauguin dit : « la vérité c'est l'art cérébral pur ».

Le plus savant de tous de trouve en Égypte. Le Musée Rodin possède une collection d'objets égyptiens amassés certainement pour le goût et le plaisir du maître.

André Lhote en donne dans son livre « Le cœur et l'esprit » une bien savoureuse description.

« Les danseuses des bas-reliefs égyptiens, grâce à quelques lignes profondément méditées et totalement inventées, résumant sans sécheresse et sans pédanterie toutes les souplesses et tous les mystères du corps féminin.

« Les contours les plus divers s'y mélangent avec un tact indépassable et nous renseignent sur l'essentiel de la structure humaine. Le profil d'un visage donne de celui-ci la définition la plus typique; la figure s'appliquera donc de côté sur le mur. Mais un œil dessiné tel que le propose un visage ainsi placé est insuffisamment expressif. L'artiste égyptien va avoir recours à un subterfuge, imaginer un déplacement de sa vision et intégrer l'œil réel, l'œil absolu, l'œil de face dans le profil qui en demeure tout illuminé.

« Le même procédé présidera à l'expression du corps. La ligne du dos, la chute des reins sont des lignes admirables; les voici fixées. Mais, est-ce une raison pour sacrifier le ventre merveilleux qui se trouve dissimulé? Un déplacement dans le

sens opposé et voici la jonction subtile établie. Ce dos, ces rondeurs jumellées des fesses, si on les dessine en son entier ne présentent que l'envers du corps, une légère incurvation d'un côté et le sein caché va doucement renfler la ligne où se greffe le bras. Voici une parfaite énumération, un inventaire complet des beautés du corps féminin».

Nous avons la preuve de la façon de travailler de l'ouvrier-artiste égyptien dans le vestibule d'entrée du tombeau de Ptah-Hotep sur le mur de droite, travail interrompu pour on ne saura jamais quelle raison. Un premier dessinateur faisait une esquisse au trait, noire ou rouge, de ce trait implacable, sans retouches ; à côté, un autre ouvrier abattait les contours décomposés à angles aigus et préparait le mince relief. Un autre adoucissait, modelait, réalisait les figures admirables, les fruits en corbeilles, les oiseaux, les tiges de papyrus ou de lotus qu'on offrait au mort pour le pourvoir dans la vie éternelle. Un peintre passait ensuite, corrigeant parfois un contour, un détail. Voilà une réalisation écrite du travail collectif.

Les couleurs ont presque complètement disparu. Quelques scènes surgissent encore du ton beige-rosé qui a uniformisé les murs. Un petit fragment d'écaille de poisson chez Ptah-Hotep, une oie chez Ti, parée encore de ses plumes bleues, nous assurent que toutes les scènes étaient peintes dans le but d'obtenir le plus de vérité possible ; ce sont des chefs-d'œuvre de science, de grâce.

Je dis science d'abord, exprès, parce que cet art de synthèse est un magnifique aboutissement intellectuel, le résultat d'une analyse savante basée sur une observation minutieuse.

Qu'on aimerait savoir comment se formaient ces ouvriers-artistes, leurs recherches, leurs rêveries, leur programme d'études ! Il n'est pas possible que des chefs-d'œuvre de composition comme les bastonnades, les rixes aux masses si bien équilibrées, à la science si parfaite du corps humain, composées avec tant de fantaisie et de rigueur, soient exécutées, sans hésitation, sans plan préalable. Il y avait des « recettes », dirons-nous ; il y avait la façon de tenir un oiseau dans la main, la façon de faire le geste indiquant le danger de tenir le quartier de viande qu'on présente au mort ; mais c'est un minimum de conventions par rapport à l'œuvre composée, difficile, qui ne s'invente pas du premier coup.

Les Japonais, qu'on peut souvent rapprocher des artistes égyptiens, étudient pendant des semaines sans transcrire ; ils commencent à dessiner quand ils savent leur motif par cœur ; on peut penser que les artistes égyptiens travaillaient ainsi, de même Walt Disney étudie les mouvements d'une tortue pour l'interpréter en dessin animé.

Le nombre des ouvriers parfaits au sens manuel est étonnant ; la minime différence d'exécution

donne une vie, un charme qui n'a pas la sécheresse du pochoir dont on se sert maintenant pour aller plus vite.

Ce que je dirai du tombeau de Ti se comprend également de ceux de Méra, de Ptah-Hotep, de Kagemni dont l'étude nous fournit des recoupements utiles, des comparaisons entre les mêmes sujets traités.

L'étude de ces tombeaux, en dehors de son intérêt pour l'égyptologue, peut en ce moment aider à éclairer le problème qui tourmente les artistes modernes : exprimer le maximum d'expression avec le minimum de moyens.

C'est une leçon assez hermétique au premier contact, gâtée que nous sommes par le chic et le pittoresque, la gloriole de la personnalité.

On peut objecter la simplicité des Primitifs, mais leur simplicité et leur synthèse sont naïveté et recherche individuelle. Leur charme est dû à ces tâtonnements émouvants ; tandis que les œuvres de l'Ancien Empire si parfaites certainement, très nombreuses dans le même sens, sont la preuve d'une culture artistique raffinée et importante.

Maspéro traite leur enseignement de routine. Mais, quelle routine ! Etudions quelques scènes courantes que chaque artiste interprétait selon son goût, la surface dont il disposait. C'étaient la pêche, la chasse, le dépeçage des animaux, la bastonnade, les rixes ou les jeux sur les petits canaux qui existent encore dans le bas Delta. La rixe peut être la merveille de composition de Ptah-Hotep, ainsi que celle qui est au Musée du Caire ; celle de Ti est superbe mais les couleurs ont disparu. Chaque artiste donne l'atmosphère qu'il sent. Chez Ptah-Hotep, Amrou, le meilleur des sculpteurs comme il se désigne lui-même, a interprété l'eau courante, les poissons ; quand on copie on sent le glissement de l'eau sous le pinceau. Dans la scène du Musée, c'est l'eau dormante de l'été, les graines, quelques fleurs encore, pas de poissons. Dans la scène de Ti, qui est très belle, quelques nénuphars, sans soin particulier, indiquent qu'il y a de l'eau. Sur une autre pierre, au Musée, pour indiquer qu'on portait un chargement considérable on faisait, en haut, une sorte d'inventaire des marchandises sans autre soin que d'exprimer idéologiquement ce qui était vrai ; tout le surréalisme est là.

La bastonnade peut être tragique. Dans la petite scène de la salle III mur sud, chez Ti, un homme à genoux demande grâce. On discute son cas, pendant que les scribes, dans une maison bien ordonnée, écrivent le motif du châtement, le nombre des coups reçus. Celle de la petite salle est un motif purement décoratif, admirablement composé. Pour fermer la scène, à droite, un paysan vient voir ce qui se passe. Chez Méra, la scène est grande et à la fois tragique et sarcastique.

Ce que nous disons des rixes et des bastonnades se dira aussi des danses rituelles ; nobles et tranquilles chez Ti, vrai amour du sport chez Méra, et de la fantaisie échevelée chez Méhou ; de même que des bateaux, des scènes de moisson où, parmi les travailleurs, se tiendra un moissonneur chantant, sa faucille sous le bras pour expliquer qu'il fait partie de l'équipe.

Les choses, les nœuds par exemple, sont un prétexte à l'invention décorative. Il y a vingt façons de nouer la corde qui retient les gros bœufs du mur sud ; la façon de fermer le sac qui contient les graines est un motif combiné savamment. Ces petits détails ne sautent pas aux yeux, mais la façon d'utiliser la surface en unité et variété est chose savante et précieuse.

Un des motifs les plus variés est la chasse à l'hippopotame dans le fourré de papyrus. Chez Ti, c'est un tableau énorme, magnifiquement équilibré, d'une tenue décorative de premier ordre. Les tiges, teintées de vert doux, rejoignent les ombelles où se décrit toute la vie des oiseaux, les nids, le renard qui vient voler les œufs, les mères qui les défendent. Les lignes du fond deviennent de plus en plus minces jusqu'à ce que, en haut, les oiseaux volent librement dans le ciel. Pour ceux-ci les artistes ont naïvement dessiné sur les ailes une ligne souple qui ne correspond à aucun détail d'espèce, mais qui suggère l'idée du vol.

La même scène est traitée deux fois chez Méra. Le motif le plus important compose avec les

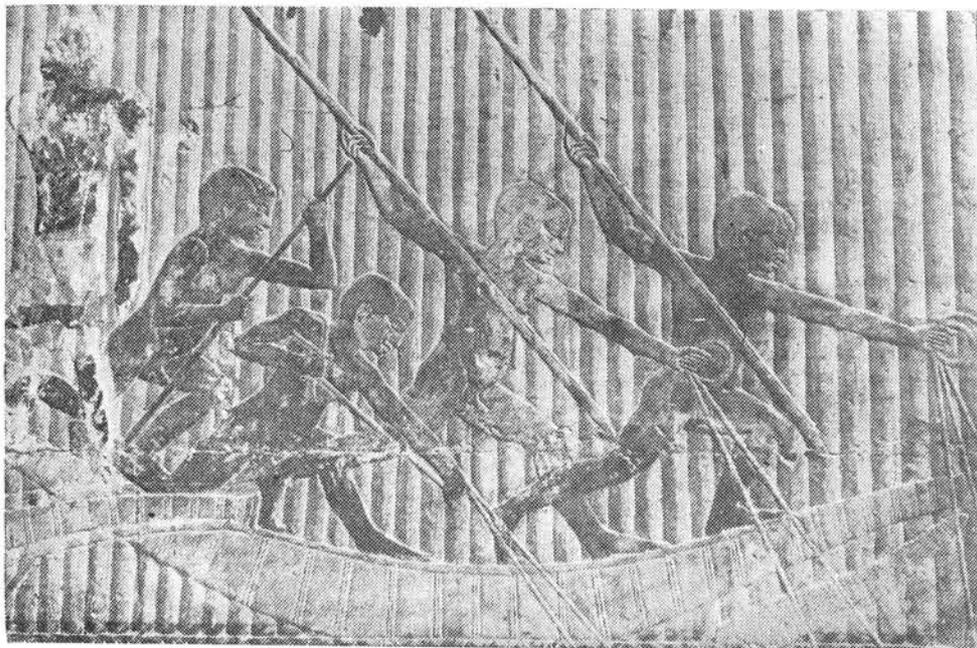
hippopotames une combinaison de toute beauté décorative ; tandis qu'en face, où on disposait de peu de place, l'artiste indique seulement les tiges de papyrus, un nid, un animal voleur. Les choses non représentées sont suggérées.

Mais chez nos artistes égyptiens la vérité absolue était dessous, déformée par le raisonnement ; c'est ce qui en fait la solidité.

Les scènes fixées par les artistes de l'Ancien Empire se sont transmises ; on trouve dans une scène de rixe de la XV^{ème} dynastie, la scène de la pierre du musée, intervertie, mais nettement classique ; on s'en est inspiré sans vouloir la copier servilement.

Ils savaient dessiner un visage de face, les peseurs d'or de Méra nous le prouvent ; ils connaissaient la perspective mais ne l'utilisaient pas, au sens où nous l'entendons. Pour eux, la scène pouvait être exprimée par le spectateur placé au fond du tableau, si bien que les animaux qui nous sembleraient plus petits au second plan sont, au contraire, plus grands. Tout cela exprimé avec une sobriété qui ne détruit pas l'unité de la surface murale.

Les tombeaux de Ti, Ptah-Hotep, Méra et quelques autres étaient de la même lignée. En 1937, des fouilles entreprises autour de la pyramide d'Ounas amenèrent la découverte par Zaky Saad effendi, du tombeau de Méhou. Ce tombeau apportait une interprétation toute nouvelle de ce que nous étions habitués d'admirer ; il est un peu postérieur, VI^{ème} dynastie, mais



Tombeau de Ti à Saqqarah (Salle III) : chasseur d'hippopotame.

que sont 150 ou 200 ans dans cette durée du temps.

Méhou était un haut fonctionnaire de la famille du roi Ounas. Son tombeau est assez grand, un couloir, un vestibule, deux chambres funéraires. Les vives couleurs intactes ont été fixées dès sa découverte, ce qui ajoute à la beauté et facilite la compréhension de scènes si libres, si vivantes, qui semblent avoir été exécutées rapidement, dans l'esprit croquis, au sens où nous l'entendons actuellement.

Quand on sort des merveilles d'exécution de Ti, de la fougue savante de la vie de Ptah-Hotep, on pense : c'est bien, mais c'est du travail de second ordre ; puis quand on a saisi tout l'esprit de vie tracé sur ces murs, on dit qu'on est devant un des plus beaux carnets de croquis du monde. Les mouvements sont pris sur le vif, avec cette réserve qui est un des charmes les plus précieux de l'art de l'Ancien Empire ; les yeux ont encore leur regard, ce qui est un peu hallucinant ; certains détails observés des conditions sociales, des maladies, en font un document qui se rallie à l'histoire de l'Égypte, de l'humanité travailleuse toute entière.

Les thèmes sont les mêmes que dans les autres tombeaux : chasse, pêche, tables d'offrandes, mais traités d'une façon toute personnelle. Dans l'entrée, Méhou chasse au boomerang dans le fourré de papyrus habituel ; il pêche des poissons énormes, copiés à plat pour leur donner de l'importance. Sa femme, tenant un oiseau dans sa main couronnée de lotus, est assise dans l'attitude habituelle, aux pieds de son mari. Dans le corridor, défilent les porteuses d'offrandes, mais au lieu des femmes de rêve de Ti, ce sont de bonnes paysannes robustes. Une charmante scène prise sur le vif : la jeune maîtresse de maison est venue surveiller ses servantes, elle-même vanne son blé ; pour indiquer qu'on est dans une maison riche, les graines sont énormes. Combien est charmante cette grande fille mince travaillant aux champs, pendant qu'un garçon de ferme, à gauche, louche vers ces jolies femmes.

Au-dessus, un registre nous montre les différents types de bateaux ; à chacun une anecdote différente. Sur un fond noir symbolisant l'au-delà sur lequel est écrit : « nous allons en paix vers l'orient », deux barques s'avancent voiles déployées, les rameurs fendant l'eau bleue. La momie est à l'arrière dans son calme éternel, en dehors du mouvement des hommes qui carguent la voile. Des singes grimpent aux cordages. Que font-ils là ? Que fait l'énorme et affreux gorille sur l'épaule du marinier de l'autre bateau ? Sont-ce ses rêves ? Sont-ce ses péchés qui le suivent dans son dernier voyage ? La ligne combinée des deux bateaux est admirable.

Pour éviter la monotonie, c'est la ligne des cordages qui prolongera à droite la ligne de la

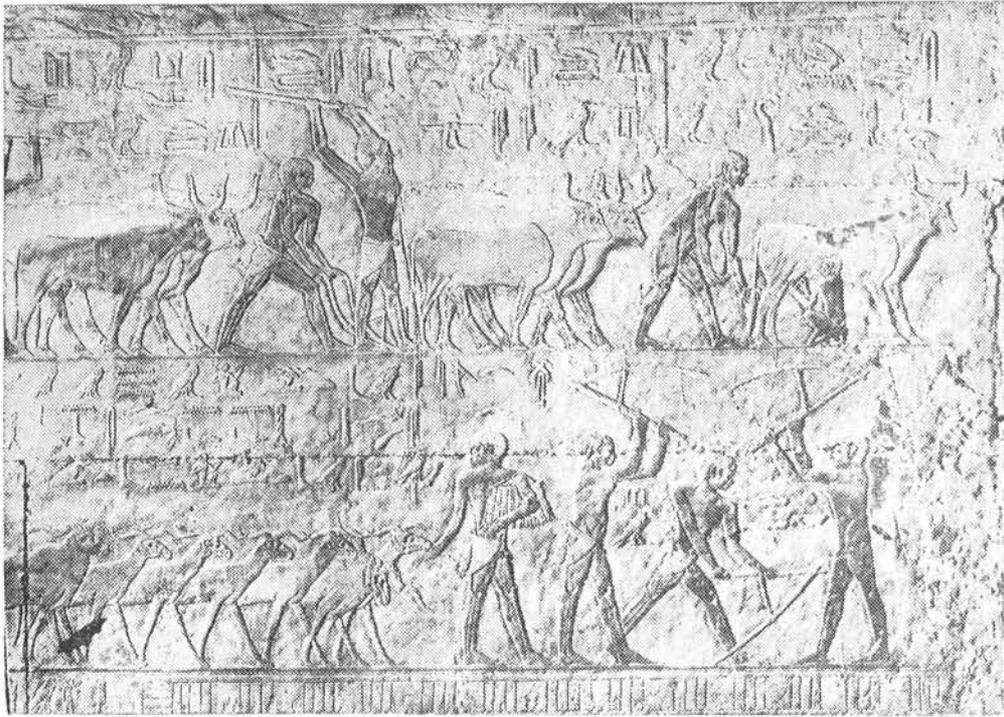
coque du bateau de gauche dont la voile est plus petite. La composition n'a pas la sécheresse de la répétition. Ce sont les éléments d'un véritable tableau.

D'autres navires suivent pour faire savoir que le maître possédait une flotte variée. Comme la faim poursuit toujours celui qui travaille, des hommes dans un canot apportent des oies. Ils les élèvent au bout de leurs bras pour montrer leur qualité, en discuter le prix. C'est un petit croquis admirable.

La scène de labourage, en face, est beaucoup plus près de l'observation directe. La campagne est symbolisée par un arbre, le mouvement de l'homme qui pousse la charrue est naturel, brutal, sans le souci de bon ton qui régit tout le tombeau de Ti. Le geste de celui qui commande pour faire passer le gué au troupeau et éviter les crocodiles qui guettent se traduit par le simple réflexe : « fais attention », tandis que dans les autres tombeaux, le geste plus artificiel, toujours le même, a été interprété comme geste rituel.

Dans le vestibule d'entrée nous sommes accueillis par le ménage Méhou ; ils sont debout, Méhou revêtu de son costume en peau de panthère. Distinction de l'attitude que se doit un membre de la famille d'Ounas, haut fonctionnaire riche et considéré ; sa jolie femme entoure les épaules de son mari d'un geste à la fois affectueux et déferent. La qualité de la ligne simple indique toute la nuance sentimentale. Nous étions habitués à l'image féminine petite sous le genou protecteur du mari, là nous trouvons le ménage avec tout ce que cela représente d'affection, d'élégance, de courtoisie. Ils sont entourés de leurs serviteurs qui préparent le lit pour la nuit. Détail amusant : les servantes n'ont pas droit à la ligne élégante de leur maîtresse. On voit très bien leurs visages vulgaires, leurs seins tombants.

Ce vestibule commande deux salles contiguës ayant chacune leur fausse porte d'éternité. On est ébloui, quand on pénètre le matin dans la salle de gauche, par le bouquet de couleurs étalé sur les murs ! des verts vifs, des jaunes, des blancs. Il y a quatre tables d'offrandes de mérite inégal, créées chacune par un artiste différent ; Picasso et quelques autres peuvent pâlir de jalousie et se dire qu'ils n'ont rien inventé. On trouve le même arbitraire dans la composition, le seul souci d'écrire la chose qu'ils veulent représenter, sans qu'on puisse trouver dans le groupement une vérité bourgeoise ; l'ensemble est un bouquet de couleurs ravissant. Chaque détail pris en lui-même est exquis : les beaux canards bleus et jaunes vif, la coupe d'albâtre blanc remplie de lotus. Nous les retrouvons partout ces coupes d'albâtre blanc tacheté de noir et de bleu ; tous les ustensiles de la maison sont de cette matière, et c'est bien exprès que Madame Méhou a voulu qu'elles soient repré-



Tombeau de Ti à Saqqarah (Salle III): Scène de labourage.

sentées: «c'est mon service, il a été commandé chez un tel, il coûte tant». La vanité et le goût féminins d'une maison bien tenue étaient les mêmes que de nos jours.

Ces coupes contiennent des lotus employés comme décoration, d'autres sont fermées d'un papier ou d'une étoffe ornée, maintenus par un ruban rayé à petit carreaux jaune et noirs, tout cela empaqueté, noué comme le fait, aujourd'hui, le meilleur confiseur du Caire.

Cela pour la joie du maître auquel les serviteurs offrent les quartiers de viande du geste empressé des domestiques bien stylés. Quand son kâ, son âme, sortira de la porte d'éternité pour venir prendre contact avec les joies terrestres, elle trouvera les nourritures fines; les danseuses bien parées, pleines d'entrain, lèveront la jambe en cadence au rythme que leur donnent deux femmes battant des mains, à l'expression si différente que ce sont sans doute, des portraits.

Nous trouvons une autre atmosphère dans la chambre contiguë où sur les murs, peints en noir, se détachent porteurs d'oiseaux, conducteurs d'animaux sautant au bout de la corde qui les retient. Même cohésion, même divergence de travail pour aboutir à l'unité de l'ornementation murale.

Dans le registre inférieur de droite, six porteurs d'oiseaux sont un chef-d'œuvre. Ces hommes

présentent d'un geste fier des groupes d'oiseaux très grands aux caractéristiques bien étudiées; l'ensemble décoratif est admirable; sur le mur en face six porteurs aussi, d'un ouvrier sans aucun talent.

Nous parlerons maintenant de ce tout petit tombeau de Nefer-her-Ptah appelé par Monsieur Drioton un vrai papyrus d'art. C'est un document exquis qui ne s'apparente à aucun autre décor connu à Saqqarah. Il est creusé dans le rocher à mi-hauteur d'où ne sait quoi au juste, un puits profond, une petite porte. Une partie, à droite, est ciselée par les moyens ordinaires, mais en regardant de près on aperçoit les traces de la peinture qui orna le mur avant que le sculpteur n'y passe. Que j'aimerais savoir les circonstances humaines à la base de cette combinaison! Un artisan naïf de Memphis, d'Abousir peignit sur le mur; là tout est charme et sensibilité directs; la cueillette des figues est, peut-on dire, la première aquarelle du monde; l'artiste a cherché à rendre la silhouette de l'arbre, le découpé du feuillage dans l'atmosphère, le tronc pittoresque.

Lui ou un autre ont ajouté la silhouette du jeune garçon cueillant les figues, une figure nue parfaite — disproportionnée, direz-vous — et ce qui est intéressant, c'est qu'un autre figurier, moins bien conservé, nous donne aussi la silhouette différente d'un garçon, mais aussi belle, ce

qui nous prouve, ou bien qu'un homme avait assez de talent pour dessiner indifféremment deux figures aussi parfaites, ou bien que deux ouvriers avaient un mérite égal.

Le registre supérieur est consacré à un thème connu : la chasse au filet. Il fallait exprimer un fourré de papyrus ; l'artiste se contente de douze lignes verticales au sommet desquelles il compose un schéma d'ombelles de papyrus. Les lignes d'opération pointillées, sagement comptées, par cet honnête homme, sont très visibles au bas des

Des corbeilles chargées de raisins, de figes, de melons, des oiseaux en cage sont apportés au mort par de jeunes fellahs, dont on retrouve le geste, le comportement dans ceux qui circulent tous les jours dans la campagne égyptienne.

J'ai bien souvent rêvé devant ces problèmes de travail en commun sans trouver une solution qui ne nous sera sans doute jamais donnée. Mais tout cela situe la continuation de la condition humaine et, par la déduction du métier que nous connaissons, l'assurance



Tombeau de Nefer-her-Ptah (Saqqarah).

tiges. La suggestion lui semblant suffisante, nous trouverons le filet qui se refermera tout à l'heure sur une cinquantaine de colombes dans les attitudes les plus variées du vol. Les caractéristiques de l'espèce, comme toujours, observées au mieux. Les hommes qui tirent le filet, celui qui les dirige ont un geste vivant, habile et fort. Les visages ne sont pas figés, les yeux sont expressifs.

d'une civilisation aussi complète, aussi variée que la nôtre.

Les gens avaient plus ou moins de goût, plus ou moins d'argent, d'intérêt à cette demeure d'éternité qui était le plus important but de leur vie, bornée aux désirs pour lesquels il semble que l'homme a été créé.

LUCIENNE EPON.

Qu'est-ce que l'enseignement supérieur ?

Conférence de

M. Jean-Edouard Goby

Ingénieur civil de l'Ecole des Ponts-et-Chaussées de Paris.

Prononcée à Port-Saïd au "Lycée Français", en 1945.

A Port-Saïd, le Cercle Français et «l'Alliance française» organisent chaque année un certain nombre de conférences suivies avec un vif intérêt par les Français et les nombreux amis de la France. La causerie dont on va lire le texte s'adressait à un auditoire plus restreint: les Elèves des grandes classes du Lycée auxquels s'étaient joints quelques amis de l'établissement et des parents d'élèves.

Monsieur le Proviseur
Mesdames,
Messieurs,
Mes chers amis,

Certains d'entre vous auront terminé leurs études secondaires dans quelques mois. Ils ont déjà dû se poser la question à laquelle je vais tenter de répondre ce soir:

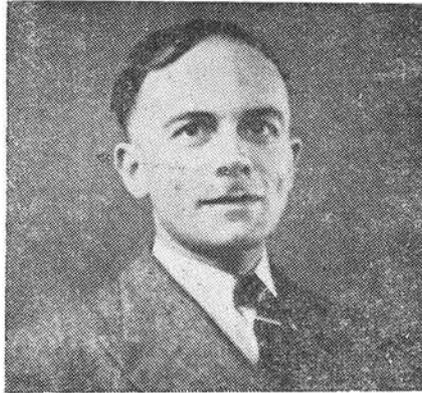
«*Qu'est-ce que l'enseignement supérieur?*»

Pour orienter le sens de cette réponse, il convient d'abord de comparer sommairement les buts généraux que se proposent les trois genres d'enseignement que

l'on distingue traditionnellement: l'enseignement primaire, l'enseignement secondaire et l'enseignement supérieur.

L'enseignement primaire a pour objet d'inculquer aux enfants les rudiments des connaissances indispensables à tous: lecture, écriture, calcul, notions de géographie, d'histoire et d'instruction morale et civique. Il est sanctionné par ce Certificat d'études qui a joué dans votre vie, qui joue dans celle de vos jeunes camarades le rôle légitime que vous connaissez bien.

L'enseignement secondaire s'adresse aux adolescents; il a pour ambition de former l'intelligence soit par la culture classique et la fréquentation assidue des Anciens, soit d'une manière



M. J.-E. GOBY

différente par l'enseignement des sciences et en particulier des mathématiques; dans cet enseignement dit «moderne» l'étude du français conserve la même importance que dans l'enseignement classique, mais l'on consacre aussi davantage de temps et d'efforts à l'étude des langues vivantes. Dans les deux cas, on vous demande chaque jour d'apprendre à penser par vous-même; on vous invite aussi à la modestie en évoquant l'ampleur extraordinaire des connaissances humaines dont on ne peut vous inculquer qu'une infime parcelle et aussi en vous laissant imaginer vos ignorances. Les études secondaires sont sanctionnées par une certaine formalité qui est l'objet tout spécial de vos préoccupations et sur laquelle je crois pouvoir me dispenser d'insister ici.

Les buts de l'enseignement supérieur sont plus étendus encore.

Tout d'abord, les étudiants doivent préparer certains examens, certains concours d'un niveau plus ou moins élevé. Pour être licencié ès-lettres par exemple il faut suivre des cours en Sorbonne à Paris, dans une Faculté des Lettres en province; pour être docteur en médecine, il convient de

fréquenter, de longues années durant, amphithéâtres et hôpitaux; pour être ingénieur, l'on doit d'abord, dans une classe de mathématiques spéciales, acquérir des connaissances dont vous recevez ici-même l'initiation; il est nécessaire ensuite, dans une Grande Ecole ou dans un Institut, de recevoir une formation correspondant à la spécialisation choisie. Ces diverses voies sont semées d'un certain nombre d'embûches, de traquenards, de stations forcées où ceux restant en route ou devant bifurquer sont plus nombreux que ceux faisant le parcours sans incident. Ces embûches sont les examens et concours qui portent des noms variés.

Cette obtention de diplômes, cette acquisition de «peaux d'ânes» est le but le plus apparent des étudiants, et ceux qui ne réussissent pas à les décrocher ne peuvent prétendre être licenciés, docteurs ou ingénieurs diplômés de l'Ecole X ou Y. Mais je voudrais souligner que ce but est loin d'être le seul de l'enseignement supérieur: il est même presque secondaire à côté de ceux qui vont être énumérés maintenant.

Les maîtres de l'enseignement supérieur, en effet, se proposent d'abord d'inculquer à leurs disciples le dévouement à la science par une culture désintéressée. L'on ne saurait mieux faire, à ce sujet, que rappeler ce qu'a écrit l'auteur des «Récits des Temps mérovingiens»: *«Aveugle et souffrant sans espoir, presque sans relâche, je puis rendre ce témoignage qui, de ma part, ne sera pas suspect; il y a au monde quelque chose qui vaut mieux que les jouissances matérielles, mieux que la fortune, mieux que la santé même, c'est le dévouement à la science»*

Et ces quelques mots, si beaux dans leur simplicité, ne sont pas seulement des mots: vous le savez, Augustin Thierry perdit la vue à la suite de ses longues recherches. Et nombreux sont les martyrs de la science. C'est Galilée qui, lui aussi, devint aveugle pour avoir trop longtemps observé le soleil. Ce sont les radiologues qui, tel Vaillant, perdirent peu à peu leurs doigts et leurs membres en étudiant les propriétés du métal bien-faisant et terrible.

Vos maîtres de demain vous apprendront enfin qu'il faut contribuer de toutes vos forces à sauvegarder le bien humain le plus précieux de tous, c'est-à-dire ce que l'on est convenu de désigner sous le nom de civilisation, que l'on peut définir à la suite de Julien Benda *«la primauté morale conférée au culte du spirituel et au sentiment de l'universel.»* (1).

*
* *

Ayant précisé sommairement la mission de l'enseignement supérieur, il faut énumérer, oh! très brièvement et sans avoir la prétention d'être complet, les divers établissements d'enseignement supérieur de France, tels qu'ils étaient organisés avant la guerre de 1939.

Il faut citer en premier lieu les Facultés. Au Moyen Age, l'on devait mentionner les Facultés de Théologie, de Droit, des Arts, de Médecine. De nos jours c'est un peu différent. Sauf à Strasbourg, les pouvoirs publics n'ont pas à connaître de l'enseignement de la théologie. Les anciennes Facultés des Arts se sont scindées en Facultés des Sciences et Facultés des Lettres. A côté des anciennes Facultés de Médecine qui subsistent, se sont créées des Facultés de Pharmacie. Les Facultés préparent à divers examens et concours: licence, diplôme d'études supérieures, doctorat, agrégation.

Les Grandes Ecoles forment soit des professeurs (Ecoles normales supérieures), soit des archivistes paléographes (Ecole des Chartes), soit des Ingénieurs (Ecole des Ponts-et-Chaussées, Ecoles des Mines de Paris et de Saint-Etienne, Ecole Centrale, Institut agronomique, etc.), soit des officiers (Ecole Navale, Saint-Cyr); l'une d'entre elles, la plus fameuse, l'Ecole polytechnique, est un établissement où l'on enseigne surtout des mathématiques supérieures en vue de préparer les élèves à des études spécialisées d'un ordre élevé soit techniques soit militaires. Ajoutons que la clé de la porte d'entrée des Facultés est constituée par le baccalauréat tandis que pour les Grandes Ecoles il y a un verrou supplémentaire: l'on ne peut y accéder qu'après avoir été reçu à un concours plus ou moins difficile suivant les établissements.

D'autres établissements d'enseignement supérieur comme le Collège de France et le Museum d'Histoire naturelle ne préparent directement à aucun examen ou concours.

Le Collège de France a été fondé par François Ier, en 1530, à l'instigation de l'humaniste Guillaume Budé, celui-là même dont le nom fut donné avant la guerre à une association qui se propose d'éditer une belle collection d'ouvrages classiques.

A l'origine, le Collège royal de France comportait seulement quatre chaires, deux d'hébreu et deux de grec. Il est intéressant de souligner que, presque dès les débuts de l'établissement, les représentants du conformisme de l'époque, c'est-à-dire les maîtres de l'Université de Paris, lui furent hostiles. L'on accusa les professeurs du Collège d'exposer des idées peu orthodoxes et même, ce qui était fort grave en ce temps-là, d'avoir des tendances calvinistes. Malgré cela, le pouvoir royal tint bon, et le Collège traversa sans périr les tourmentes des guerres de religion, mais l'un de ses professeurs, nommé Ramus, fut assassiné en 1572 victime de l'esprit de fanatisme et d'intolérance qui doit être dénoncé en toutes circonstances comme l'ennemi le plus redoutable de la culture.

Dans les siècles suivants, le Collège de France eut un rôle plus effacé. Pendant la Terreur, plusieurs de ses professeurs furent incarcérés, qui ne partageaient pas les idées alors admises. Par contre le Gouvernement de Louis-Philippe s'ho-

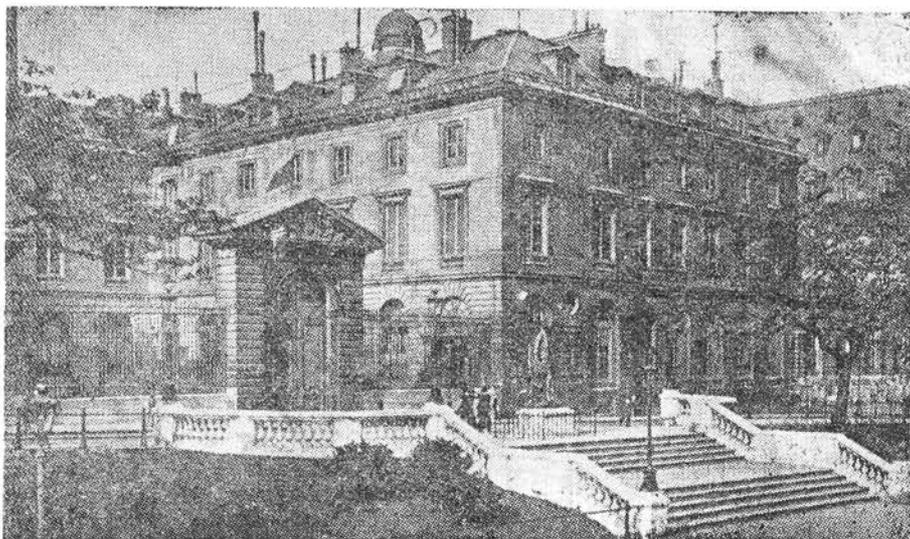
(1) *La trahison des clercs* (Grasset, Paris 1927).

nora en permettant la nomination comme professeurs d'esprits libéraux, qui ne pouvaient être comptés au nombre de ses amis, comme Michélet, Quinet et le grand patriote polonais Mickiewicz qui avait dû fuir sa patrie. Un siècle plus tard, un autre gouvernement français donna à un savant illustre qui, lui aussi avait dû quitter son pays, Einstein, un asile digne de lui en créant à son intention une chaire spéciale.

Le Museum d'Histoire naturelle n'est autre que l'ancien Jardin royal des herbes médicinales fon-

faire des recherches personnelles et souvent participer à des fouilles subventionnées par la France.

Le recrutement des professeurs de l'enseignement supérieur se faisait, avant la guerre de 1939, en vue d'assurer leur indépendance absolue. Dans les Facultés, les candidats devaient au préalable avoir été reçus à des examens ou des concours fort difficiles: le doctorat pour les lettres et les sciences, l'agrégation pour le droit, la médecine ou la pharmacie. Ils devaient ensuite être inscrits



Collège de France.

dé en 1626 par Gui Patin et Gui de la Brosse; il comporte outre le Jardin des plantes et une ménagerie, des collections d'échantillons minéralogiques et de fossiles. On y fait des cours de zoologie, de botanique et de géologie, sans préoccupations scolaires immédiates.

Sans insister trop longuement, disons aussi que l'École pratique des Hautes Études est un centre d'enseignement et de recherches dont le but est de compléter l'enseignement théorique donné en Sorbonne par des exercices d'application.

Enfin, il existe hors de France des établissements d'enseignement supérieur français d'un caractère un peu spécial. Ce sont l'École archéologique de Rome, l'École des Hautes études hispaniques, l'École française d'Athènes, et enfin l'Institut français d'Archéologie orientale, qui a son siège au Caire. Les «élèves» ou plus exactement les «pensionnaires» de ces établissements qui ont déjà, par l'obtention préalable de diplômes d'un niveau élevé, affirmé leur valeur, sont envoyés par le Gouvernement français pour acquérir une connaissance approfondie de la culture des pays où sont installés lesdits établissements. Les pensionnaires doivent obligatoirement

sur la liste des candidats à un poste de l'enseignement supérieur. Enfin, lorsqu'une chaire de Faculté était vacante, le Conseil de la Faculté, composé de l'ensemble des professeurs en exercice, dressait une liste de trois noms; le Ministre de l'Instruction publique avait le droit strict de choisir l'un des trois candidats de la liste mais, dans la pratique, il choisissait presque toujours celui qui était porté en première ligne. Pour enseigner au Collège de France, aucun titre universitaire n'était obligatoirement requis; il y avait une double liste de présentation, l'une dressée par le Corps enseignant du Collège, l'autre par l'une des Sections de l'Institut de France.

La désignation des professeurs échappant pratiquement aux Pouvoirs publics, les membres de l'enseignement supérieur, qui n'étaient d'autre part contrôlés par aucun censeur, jouissaient pleinement de «la liberté de la chaire». Ils avaient tous les droits «hormis celui d'être emmuyés». Ne croyez du reste pas qu'il pouvait résulter des inconvénients sérieux de cette liberté: par hypothèse, si vous voulez bien me permettre cette expression familière aux mathématiciens, par hypothèse, les membres de l'enseignement supé-

rieur résultaient d'une sélection qui ne laissait passer que des esprits de premier plan et des hommes qui avaient montré qu'ils étaient dignes d'avoir été choisis comme serviteurs de la science; enfin, si par impossible l'un d'entre eux s'était permis de se lancer dans des polémiques de bas étage, il aurait perdu tout aussitôt l'estime de ses pairs et le respect des étudiants qui avaient à leur disposition une arme dont ils usaient parfois: les «chahuts» organisés, bien distincts des tumultes inorganiques et sympathiques, simple expression de la joie de vivre des étudiants, qui explosaient par hasard de temps à autre.

*
* *

Ayant énuméré les principaux établissements d'enseignement supérieur, ayant précisé les conditions de recrutement des professeurs, il faut maintenant essayer de définir quels doivent être les buts de l'étudiant.

Il doit acquérir d'abord certaines connaissances spéciales, différentes évidemment suivant les disciplines; une science, une technique demandent toujours une initiation préalable, longue, difficile, exigeant beaucoup de soin et de peines. Ce n'est pas en un jour que l'on peut apprendre une langue vivante. Vous savez certes mieux que moi combien vous devez pâir sur vos manuels pour posséder les rudiments d'histoire naturelle exigés au baccalauréat. Mais, sans vouloir remuer le fer dans la plaie, je ne crois pas être contredit en affirmant que les connaissances exigées de vous sont dérisoires en comparaison de celles demandées aux candidats à la licence: il s'agit de connaître les noms d'innombrables plantes, animaux, cailloux et fossiles avec, bien entendu, leurs caractéristiques, leurs familles, que sais-je encore! Si vous voulez faire votre droit, vous devez connaître bon nombre d'articles du code, force jugements et arrêts et pas mal de dates de lois. Voulez-vous être égyptologue, sachez qu'il n'y a pas moins de trois mille signes hiéroglyphiques. Ne croyez pas non plus que vous pourrez calculer un pont, un navire ou un alternateur aussi facilement que vous traversez une rivière, gravissez une échelle de coupée ou tournez un commutateur. Ce serait une lourde erreur.

Et toutes ces connaissances spéciales ne sont pas comme celles des «gens de qualité» tels que les concevait le Mascarille des *Précieuses ridicules*. Pour savoir, il faut apprendre.

Bien entendu, ce sont ces connaissances qui constituent la matière des examens que les étudiants doivent périodiquement affronter. Et naturellement les échecs sanctionnent les ignorances. De là à s'imaginer que l'enseignement supérieur est créé seulement pour mettre l'étudiant en état de passer ces fameux examens, il n'y a qu'un pas que certains franchissent aisément. Réciproquement d'ailleurs, le vulgaire s' imagine souvent que ceux qui ont réussi à surmonter les obstacles successifs sont des «codes ambulants»

ou je ne sais quelles tables de logarithmes à deux pieds.

C'est l'histoire de Perdican et de Maître Bridaine dans *On ne badine pas avec l'amour*. Perdican rentre chez son père après avoir été reçu, à l'âge de vingt-et-un ans «docteur à quatre boules blanches». Maître Bridaine est le curé, commensal habituel du château. Voici le dialogue qui s'engage:

PERDICAN: — *Cette petite fleur grosse comme une mouche a bien son prix!*

BRIDAINE: — *Sans doute! Le docteur a raison: demandez-lui à quel sexe, à quelle classe elle appartient, de quels éléments elle se forme, d'où lui viennent sa sève et sa couleur; il vous ravira en extase en vous détaillant les phénomènes de ce brin d'herbe depuis la racine jusqu'à la fleur.»*

Vous noterez du reste que Perdican, qui n'a rien du pédant que s'imagine Bridaine et qui a pénétré la philosophie véritable de l'enseignement supérieur, répond simplement:

«— *Je n'en sais pas si long, mon révérend. Je trouve qu'elle sent bon, voilà tout.»*

Reprenant le cours de mon exposé interrompu par cette digression, je dirai même plus: l'acquisition des connaissances spéciales n'a qu'une importance secondaire en dehors du but précis de l'examen ou du concours à passer. Il en est ainsi parce que, les études terminées, l'on oublie beaucoup de choses. Il m'est arrivé de rencontrer un ancien élève d'une école d'ingénieurs qui ne savait plus calculer la surface d'un cercle, et je vous garantis que l'histoire est strictement exacte. J'ajouterai que je ne cite pas cette défaillance de mémoire comme un exemple à imiter. Mais, il n'est pas douteux que l'on est fort loin de retenir ensuite ce que l'on apprend en vue des examens. Demandez-vous ce qui arriverait aux candidats de Maths-Eléms et de Philo, si les examinateurs d'histoire et de géographie s'avaient de les interroger sur le programme de Première.

Aussi bien, les examens passés, l'on dispose d'ouvrages de toutes natures pour suppléer la mémoire. Il est facile de retrouver, si l'on a su jadis. D'autre part encore, le domaine des connaissances spéciales nécessaires à l'exercice de la profession est loin de recouvrir exactement le domaine de celles qui ont été inculquées jadis à la Faculté ou à l'Ecole d'Ingénieurs.

Que l'on m'entende bien: pour exactes que soient les remarques précédentes cela ne veut pas dire qu'il ne faille pas, durant les années où l'on est étudiant, se pénétrer des connaissances spéciales; aussi bien, je le répète, les réfractaires sont «collés» à leurs examens ou concours.

Mais, plus que la lettre de l'enseignement de la Faculté, l'étudiant doit s'attacher à saisir l'esprit. Il doit dégager l'ordonnement des idées et des théories, avoir des vues d'ensemble, trouver ce qu'un historien contemporain a appelé *«le fil directeur»*. Il lui faut dominer son sujet et

non pas être écrasé par lui, en apercevoir les tenants et aboutissants. Et tout cela est beaucoup plus difficile que d'apprendre à la manière d'un perroquet.

L'étudiant doit aussi acquérir de bonnes méthodes de travail. N'ayant pas choisi comme sujet de causerie «l'art de travailler», il me sera impossible de m'étendre longuement sur ce point (2). Aussi bien, il existe d'assez nombreux ouvrages sur la question auxquels je ne saurais trop vous conseiller de vous reporter. Naturellement, suivant les disciplines, les méthodes sont susceptibles de varier un peu. Mais vous aurez intérêt à lire même des ouvrages s'adressant à des étudiants ayant choisi une autre spécialité que la vôtre. Un historien par exemple pourra méditer avec presque autant de fruit qu'un juriste le petit livre d'Henri Capitant «*Comment il faut faire sa thèse de doctorat en droit*» (3).

*
* * *

Vous devrez aussi vous proposer d'acquérir une bonne culture générale.

Je livrerai d'abord à vos méditations ce que disait en 1899, à l'issue d'une série de conférences qu'il avait prononcées dans une université américaine, le mathématicien français Emile Picard: «*En terminant, je me permettrai de donner un conseil aux étudiants mathématiciens qui m'ont fait l'honneur de m'écouter; je leur recommanderai de ne pas se cantonner trop tôt dans des recherches spéciales. Il leur faut acquérir d'abord des vues générales sur les diverses parties de notre science, sans lesquelles leurs recherches risqueraient de rester stériles, et qui coûteraient plus tard un bien plus grand effort.*»

Ce qu'Emile Picard conseillait à propos des mathématiques à ses auditeurs américains est absolument général; il ne faut pas trop se spécialiser. Dans *le Passé de l'Afrique du Nord* (4), E.F. Gautier a écrit:

«*Dans le Lys rouge, d'Anatole France, le professeur de minéralogie Lagrange, consulté sur «des os de renne travaillés par les premiers hommes», répondit avec une indifférence maussade que ces objets concernaient un de ses confrères. «Ah, dit quelqu'un, ce n'est pas votre vitrine.»*

Et bien, croyez-moi, n'ayez jamais peur, comme le professeur E.F. Gautier y conviait ses lecteurs, de regarder dans la vitrine voisine de la vôtre propre. Ayez au moins une vague idée de ce que les autres contiennent, même si vous n'en connaissez pas l'inventaire détaillé.

Etre intelligent, c'est être apte à saisir des rapports. Vous ne pourrez faire travailler votre intelligence que si vous êtes en mesure d'établir

(3) On se reportera avec fruit à la très intéressante conférence de Mr. Emile Namer «*La psychologie à l'Ecole*» (R.C.F.O. de Février 1945, p. 95).

(3) Paris, Librairie Dalloz.

(4) Paris, Librairie Payot.

des rapports nombreux. C'est, je crois, Walter Scott qui avait l'habitude, lorsqu'il composait ses romans, de lire les ouvrages les plus variés, n'ayant souvent aucun lien avec le thème de son travail en cours; pourtant cela «lui donnait des idées.»

Aussi bien, les Grandes Ecoles françaises ont un enseignement plus universel, plus encyclopédique que les Polytechnicums germaniques par exemple. A l'Ecole des Ponts-et-Chaussées entre autres, l'on suit des cours de résistance des matériaux, de béton armé, d'hydraulique, de travaux maritimes, etc., de sorte qu'un ingénieur sortant de cette école est capable de s'adapter ensuite dans un assez grand nombre de branches et aussi de faire des comparaisons fructueuses entre des techniques diverses. L'ancien élève du Polytechnicum allemand sera par exemple seulement un «ingénieur en béton armé» ou «un ingénieur de turbines.» Sans doute, il connaît bien sa technique particulière, mais ne connaîtra pas autre chose.

Cette culture générale, apanage de celui que l'on appelait au XVII^{ème} Siècle d'honnête homme, l'on doit s'efforcer de l'acquérir par tous les moyens en son pouvoir.

La lecture tout d'abord est des plus profitables à condition qu'elle soit judicieusement orientée. Ne lisez pas n'importe quoi. Ne perdez pas votre temps, ailleurs qu'en chemin de fer, à dévorer ces romans ridicules qui encombrant trop de bibliothèques. Lisez au contraire, relisez et méditez les livres de valeur qui ont été pensés. Et chaque fois que vous aurez trouvé dans un livre, dans une revue, dans un journal même, une remarque vraiment intéressante, transcrivez-la dans un cahier spécial que vous conserverez soigneusement à l'avenir.

La fréquentation de ceux que l'on appelle du beau nom de «maîtres» est aussi des plus profitables; faites tout pour retirer le maximum de profit de leur enseignement, de leur pensée; et surtout n'imitiez pas certains étudiants qui, sous prétexte qu'il existe des cours polycopiés, et profitant de ce que le contrôle des présences n'est pas très strict dans les Facultés («sèchent les amphïs»), comme on dit en argot estudiantin, c'est-à-dire se dispensent d'assister aux leçons des professeurs. Rien ne supplée complètement «l'art divin de la parole».

Les voyages, les comparaisons avec les auteurs étrangers permettent aussi d'accroître utilement sa culture générale. La lecture des auteurs étrangers est passionnante pour permettre de juger de la relativité des choses. Laissez-moi vous en donner un exemple, entre tant, qui m'a paru particulièrement frappant. Dans un atlas américain, «*The Book of the Universes*» (5), l'on trouve à la page 147 un tableau des dates essentielles de l'histoire du monde. Il y en a très exactement 119. L'on y a noté les dates suivantes:

(5) Editeur: *The World Syndicat Publishing Co.*, New-York, 1937.

1607 *Fondation de Jamestown, en Virginie., par le Capitaine John Smith.*

En consultant le même atlas, l'on constate qu'il n'existe pas de «Jamestown» dans l'Etat de Virginie. L'on y découvre seulement un centre important du nom de Jamesville, dont la population était à l'époque où l'atlas a été édité, de... 260 habitants.

1656 *A Salem (Massachusetts) Anna Hibbins est pendue comme sorcière.*

Par contre le lecteur cherche vainement dans la même liste les dates suivantes:

395: Partage de l'Empire romain.

1453: Prise de Constantinople par les Turcs.

1648: Traités de Westphalie.

1815: Traités de Vienne mettant fin aux guerres de la Révolution française et de l'Empire de Napoléon Ier.

Tout commentaire affaiblirait l'éloquence de ces citations.

Vous qui avez eu l'occasion de grandir en couroyant de nombreux étrangers, souvent dans un pays qui n'est pas votre patrie, vous n'aurez garde de manquer d'utiliser convenablement les nombreuses observations que vous aurez pu faire.

*
* *

L'étudiant doit — et ceci n'est nullement une lapalissade — *étudier*, c'est-à-dire appliquer son esprit, travailler à apprendre des choses nouvelles, à fond. L'étude est bien différente du travail même soit-disant intellectuel, et beaucoup de gens travaillent beaucoup sans jamais étudier. Etudier c'est faire le tour d'une question, c'est se proposer de l'examiner sous tous ses aspects, c'est chercher à comprendre l'inconnu, c'est parfois même découvrir quelque chose de nouveau.

Voulez-vous avoir quelques notions sur l'Angleterre par exemple? Si vous ouvrez votre manuel de géographie au chapitre «Grande-Bretagne» et en lisez quelques pages tout en pensant au dernier film que vous avez vu ou au prochain que vous vous proposez de voir, vous n'étudiez certainement pas; tout au plus, pourrez-vous dire que vous «apprenez» votre géographie si, devant le même livre, vous tâchez de chasser les images parasites de votre esprit en essayant de concentrer votre attention sur le texte de votre manuel. Vous commencez seulement à étudier si sur votre table de travail se trouvent plusieurs ouvrages sur la Grande-Bretagne, de préférence rédigés dans des langues différentes, et si vous essayez de confronter entre eux les éléments de votre documentation pour en extraire «la substantifique moëlle.»

Aussi bien, l'étude ne doit pas être seulement livresque, bien loin de là. C'est au laboratoire que vous apprendrez la chimie, à l'hôpital la médecine, sur le terrain la géologie, dans les journaux le droit administratif.

L'enseignement supérieur doit vous donner le goût de l'étude ainsi comprise, et ce goût vous

devrez le conserver toute votre vie. Vous aurez ainsi de profondes satisfactions. Vous savez quels sentiments vous pénètrent lorsque vous avez terminé une dissertation qui «vous a inspiré» ou lorsque vous avez trouvé un problème dont la solution ardue ne vous est pas apparue immédiatement. Les joies de l'étude véritable sont du même genre mais d'autant plus vives que leur objet est plus vaste. Mais, là encore, je ne voudrais pas chanter devant vous les joies de l'étude ni celles de la connaissance; je ne saurais mieux faire que de vous renvoyer au beau livre de Pierre Termier *La Joie de connaître*, qui devra, plus tard, orner vos bibliothèques.

Vous devrez aussi, étudiants, apporter votre pierre à l'édifice de la science. C'est Ernest Renan qui a écrit, dans un livre de jeunesse: «*Il faut se représenter la science comme un édifice séculaire qui ne pourra s'élever que par l'accumulation de masses énormes.*». Le même philosophe a ajouté: «*Le but du savant n'est pas d'être lu mais d'insérer une pierre au grand édifice.*». Apporter quelque chose de nouveau à la science, à l'ensemble des connaissances humaines, ce quelque chose fût-il infinitésimal, doit être l'ambition commune des étudiants vraiment dignes de ce nom et des chercheurs de tous ordres. Le titre envié de docteur ne peut du reste être délivré qu'à la condition que le candidat ait composé, sur un sujet de son choix, une étude originale qui doit nécessairement être imprimée. Les mémoires, les articles, les communications dans les revues savantes sont autant de contributions plus ou moins précieuses à l'ensemble des connaissances humaines.

Ne soyez d'ailleurs pas découragés par la réflexion de La Bruyère qui semble trop pessimiste pour ne point renfermer quelque grain d'ironie: «*Tout est dit et l'on vient trop tard depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes et qui pensent.*» En fait, dans tous les domaines, il y a toujours du nouveau à trouver, à retrouver, ou à mettre au point. Actuellement, certains esprits conseillent de «repenser» tel ou tel problème; le fait n'est pas nouveau. Très souvent, il convient de «repenser» ainsi, et en général tous les vingt ou vingt-cinq ans.

*
* *

Bien entendu, l'étudiant, en apportant sa contribution personnelle à la science, devra prêter toute son attention à ne pas se laisser induire en erreur. Fautes d'impression, défaillances de mémoire, confusions, travaux superficiels doivent être attentivement dépistés. Il faut avoir sans cesse l'esprit en éveil pour faire la chasse aux erreurs que l'on trouve partout.

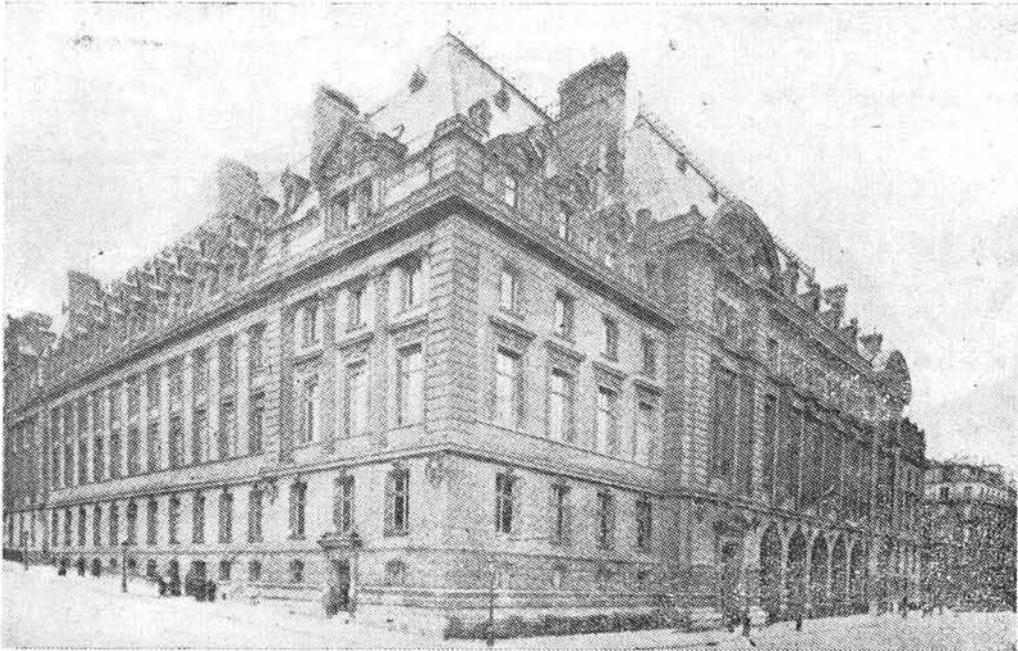
Et, à ce sujet, je vais vous conter une anecdote, entre tant, qui montre combien il faut faire attention à ce que l'on écrit. Il y a quelques mois, je feuilletais les volumes de *la Grande Encyclopédie*, lorsque je tombai en arrêt sur un tableau de l'article «MOTEUR» signé pourtant par un ancien polytechnicien. Il était question du

travail au sens mécanique du mot; vous savez que la mesure du travail d'une force se définit comme le produit des mesures de la force (F) glie (α) du support de la force et de la direction par le déplacement (l) et par le cosinus de l'angle du déplacement. L'on peut représenter cette définition par la formule:

$$T = F \times l \times \cos \alpha$$

Et bien, l'auteur de l'article avait tout simplement oublié, pour dresser son tableau, de tenir compte de $\cos \alpha$ qui est nul si $\alpha = 90^\circ$!

antique, à qui les pouvoirs publics de son temps ne pardonneront pas ses opinions si peu conformistes. Mais, en citant après Julien Benda cette dure appréciation du progrès matériel, je me permettrai d'énoncer ce qui m'apparaît comme sage. Sans doute, il serait déraisonnable de s'éclairer à la bougie si l'on peut tourner un commutateur électrique; il serait peu indiqué d'aller à pied si l'on a la possibilité de rouler en voiture, et tout à l'avenant. Mais l'on doit considérer toutes les commodités matérielles comme choses absolument secondaires passant bien après



Sorbonne (reconstruite au 19^{ème} siècle d'après les plan de l'architecte Nénot).

Un des derniers buts de l'enseignement supérieur est de transmettre ce que l'on appelle la culture, ce que l'on nomme la civilisation. Ce sont en effet les biens les plus précieux de tout le patrimoine commun de l'humanité. C'est ce qu'affirmait déjà Socrate dans un passage qui, malgré sa violence, peut être médité:

«Tu exaltes dans la personne des Thémistocle, des Cimon, des Périclès, des hommes qui ont fait faire bonne chère à leurs concitoyens en leur servant tout ce qu'ils désiraient sans se soucier de leur apprendre ce qui est bon et honnête en fait de nourriture. Ils ont agrandi l'Etat, s'écrient les Athéniens; mais ils ne voient pas que cet agrandissement n'est qu'une enflure, une tumeur pleine de corruption. Voilà ce qu'ont fait les anciens politiques pour avoir rempli la cité de ports, d'arsenaux, de murailles et d'autres niaiseries semblables sans y joindre la tempérance et la justice.»

Certes, il serait bien difficile d'adopter dans leur intégralité toutes les thèses du philosophe

les choses de l'esprit, bien après ce qui constitue la civilisation.

Or, actuellement, il semble bien que cette civilisation soit gravement menacée: le symbole le plus frappant est la pratique qui s'est répandue à nouveau depuis quelques années de brûler des livres en d'immenses autodafés.

En lisant le livre de Ringuet *«Un monde était leur empire»* (6), vous pourrez apprendre que, par suite de l'acharnement des Espagnols à supprimer toutes les traces de la civilisation maya, sur des milliers de manuscrits existant à l'époque de la conquête, trois seulement ont pu être sauvés de la destruction. L'on ne peut donc presque rien savoir des idées, de la philosophie de ce peuple précolombien. C'est là un exemple à ne pas suivre.

Il est possible que l'auteur de *la Trahison des clercs* soit un pessimiste à qui la civilisation appa-

(6) Editions Variétés, Montréal 1943.

rait comme un «accident heureux» et qui affirme que «l'humanité vit en général dans la nuit et ne semble pas trop mal s'accommoder de ce régime de caves». Mais, il faut être bien convaincu que c'est le rôle éminent de l'enseignement supérieur de diriger la défense de la civilisation et de préparer les contre-attaques.

*
* * *

Ayant ainsi défini les buts de l'enseignement supérieur, il me faut parler maintenant des qualités que doit avoir ou acquérir l'étudiant pour profiter convenablement de l'enseignement donné dans les Facultés ou dans les Grandes Ecoles.

Je n'insisterai pas sur certaines aptitudes physiques. Il ne convient pas d'être chétif et malin gre. Le «métier», si j'ose dire, est rude. Il va sans dire également que l'étudiant doit avoir une bonne mémoire. Il est préférable aussi qu'il sache saisir rapidement des rapports.

Vous devez être avertis de plus que, sans un travail persévérant, continu, acharné, vous n'arriverez probablement à rien: «*labor improbus omnia vincit*», a écrit Ovide, et «*labeur sans soin, labeur de rien*» a pris pour devise l'éditeur Armand Colin. Je parle du travail personnel et intelligemment conduit suivant les méthodes que vous vous fixerez à vous-même et auxquelles vous devez vous tenir.

Au cours de vos études, et après, vous aurez à faire preuve de beaucoup de bon sens. Il s'agit de posséder le sens des proportions, d'attribuer à chaque question son exact coefficient d'importance. Et ce n'est pas toujours facile, comme d'ailleurs le prouvent les premières lignes du *Discours de la Méthode* lorsque l'on en a pénétré toute l'ironie: «*Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée: car chacun pense en être si bien pourvu que ceux même qui sont les plus difficiles à contenter en toutes autres choses n'ont point coutume d'en désirer plus qu'ils en ont. En quoi il n'est pas vraisemblable que tous se trompent*».

Je n'insisterai pas sur un autre point qui me semble aller de soi, et vous renverrai aux dissertations que vous avez faites ou que vous ferez certainement sur le thème énoncé par Gargantua à son fils Pantagruel: «*Sapience n'entre point en âme malivole, et science sans conscience n'est que ruine de l'âme*», et je voudrais aborder une question qui me semble particulièrement importante, celle de la probité intellectuelle.

Cicéron avait déjà écrit «*Ne quid falsi audent, ne quid veri non audeat historia*». Mais je trouve plus générales les réflexions suivantes de Gaston Paris, que j'aimerais voir inscrites en lettres d'or au fronton de tous les établissements d'enseignement supérieur: «*Celui qui par un motif patriotique, religieux et même moral, se permet dans*

les faits qu'il étudie, dans les conclusions qu'il tire la plus petite dissimulation, l'altération la plus légère, n'est pas digne d'avoir sa place dans le grand laboratoire où la probité est un titre d'admission plus indispensable que l'habilité».

Sans doute, je sais bien que la règle ainsi posée est, dans la pratique, souvent violée: intérêt personnel, appât du gain ou d'autres profits, désir d'arriver à un poste, d'accéder aux «honneurs», de plaire aux puissants du jour, intérêts de famille, de corporation, de patrie sont autant de motifs poussant à transiger avec la règle posée par Gaston Paris.

Que l'on m'entende bien. Il ne s'agit pas de clamer à tout propos et hors de propos, sur la place publique, ce que l'on croit être la vérité. La sagesse des nations s'y oppose, qui a formulé l'adage que «*toute vérité n'est pas bonne à dire*» et parfois pour une raison très simple: l'auditoire n'est pas en état de la comprendre. Dans d'autres cas, la révélation de la vérité peut avoir plus d'inconvénients que d'avantages: l'on vous a parlé déjà du cas classique du médecin qui, interrogé par un malade qu'il sait perdu, se garde bien de lui dire la vérité. Dans des cas analogues ou plus subtils, il n'est pas interdit de murmurer avec le poète: «*Seul le silence est grand*».

Mais tout ceci n'empêche pas que l'on ne doive pas ergoter avec le principe posé, ni chercher des faux-fuyants ou développer toutes les ressources de la casuistique lorsque l'on désire se livrer à une étude scientifique, ou alors... ce n'est plus une étude scientifique.

C'est, je crois, dans ce sens qu'il convient d'interpréter les reproches, fondés ou non, que Benda adresse aux «clercs qui ont trahi». Les clercs sont «*tous ceux dont l'activité par essence, ne poursuit pas de fin pratique, mais qui demandent leur joie à l'exercice de l'art, de la science ou de la spéculation métaphysique, bref à la possession d'un bien non-temporel, disant en quelque manière: mon royaume n'est pas de ce monde*».

Voyez-vous, les clercs ne doivent pas faillir à leur mission. Certes, je sais bien que nous sommes appelés à vivre dans le siècle et que le siècle vous réserve une vie matérielle plus dure que celle des générations qui vous précédèrent. Mais je voudrais que vous soyez bien persuadés qu'une fois votre tâche quotidienne accomplie vous ne serez vraiment des humains, au sens vrai du mot, que dans la mesure où vous serez des «clercs», et cette remarque me permettra de répondre complètement à la question posée au début de cette causerie. L'enseignement supérieur est celui qui vous permettra, si vous en êtes dignes et si vous le voulez bien, de devenir en quelque mesure des clercs, de participer aux grandes joies de la connaissance et de contribuer au maintien de la civilisation.

J.-E. GOBY.

RICHARD WAGNER

ou le déclin d'une mystique

Conférence de

Maître Léon Barchmann

Faite le 6 mai 1946 au Lycée Français du Caire
sous les auspices de la "Ligue des Droits de l'Homme et du Citoyen".

Mesdames,
Messieurs,

Vous vous souvenez sans doute de ce discours où M. Churchill s'adressant aux peuples de l'Europe asservie disait : « *Un jour vous entendrez sonner les cloches et alors vous saurez que la nuit est finie et que l'aube est venue* ». Vous souvenez-vous également de cette autre parole : « *Ce jour-là, nous livrerons à la justice de nos soldats cette poignée de gredins qui ont ensanglanté l'univers, qui ont semé partout la ruine, la mort et la désolation* » ?

Les cloches ont sonné. Mais si l'aube annoncée n'est pas encore venue, par contre, les « gredins » dont M. Churchill parlait attendent à Nuremberg, sur le banc d'infamie, leur juste châtement.

Mais les accusés de Nuremberg ne sont pas les seuls coupables, il y en a d'autres. Il y en a parmi les vivants, — Allemands et non-Allemands. Il y en a aussi parmi les morts, — parmi des morts qui appartiennent aux générations du passé. Wagner vivant aurait peut-être reçu une place d'honneur dans le box des criminels de guerre.

C'est en 1813 que Wagner naissait à Leipzig. A cette époque, Napoléon, battu en Russie, repassait la Bérésina en direction de l'ouest. Un siècle plus tard, un mégalomane wagnérien suivait la même route. Comment passer cela sous silence ? La vie et l'œuvre de Wagner, musicien



M. LEON BARCHMANN
(Photo Weinberg)

et penseur, est intimement liée aux événements politiques de son siècle. Il est donc impossible d'expliquer Wagner ou le concept wagnérien si l'on rejette à l'arrière-plan l'indispensable facteur historique.

Au début de sa prodigieuse carrière, Wagner semble avoir subi deux influences contradictoires : d'une part, celle de Weber, d'autre part, celle de Beethoven.

Vers 1830, l'opéra *Freischütz* de Weber connaissait un immense succès. Comme vous le savez, le sujet de cette pièce était tiré des légendes germaniques, de ces légendes que Wagner devait plus tard immortaliser par des œuvres puissantes. Aussi est-ce en des termes passionnés que le

jeune Wagner nous dit son enthousiasme pour Weber et le *Freischütz* : « *Oh ma splendide patrie allemande, comme je t'aime ne fût-ce que parce que le Freischütz est né sur ton sol ! Comme j'aime le peuple allemand qui aime le Freischütz qui aujourd'hui encore, parvenu à l'âge viril, ressent ces terreurs mystérieuses ! O charmante rêverie allemande, ô rêverie des bois, rêverie du son, des étoiles, de la lune, du clocher !... Combien est heureux qui peut vous comprendre et croire, sentir, rêver, s'exalter avec vous !* »

Ce texte est caractéristique. Car si, d'une part, sa valeur poétique est incontestable, il nous édifie, d'autre part, sur l'éveil en Wagner d'un chauvi-

nisme morbide et brutal. Rien n'indique que Weber, l'auteur d'une si gracieuse « Invitation à la valse », ait songé à cette fâcheuse conséquence.

Passons maintenant à l'influence de Beethoven. C'est à lui que Wagner doit son entrée dans les ténèbres du mysticisme. A l'origine du mysticisme wagnérien il y a Beethoven.

Mais qu'est-ce que le mysticisme ?

A en croire les auteurs scholastiques du Moyen Age, l'âme humaine comporte trois couches superposées. La couche inférieure est celle de la raison qui est la grande coupable, l'ennemie de l'homme. La deuxième couche est celle des passions, c'est le siège de la souffrance. La troisième est celle où l'on ne connaît ni raison, ni passion, mais des sensations d'infini bonheur. Cette troisième couche, le chrétien l'appelle royaume des cieux. Le Kabbaliste d'Israël l'appelle le royaume de la splendeur (Malkoût Ha-Zohar) ou source de l'infini (Aïn-Sof).

Pour les uns, on s'élève à cette couche supérieure du bonheur purement sensitif, à cette couche surnaturelle de non-passion et de non-raison, par la prière, la méditation ou la pénitence même injustifiée, — idée déjà formulée par le Galiléen dans l'Épître aux Hébreux. Mais selon Wagner, qui est étranger à la science ésotérique, c'est par la musique et plus précisément par celle de Beethoven que l'on s'élève jusqu'à ces gradins d'euphorique extase, car c'est à Beethoven que revient le mérite d'avoir libéré la musique classique de ses chaînes rationnelles.

Dès 1810, soit trois ans avant la naissance de Wagner, Madame de Staël écrivait dans son livre sur l'Allemagne : « *Il faut dans les beaux-arts plus d'instincts que de pensées... Ceux qui n'aiment pas beaucoup la peinture en elle-même attachent une grande importance aux sujets des tableaux. Ils voudraient y retrouver les impressions que produisent les scènes dramatiques : il en est de même en musique. Quand on la sent faiblement, on exige qu'elle se conforme avec fidélité aux moindres nuances des paroles : mais quand elle émeut jusqu'au fond de l'âme, toute attention donnée à ce qui n'est pas elle ne serait qu'une distraction importune ; et pourvu qu'il n'y ait pas d'opposition entre le poème et la musique, on s'abandonne à l'art qui doit toujours l'emporter sur tous les autres. Car la rêverie délicieuse dans laquelle il nous plonge anéantit les pensées que les mots peuvent exprimer et la musique réveille en nous le sentiment de l'infini...* »

Wagner est parti des mêmes prémisses que Madame de Staël pour formuler sa théorie que l'on peut résumer par cette double proposition :

a) La poésie est raison parce qu'elle transmet l'émotion au moyen de la raison, alors que la musique, qui est sensation, est un mystère inaccessible à la raison.

b) Dans ces conditions, l'alliance entre musique et poésie ne peut se réaliser effectivement que si celle-ci s'écarte de tout concept rationnel pour ne conserver qu'un caractère strictement *émotionnel*.

Un poème musical répondant à ces conditions devient alors l'idéal mystique de l'artiste. C'est surtout dans la Neuvième Symphonie qu'il en trouve la réalisation. Car après avoir, dans ses huit premières symphonies, fait dire à la musique tout ce qu'elle pouvait exprimer, Beethoven s'est avisé, par une inspiration de génie, d'associer dans la Neuvième Symphonie la voix humaine à l'orchestre.

Wagner souligne, et non sans raison, que, dans cette œuvre magistrale, les paroles chantées ne présentent aucune importance et que l'émotion est transmise par *la voix* elle-même, dont le rôle est celui d'un instrument à corde. L'élément rationnel y est donc exclu et c'est grâce à cette exclusion qu'une alliance parfaite a pu se faire entre poésie et musique. La mystique wagnérienne constamment à la recherche de la non-raison, de la sensation non-rationnelle ne peut que se proclamer satisfaite.

L'audition et l'analyse des neuf symphonies sont pour Wagner le point de départ. Elles lui fournissent les fondations sur lesquelles il élèvera le merveilleux édifice qu'est le théâtre wagnérien.

* * *

Mais Wagner fut également un penseur. Et c'est précisément ce qu'il faut déplorer. Constantement ballotté entre le chauvinisme outrancier que lui inspira le *Freischütz* de Weber et le mysticisme quasi religieux que lui inspira Beethoven, Wagner a légué à la postérité des écrits parfois excellents et souvent détestables. Il partage avec Nietzsche, — son ennemi mortel, — le triste honneur d'avoir empoisonné le cœur et l'esprit de trois générations allemandes !

Chose frappante : au point de vue philosophique, Wagner est toujours sous l'influence d'autrui et chaque fois qu'il exprime une pensée dans un sens déterminé il s'empresse de l'atténuer par une pensée dans un sens contraire. Cela lui permet d'être à la fois athée et croyant, tantôt révolutionnaire et tantôt réactionnaire.

Vers 1830, l'Europe entière vit sous la botte de Metternich. Sous le signe de la Sainte-Alliance la réaction bat son plein. Henri Heine et d'autres intellectuels de la « Jeune Allemagne » lèvent l'étendard de la révolte, menant une violente campagne contre le romantisme, contre les mensonges sociaux, contre le régime économique. Wagner adhère au mouvement et se distingue dans les rangs révolutionnaires.

En 1834, il fonde un journal et publie, pour débiter, un article magistral et sensationnel ; il s'en prend non seulement au classicisme allemand, aux règles de l'harmonie du contrepoint, mais aussi aux... dirigeants prussiens. Tout dans le même sac !

En 1848, il semble profondément impressionné par le Manifeste de Marx et Engels. Il est égale-



Richard Wagner.

ment séduit par Feuerbach, philosophe matérialiste célèbre par ses aphorismes intransigeants. Il lance alors de violentes attaques contre le christianisme coupable, à ses yeux, d'avoir prêché « l'humilité et la résignation, d'avoir étouffé les revendications sociales, d'avoir favorisé l'instauration d'un régime d'injustice, de cupidité et d'exploitation... »

Cela ne l'empêche pas d'écrire à Liszt : « Aujourd'hui, — c'est vrai, — nous souffrons. Nous sommes la proie du désespoir et de la folie sans la foi dans l'au-delà. Mais aussi je crois à un au-delà... ».

* * *

Foi mystique d'une part, rébellion passionnée contre les institutions d'autre part. On sent très bien se former en Wagner une sorte de synthèse spirituelle. Et c'est certainement à cet état d'âme que nous devons son « Jésus-de-Nazareth », opéra aujourd'hui oublié. Le sujet y est traité avec tout

le tact voulu. Le personnage est peint avec beaucoup de respect. Il y est représenté surtout comme un adversaire de l'Empire Romain et des lois de Rome. Somme toute, l'Empire Romain n'est pas autre chose qu'une construction de la force. Et le Droit Romain n'est qu'une construction alliée à la force. Or, pour un mystique comme le Galiléen, l'un et l'autre ne méritent que le mépris.

Un ami lui recommanda la lecture de Schopenhauer. Wagner suit ce conseil et ne tarde pas à s'enthousiasmer pour ce grand apôtre du pessimisme. Il assimile avec une facilité surprenante les écrits de Schopenhauer. Et, par une analyse de ses propres œuvres, il arrive à la conclusion qu'il était jusqu'ici, sans le savoir, un disciple de ce dernier :

« Je suis, pour l'instant, écrit-il à Liszt, exclusivement absorbé par un homme qui est apparu dans ma solitude comme un envoyé du ciel. C'est Arthur Schopenhauer, le plus grand philosophe depuis Kant... Sa pensée maîtresse, l'ultime négation de vouloir vivre, est dure et sévère, mais peut seule conduire au salut. Cette idée n'est, à la vérité, pas nouvelle pour moi et nul ne peut en réalité la comprendre s'il ne la porte déjà vivante en lui. Mais c'est ce philosophe qui, le premier, l'a imposée à ma pensée avec une entière clarté. Lorsque je pense aux orages qui ont secoué mon cœur, aux efforts convulsifs avec lesquels mon âme se cramponnait, — contre ma volonté, — à tout espoir de bonheur, lorsque aujourd'hui encore la tempête se déchaîne parfois en moi, j'ai à présent un calmant qui, dans mes nuits d'insomnie, m'aide à trouver le repos : c'est le désir ardent, intense de la mort. Pleine inconscience, non-être absolu, évanouissement de tous les rêves, — telle est l'unique, la suprême délivrance ».

Il croit cependant qu'il est possible d'échapper au pessimisme et de réhabiliter l'humanité souffrante. Il affirme avoir découvert un sentier qui nous permettra de quitter le massif montagneux et tourmenté qu'est le pessimisme schopenhauerien pour déboucher dans la plaine sereine et riante. Ce sentier, cette porte de sortie inopinée Wagner nous la présente sous le nom de théorie de la « Régénération ».

* * *

Disons-le tout de suite, cette théorie absurde a permis à Wagner de descendre dans l'abîme intellectuel et jusqu'ici elle n'a « régénéré » personne. Mais quelles en sont les idées maîtresses ?

Wagner prêche, en premier lieu, le retour à l'alimentation végétale. Il paraît que la viande a corrompu l'humanité. Seuls les hommes du Nord sont excusables d'en manger car il fait froid chez eux. Pour éviter les inconvénients de la viande, les hommes du Nord doivent émigrer

vers le sud, Vous avez deviné les conséquences : l'Italie aux Allemands, la Grèce aux Norvégiens, etc...

Wagner enseigne, en second lieu, que pour sauver l'humanité il faut faire cesser le mélange des races. Disciple de Gobineau et de Houston Chamberlain, — très digne ancêtre d'un réactionnaire de même nom, — Wagner affirme que le sang sémitique a corrompu le sang aryen et que les Français sont « abrutis à cause de ce mélange désastreux ».

Mais comment se défaire de ces méchants sémites ? Quelques petits massacres bien ordonnés ? Cela est inutile, nous dit Wagner, car selon lui la « rédemption est déjà venue grâce au sang qui a coulé sur la croix ». Comprenez qui pourra ! On lui fait remarquer que le sang qui a coulé sur la croix n'est pas... aryen. Comment un pareil sang a-t-il pu amener la... rédemption ? Contradiction, lui dit-on. Wagner répond froidement : « La grande erreur du christianisme est d'avoir crié un Messie palestinien ». Ceci est une prophétie, car, comme vous le savez, un Messie n'est vraiment digne de ce nom que s'il vient des forêts de Souabe ou s'il opère dans un nid d'aigle, — du côté de Berchtesgaden !

Wagner enseigne, en troisième lieu, que la science devrait se « spiritualiser ». Selon lui, la science fait fausse route lorsqu'elle prétend donner de l'univers une explication rationnelle, c'est-à-dire matérialiste, lorsqu'elle ramène l'énigme du monde à un simple problème de physique ou de chimie. L'homme ne peut aborder ce problème qu'en s'aidant de l'intuition qui seule peut lui donner la vision de la vérité. Tout ce qui est expérience guidée par la raison est donc condamné, et Wagner s'apitoie sur le sort des bêtes qui servent de cobayes ! Mais, quand il parle de certains hommes ou de certaines nations, il montre moins de tendresse, moins de pitié... comme on le verra tout à l'heure.

Cette spiritualisation, que Wagner préconise pour la science, il voudrait également la trouver dans l'art. C'est la quatrième idée maîtresse de sa théorie de la Régénération. L'œuvre d'art, dit-il, est la représentation vivante de la religion. La vérité religieuse n'est que révélation mystique. D'où cette conséquence que l'art pictural ne doit avoir d'autre but que celui de transmettre des sensations spiritualisées et non celui de « faire de belles images ». En d'autres termes, les peintres doivent être pour leur art ce que Beethoven est pour la musique.

En 1864, Wagner s'avise de publier « *Art et Religion* ». Le révolutionnaire de 1848 s'y proclame royaliste fervent. Il prétend que la monarchie de droit divin est particulièrement qualifiée pour réaliser... les aspirations du prolétariat. Sur ce point les avis sont partagés. Mais, entretemps, Wagner a bénéficié des faveurs du roi Louis II de Bavière, le généreux fondateur du culte de Bayreuth. On a beau être mystique et spiritualiste, on demeure quand même sensible à certaines flatteries, à certains arguments purement... matérialistes.

Nous arrivons ainsi à la guerre de 1870. Pour l'historien, le conflit entre Bismarck et Napoléon III n'est autre chose qu'un duel entre deux impérialismes, entre deux fascismes, autrement dit entre deux constructions de la force. Dans un cas pareil, un vrai mystique, un vrai spiritualiste demeure au-dessus de la mêlée. Mais chez Wagner, le Germain du *Freischütz* se réveille. Il descend dans l'arène, et, entre autres, il écrit ceci : « *Tandis que les armées allemandes pénétrèrent victorieusement jusqu'au cœur de la civilisation française, soudain s'éveille en nous un sentiment de honte parce que nous sommes esclaves de cette civilisation.* »

Aveuglé par sa passion tudesque, brutale, il perd de vue que Voltaire et Rousseau, Goethe et Heine sont absolument étrangers à l'odieuse querelle.

Et quand Paris tombe, après une résistance héroïque, il écrit et fait jouer à Berlin une « comédie musicale gaie » pleine d'ironie grossière et déplacée à l'égard d'une armée malheureuse et brave.

* * *

Mais le temps est un grand réparateur. Il y a juste un an, soit soixante-quinze ans après la chute de Paris, c'était Berlin, — un Berlin très wagnérien, — qui tombait sous les coups des armées de Joukov. Cette fois, il ne s'agissait plus de « comédie musicale gaie » car le drapeau de Stalingrad était hissé sur le Reichstag en ruines !... Ce jour-là, la radio fasciste allemande joua et diffusa le « Crépuscule des Dieux » qui est un chant bien wagnérien. Pour une fois, elle faisait preuve de psychologie et de sens d'à-propos. Elle avait compris que le grand vaincu était le grand Wagner.

LÉON BARCHMANN.

Articles et Chroniques

Les tendances de la jeune philosophie française

par **Francis Jeanson**

Du point de vue officiel, les auteurs philosophiques modernes les plus étudiés en France sont actuellement Bergson, Blondel, Brunschvicg et les épistémologistes, Bachelard, Meyerson, etc... Par ailleurs, les salons s'entretiennent de l'existentialisme de Jean-Paul Sartre, comme ils s'entretenaient récemment encore des surréalistes et de Picasso, et les hebdomadaires et revues y puisent une bonne part des rubriques qu'ils proposent à leurs lecteurs.

Entre une philosophie déjà classique et cet engouement mondain, se situe une zone qui n'est guère parcourue que par les seuls spécialistes et que l'enseignement de la Sorbonne n'aborde point encore. Quelques ouvrages permettent, cependant, d'y prendre pied. Or, il se trouve que cette zone — *terra incognita* pour le grand public comme pour les bacheliers — constitue la transition la plus naturelle du travail scolaire de ceux-ci aux légitimes curiosités de celui-là. Naturellement il ne saurait être question d'exposer ici les positions de Pradines ou même de certains existentialistes comme Gabriel Marcel, et nous sommes obligés de nous en tenir aux grands mouvements, les plus significatifs d'une évolution générale. En ce sens, la tendance prédominante qui se dégage de cette zone est la Phénoménologie, et c'est d'elle qu'il faut partir si l'on veut à la fois saisir les caractères généraux de la philosophie française dans l'entre-deux guerres, l'orientation nouvelle que celle-ci se prépare à subir, et la part de sérieux que comporte l'actuelle vogue du sartrisme.

Dès ses premières tentatives, la pensée philosophique a toujours été partagée entre deux ambitions divergentes: la construction d'un système du monde et la connaissance de soi. Mais il paraît incontestable que la philosophie a accompli ses véritables progrès à chaque tournant où quelque effort individuel la forçait — suivant l'expression appliquée à la révolution socratique — à redescendre du ciel sur la terre, à considérer l'être humain et son comportement comme plus essentiels à son étude que quelque Physique idéale ou Métaphysique, résolument étrangère aux données de l'expérience.

La grande affaire pour l'homme est avant tout de vivre, de vivre en homme et non pas instinctivement, et non pas au hasard; de conduire sa

vie. Mais pour y parvenir il lui faut penser sa vie, et la philosophie n'est que vaines spéculations aussi longtemps qu'elle s'efforce d'é luder la question fondamentale, celle de l'être humain en tant que *conscience*, c'est-à-dire celle de l'homme dans la mesure précise où il s'oppose à tout ce qui n'est pas lui. L'homme est, en effet, cet être très particulier qui n'existe qu'au prix d'assumer sa propre existence, d'en prendre conscience: l'homme n'existe pas avant de savoir qu'il existe en tant qu'homme. Extérieurement, il n'est qu'un être vivant, un effet dans un enchaînement de causes naturelles. Mais, intérieurement, il ne s'égalé à son destin d'homme qu'au moment où il forme l'ambition de se concevoir comme cause de lui-même, et c'est-à-dire de se donner à lui-même, d'accepter la responsabilité de cette seconde naissance. C'est dire encore qu'on ne saurait mener à bien une Anthropologie, au sens large du terme, sans placer à son point de départ, comme le fait le plus primitif et irréductible à tout autre, la conscience — centre d'initiatives, pouvoir réel d'intervention.

Or, ce que reproche la phénoménologie à toutes les philosophies antérieures, c'est précisément d'avoir négligé cet aspect essentiel de la réalité humaine et de l'avoir tenu pour secondaire, même quand elles se prétendaient le plus résolument spiritualistes. C'est ce qu'il serait facile de voir par un rapide examen des psychologies classiques.

Qu'il s'agisse, en effet, de la méthode introspective, critiquée par Auguste Comte comme anti-scientifique, qu'il s'agisse des perspectives épiphénoménistes et behavioristes qui, sous prétexte d'attitude scientifique, conduisaient directement au matérialisme, qu'il s'agisse enfin des psychologies récentes qui tentaient un compromis entre les deux orientations adverses, toujours la conscience était considérée comme secondaire, étant condamnée soit au rôle de témoin, de spectateur en face de faits qui se déroulaient en elle mais sans elle, soit plus gravement encore à l'état de dérivé, de sous-produit, de manifestation superflue des phénomènes physiologiques.

Or, la seule attitude scientifique valable consiste, semble-t-il, en une soumission au fait: le fait, ici, est celui de l'existence de la conscience comme constitutive de notre être. Se soumettre

au fait, dès lors, c'est commencer par reconnaître que l'objet de notre étude est un objet d'un type radicalement transcendant à tous les autres objets; c'est le seul qui soit en même temps un sujet véritable. Et sans doute, l'idéal de toute psychologie doit-il être la plus grande objectivité possible, faute de quoi il lui serait difficile de se faire prendre au sérieux: mais, l'objectivité d'une étude ne réside pas dans son objet comme un de ses caractères intrinsèques, elle réside dans la perspective qu'elle prend sur cet objet, dans la méthode d'objectivation qu'elle adopte à son égard. Ainsi n'y-a-t-il pas contradiction à tenter une étude objective du sujet — à condition précisément qu'on veuille le considérer en tant que sujet.

*
* * *

Dans cette perspective, les faits de conscience n'apparaîtront plus comme des accidents, aussi indifférents en eux-mêmes que la chute d'une pierre ou la synthèse de deux corps chimiques; ils seront interprétés comme des *phénomènes* où la conscience s'apparaît à elle-même dans ses attitudes les plus fondamentales, attitudes qui la constituent et auxquelles on ne peut assigner d'autres causes qu'elles-mêmes. Il ne s'agira plus de les *expliquer*, c'est-à-dire de déterminer les conditions extérieures de leur apparition, de leur comportement, de leur disparition, et d'en établir en quelque sorte une conscience mécanistique; il s'agira de les *comprendre* en eux-mêmes, en découvrant en chacun d'eux la conscience tout entière avec son intention correspondante. C'est en somme partir du principe qu'un fait psychologique n'aurait pas droit à cette dénomination s'il n'était avant tout une certaine attitude de la conscience, une certaine orientation prise par elle, quel que soit par ailleurs l'événement naturel qui a pu en être l'occasion.

Entre la conscience et le monde, un fossé existe: les objets sont hétérogènes à la conscience, ils ne peuvent pénétrer en elle, c'est elle qui se tend vers eux, et elle n'a jamais à faire qu'à ses propres attitudes vis-à-vis d'eux. Tel est le sens de la célèbre notion d'*intentionnalité*. On voit par là les progrès appréciables que la phénoménologie peut faire accomplir à la psychologie, en la faisant passer du stade de l'explication au stade de la compréhension, de l'interprétation en fonction de l'activité du sujet.

Des progrès semblables peuvent être réalisés dans toutes les disciplines qui traitent de l'homme et de l'activité humaine. On conçoit, par exemple, les transformations que peut subir la sociologie quand M. Jules Monnerot, à la suite de ce qu'avait fait M. Raymond Aron pour l'histoire, montre, contre Burkheim, que «des faits sociaux ne sont pas des choses».

*
* *

Nous ne pouvons nous attarder dans ces diverses applications. Ce qui importe, c'est que désormais il ne nous reste qu'un pas à franchir pour atteindre l'existentialisme. Quand le phénoménologue professe que sa science est une étude des essences, c'est-à-dire des attitudes essentielles où la conscience s'apparaît en s'exprimant, il semble par avance tourner le dos à Sartre qui déclare que l'existence précède l'essence. Lorsqu'il préconise la fameuse réduction phénoménologique, le retour à une sorte de conscience transcendante, fonds commun de toutes les consciences concrètes, il semble bien faire de l'anti-existentialisme: il s'agit, en effet, pour lui, de dégager du monde la conscience pour en faire apparaître les structures essentielles, alors que le thème central de l'existentialisme est, au contraire, celui de l'engagement de la conscience dans le monde.

Mais ce n'est pas par hasard que les existentialistes français de l'école de Sartre sont tous passés par la phénoménologie. C'est qu'en fait celle-ci conduit directement à poser que toute conscience est conscience de quelque chose, qu'on ne peut réfugier la conscience en elle-même et que sans cesse elle s'évade vers une situation de fait dans l'espace et dans le temps. Dès lors, s'il s'agit de mettre le monde entre parenthèses ce n'est jamais que dans le but de mieux faire ressortir cette perpétuelle tension de la conscience vers le monde. Il s'agit, en privant la conscience de tout objet, de susciter un étonnement qui révèle son comportement naturel. C'est là très exactement la thèse de Sartre quand il reproche aux êtres de se laisser engluier dans l'existence sans jamais parvenir à en faire leur existence. Si donc il convient de passer par les essences, on voit — comme M. Merleau-Ponty a eu l'occasion de le signaler — qu'il ne s'agit pas là du but mais simplement du seul moyen possible afin, précisément, de mieux faire ressortir, en le comprenant, l'engagement de la conscience dans le monde.

Par là se ferme le circuit, la phénoménologie, partie de l'existence en tant qu'elle est conscience d'exister, ne pouvant avoir pour objectif final que la conscience en tant que sujet réel, celle d'un être concret, situé et daté. Ainsi trouve sa place l'attitude existentialiste qui, mis à part les abus littéraires de faux émules, n'a d'autre tort, semble-t-il, que de s'exprimer trop facilement chez Sartre et ses disciples, sans références à leurs propres travaux phénoménologiques, alors que, de l'aveu même du chef d'école, sa doctrine «est strictement destinée aux techniciens et aux philosophes».

FRANCIS JEANSON.

La vie artistique à Paris

Salon d'Automne 1946

Les grands salons d'art connaissent et subissent, comme toutes choses, les fluctuations de la mode. Ils ont leur temps de rayonnement et leur temps d'éclipse. Dans cet ordre d'idées le Salon d'Automne, qui connut déjà de brillantes réussites, est de nouveau, depuis des années, en pleine ascension. Le succès appelant le succès, le public y vient de plus en plus nombreux, les meilleurs artistes acceptent d'y exposer, sans qu'on puisse dire lequel des deux faits a précédé et déterminé l'autre. Non seulement les grands aînés (ils se tiennent souvent à l'écart de ce genre de compétition) acceptent d'exposer et ainsi de servir la maison qui facilita leurs débuts, mais les jeunes aussi viennent dans cette société où les accueillent ces aînés. Sans doute s'y trouvent-ils à leur aise puisqu'on les y voit de plus en plus nombreux et fidèles. Ainsi insensiblement le Salon d'Automne se rajeunit d'une année à l'autre, sans renier ceux qui furent les premiers artisans de son succès et dont plusieurs sont aujourd'hui parmi les plus grands artistes contemporains.

Probablement, en vue d'affirmer ce lien entre les générations, cette tradition se poursuivant de l'une à l'autre, le Comité Directeur a pris l'initiative de présenter chaque année un ensemble important d'un grand artiste. Ainsi avons-nous pu voir tour à tour l'exposition Braque, puis Picasso, puis Matisse, toutes manifestations dont le retentissement a été fort important. Cette année, deux artistes figurent aux places d'honneur; Bonnard pour la peinture, Maillol pour la sculpture, tous deux maîtres incontestés. Leur œuvre reste au premier plan de l'actualité par tout ce qu'elle conserve de vivant et de jeune. Leur apport dans l'art d'aujourd'hui est si riche, si exemplaire, qu'il ne saurait être analysé en quelques mots et mérite qu'on s'y attarde plus longtemps que dans un bref compte-rendu de salon. Les visiteurs le comprennent bien qui prolongent leur attente devant les œuvres, comme pour se mettre en état de grâce avant de commencer la visite du Salon, ou, au contraire pour en sortir l'esprit comblé par une vision pleine de certitude, de sérénité et de joie.

Placé sous un tel patronage, le Salon ne saurait décevoir, même si toutes les œuvres ne peuvent être au niveau de ce brillant patronage. Le sérieux effort de renouvellement et de rajeunissement fait depuis des années porte ses fruits; où est le temps où son Président fondateur, le fougueux architecte Franck Jourdain, partait en guerre contre le cubisme, et pensait à lui fermer l'entrée de son salon, bien qu'il eût accueilli d'autres audaces. Aujourd'hui, la plupart des artistes les plus novateurs sont représentés ici par

des œuvres d'importance. Ils s'affirment désormais avec une autorité qu'on leur discute rarement, surtout, outre cette affirmation on voit des échanges s'établir entre eux, les influences agir plus ou moins consciemment et finir par donner une impression d'unité entre toutes ces compositions, cependant si différentes les unes des autres dans leur détail.



«La Dame en robe blanche»
par Matisse.

En vérité presque tous les jeunes sont à la recherche du même problème: le besoin d'exprimer leur temps, sans méconnaître les grandes acquisitions du passé récent; sachant l'apport des Fauves et du cubisme, découvrir un nouveau monde plastique qui ne soit pas abstrait mais qui cependant n'ait pas de préoccupations réalistes. Autrement dit créer un art qui ne se laisse pas limiter par des formules, mais ne refuse pas non plus de laisser voir les raisonnements qui ont permis son élaboration. En fait ce qu'ils veulent, c'est un art qui ait la franchise de ses origines et de ses goûts.

L'art d'aujourd'hui n'est pas aimable, il n'est pas fait pour plaire mais pour provoquer. Il exige des prises de position hostiles ou favorables; il est une mise en demeure et n'accepte pas les ma-

lentendus. C'est un art pour un temps où les hommes se sont durcis dans l'affirmation de soi-même, bien souvent contre les conventions admises; c'est un art de révolution préméditée avant d'être accomplie, un art où l'intuition ne suffit pas, où l'intelligence n'exclut pas le parti pris. Ce sont des caractéristiques, convenons-en, bien de notre temps et pas exclusivement réservées aux seules créations des peintres. Aussi, l'audace qui



«Angle du Quai Malaquais et de la rue Dauphine»
par Marquet.

trionphait au Salon d'Automne du temps de Franck Jourdain n'est-elle plus l'audace dont les jeunes peintres d'aujourd'hui nous offrent un visage nouveau.

Faut-il citer des noms? Ceux de Gischia, Fougerson, Pignon, Manessier sont les multiples aspects d'une analogue préoccupation, d'une recherche aussi grave et aussi sincère qui ne laisse pas encore prévoir quel sera son aboutissement. Les hommes d'une maturité plus évoluée, comme Desnoyer ou Walch ne restent pas dans une position stable même lorsqu'ils demeurent fidèles à leur esthétique.

Les aînés offrent moins de surprises, mais, en demeurant dans leur domaine, ils montrent eux aussi l'influence de leur temps et de son caractère. Par exemple, la grande composition de Fernand Léger est d'une qualité exceptionnelle et s'établit dans une atmosphère plus grave, très différente de ce que nous connaissons de lui jusqu'alors. Celles de Matisse au contraire, comme celles de Bonnard, sont l'épanouissement d'une maîtrise tout à fait au point et qui n'a plus

pour s'exprimer qu'à rechercher l'approfondissement de soi-même.

Le Salon ne représente pas seulement l'état d'inquiétude dans lequel se débattent les jeunes générations. Il reflète aussi des recherches plus indifférentes aux événements, cette joie de vivre qui entre les deux guerres s'exprima par un certain lyrisme de la couleur: Limouse, Cavailles, Roger Worms, Aujame, s'y manifestent avec leur habituelle maîtrise et aussi Gisèle Ferrand qui réussit à mettre de la profondeur et de l'intensité dans ce jeu coloré qui, chez tant d'autres, reste séduisant mais superficiel.

En résumé, ce salon est très représentatif des différents courants qui animent aujourd'hui l'art français et qui tous restent empreints d'une grande vitalité. On ne saurait dire qu'on assiste actuellement à la naissance de nouveaux courants et au déclin des autres. Au contraire, tous se situent sur le même plan de vie présente. Tous donnent l'impression d'être en pleine floraison et soutenus par des artistes valables. C'est même cette qualité de vie qui rend difficile le choix et impossibles les pronostics. Selon ses préférences, chacun prétend y voir le triomphe de ses idées, mais en fait, il n'y a pas de dominantes, seulement des courants parallèles entre lesquels le présent ne semble pas avoir encore choisi pour engager l'avenir.

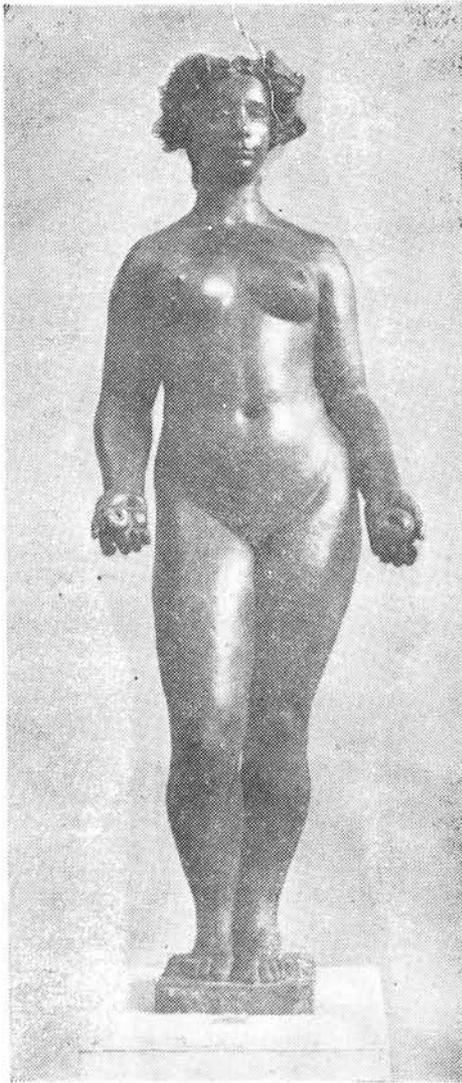
RAYMOND COGNIAT.

La Sculpture.

C'est à la sculpture, bien plus qu'à la peinture, que le Salon d'Automne de 1946 doit son principal attrait et son succès. La sculpture académique et la sculpture d'avant-garde y sont assez chichement représentées; et c'est l'art indépendant, épris avant tout de sincérité, qui triomphe au Palais des Beaux-Arts de la Ville de Paris. Ce succès, le Salon d'Automne le doit, surtout, à l'admirable rétrospective des œuvres d'Aristide Maillol.

Dès qu'on pénètre dans la première salle du rez-de-chaussée de ce palais, où l'on a rassemblé la plupart des sculptures, on est frappé par la pâleur des formes sur lesquelles se joue, en ce frileux octobre, une lumière froide, sans couleur, sans éclat, qui descend mollement sur elles et les enveloppe comme d'un suaire. C'est que l'indigence du siècle n'a pas permis aux exposants de perpétuer leurs œuvres dans le bronze. Et la plupart d'entre eux présentent au public des moulages en plâtre, matière pauvre et triste quand le temps ne l'a pas enrichie de sa patine. Ou bien encore, c'est dans une pierre blanche que sont taillés portraits, bustes et figures.

C'est le cas d'André Deluol, dont on aimera les simplifications décoratives; de Bouret, de Christian d'Aubarède, de Couturier, de Janniot, de Guénot, de Damboise, de Marcel Gimond, dont on peut voir, ici, un beau et fier *Visage de*



«Pomone» par Maillol.

Jeune Fille, dépouillé de tout détail inutile. Seuls, Iché, Cornet, Osouf, Poisson se sont servis du bronze pour leurs bustes et pour leurs figures, qui sont, du reste, de fort petites dimensions. Quant au célèbre animalier Matéo Hernandez, il est représenté par des dessins largement traités et par un *Groupe de Chimpanzés*, taillés directement, d'après nature, dans une pierre noire et dure. Tout séduit, dans cette œuvre magistrale, et l'ampleur des volumes et la vérité des attitudes, et l'intelligence et la simplification des formes, dont certains détails, notamment les paupières et les colliers de barbe, deviennent, sous la main de l'artiste, de précieux ornements.

★
★ ★

C'est dans la salle d'honneur du premier étage

que l'on a réuni les œuvres les plus marquantes d'Aristide Maillol (1861-1944). Bien que ce maître fût déjà chargé d'ans lorsqu'il disparut, on ne peut que déplorer sa perte. Ses dernières statues prouvent qu'il avait conservé cette jeunesse du cœur et cette alacrité qui sont l'apanage des grands artistes que la Nature conduit sans cesse en des lieux enchantés, où le temps semble être aboli, où tout est harmonie, grâce et sourire. Et l'on est bien forcé de répéter, à son sujet, ce qu'Octave Mirbeau disait déjà de lui, il y a un demi-siècle: «Je ne crois point avoir rencontré chez un homme moins d'appêt, moins d'artifice, plus de grâce naturelle et vraie».

C'est à la vie elle-même, non aux écoles officielles ou aux écoles dissidentes, éprises d'une «modernité» artificielle et tapageuse, que Maillol a demandé les leçons qui ont, en quelque sorte, façonné son art merveilleux. Cet art, on l'a comparé, non sans raison, à celui des anciens Grecs; mais au contraire de ces maîtres, qui ont représenté surtout des athlètes et des dieux dans toute leur beauté et leur force virils, c'est la femme que Maillol s'est plu à modeler. Non point la femme aux formes élégantes, fragiles, un peu mièvre, telle que la concevaient les sculpteurs des XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles, mais la femme dans sa jeunesse ingénue, vigoureuse et drue, et dans l'épanouissement de sa maturité.

Des femmes qui ont posé devant lui, et dont la plupart étaient de simples paysannes des environs de Céret, ce grand maître a fait des nymphes, des déesses; et c'est une «atmosphère élyséenne» qu'il répand autour d'elles. De quelque côté que l'on contemple les figures de Maillol, c'est toujours le même art dépouillé, la même grandeur, la même pureté de formes, et la même beauté. Rien d'accidentel, de banal, d'inutile dans ces formes volontairement dépourvues de ce qui ne concourt pas à l'unité, au rythme de l'ensemble, et qui restent toujours monumentales. Dans les lignes sinueuses que dessinent ces architectures charnelles, quelle sveltesse, quelle élasticité, quelle suavité persuasive et quelle sensualité! Quelle plénitude ont ces nudités florissantes, où tout est sain et serein, et la chair et l'esprit qui l'anime! Quelle apparente simplicité dans le modelé, si large et, pourtant, d'un tissu si serré! Quelle justesse dans les proportions; quelle grandeur, quelle noblesse simple et vraie dans les attitudes; quelle magnificence et quelle douce et tendre eurythmie dans l'ensemble!

Cette poésie de la vie dans sa nouveauté, dans sa fraîcheur édeniques, cette ardeur, cet enthousiasme, on les retrouve dans chacune des œuvres, petites ou grandes, entières ou morcelées, qui figurent au Palais des Beaux-Arts de la Ville de Paris.

Certes, cette rétrospective ne saurait être comparée à celle de 1937, au Petit Palais, qui donnait, avec son peuple innombrable de statues, ses dessins, ses peintures, ses illustrations de livres et ses décorations, une idée complète, souveraine, de l'art à la fois sensible et volontaire de



Pour vous, Madame

Riche choix de Fourrures, Modèles de Paris, Velours en soie de Lyon, Lingerie de Grandes Maisons, Lainages Divers, Accessoires de toilette, Bas Nylon, Bijoux fantaisie de Paris, Parfums de marque, Dentelles françaises.

Pour vous, Monsieur

Costumes sur mesure en drap anglais, Cravates dernier cri, Chemises de goût, Bretelles américaines "Paris", Gants Perrin, Flanelles en laine anglaise, Mouchoirs "Pyramid", Tous articles de sport.

Pour vos Enfants

Costumes et robes, Sous-vêtements "Petit Bateau", Jouets.

Pour la Maison

Couvertures de laine françaises et anglaises, Tapis français et persans, Meubles de qualité, Tissus d'ameublement, Cristal de Bohême, Services à thé anglais, Marquise française "Rodia".

Visitez nos étalages
et notre vitrine d'Exposition de la Rue Fouad 1^{er}
LE CAIRE

Maillol. Mais si réduit que soit l'ensemble que l'on peut voir ici, il suffit à faire naître en nous l'admiration. Et, depuis le *Torse colossal de la Liberté enchaînée*, dont les chairs se tordent dans un mouvement irrésistible; depuis les émouvantes figures des *Trois Grâces*, depuis la *Pensée*, l'*Été*, la *Pomone*, d'une maturité si imposante, jusqu'aux statuettes de terre cuite qui peuplent les vitrines, et jusqu'à cette charmante *Rivière* et cette souple et fluente *Harmonie*, dernières créations d'Aristide Maillol, il n'est rien qui ne soit digne de figurer auprès des *Vénus grecques* et des nudités féminines de la Renaissance italienne. Tout ici, est sincérité, tout est grandeur, bienveillance heureuse, beauté définitive.

Quelle leçon n'en tirerait-on pas lorsqu'on s'arrête ensuite devant les pauvretés, les formes avortées, incohérentes et conventionnelles que l'art, dit faussement abstrait, inspire à ses adeptes? On peut appliquer aux arts plastiques ce que La Bruyère disait de la littérature: «Il faut exprimer le vrai pour écrire naturellement, fortement, délicatement». Ces termes conviennent exactement à l'œuvre de Maillol.

CHARLES KUNSTLER.



La vie artistique

MANET

(1832-1883)

par Charles Kunstler

C'était un Parisien de Paris, aimable et spirituel, timide, tendre et passionné. Né dans l'aisance, il ignore toujours la misère, l'angoisse du lendemain, la nécessité de gagner sa vie, cette nécessité qui, pendant tant d'années, harcela Watteau, Daumier, Claude Monet, Pissarro et Renoir.

Ce boulevardier, ce raffiné, respectait la tradition, toutes les traditions, se défendait d'être un révolutionnaire, se tenait à l'écart des «modernistes», des violents, des «jacobins» de la peinture. Et, cependant, son œuvre atteste que, s'il subit l'influence des maîtres du passé, de Carraque, Giorgione, Goya, Gréco, Franz Hals, il n'échappa point à celle de ses contemporains, notamment à celle de Berthe Morisot et de Claude Monet. On ne saurait dire, toutefois, qu'il appartient à une école, et nul peintre, peut-être, ne mérite autant que lui d'être appelé un novateur.

C'est que Manet fut, avant tout, doué d'un prodigieux «instinct pictural». Ce praticien de génie possédait, comme on l'a dit, une «éloquence du pinceau», naturelle et spontanée. Durant toute sa carrière, à la fois courte et si bien remplie, il lutta opiniâtrément en faveur de la technique, du beau métier, contre les théories dissolvantes et les courants contraires qui menaçaient la peinture. Il se souciait fort peu des mots en *isme*: académisme, réalisme, naturalisme, impressionnisme; il n'avait qu'un seul but: créer et créer avec les moyens les plus simples, les plus ordinaires, les plus naturels, pourrait-on dire. Le sujet lui importait peu. Nature morte, paysage, portrait, nu féminin, composition, histoire ancienne ou actualité, tout, pour lui, se ramenait à la joie d'assembler figures et objets sur un morceau de toile blanche.

Au collège Rollin, où il entra vers l'âge de 10 ans, Edouard Manet ne travaillait guère et peuplait de boushombres ses cahiers de classe. Il admirait son oncle maternel, Edouard Fournier, qui employait ses loisirs à dessiner et couvrait de croquis ses carnets de poche. En 1846 — Manet avait 14 ans — cet oncle lui offrit un album de lithographies, *Études, par Charlet*, qui émerveilla le collégien. Fournier se plaisait à flatter, à encourager les goûts de son neveu; chaque dimanche, il l'emmenait au Musée du Louvre ou au Musée du Luxembourg. Le père de Manet, que cette obsession pour le dessin inquiétait, irritait, décida que son fils serait magistrat, comme lui, ou marin, mais point artiste. A la suite d'un échec au concours d'admission à l'École Navale, Edouard s'embarqua au Havre, en qualité de pilotin, à bord d'un navire qui se rendait à Rio-de-Janeiro. Il avait 17 ans quand il rentra en

France. Un nouvel échec lui ferma définitivement les portes de l'École Navale, et son père finit par accepter qu'il suivit son penchant et s'adonnât à la peinture.

En 1850, le jeune Manet fit son entrée chez Thomas Couture, qu'une vaste composition, les *Romains de la Décadence*, avait rendu célèbre.



Manet.

Il y resta six ans, désertant, certains jours, l'atelier du maître pour aller copier, au Musée du Louvre, quelque chef-d'œuvre du Tintoret ou du Titien. Après s'être séparé de Couture, il visita la Belgique, la Hollande, l'Allemagne, l'Italie. Au Salon de 1861, il exposa le double *Portrait de ses Parents* et le *Guitarero*. Au cours des années suivantes, il peignit le *Vieux Musicien*, la *Chanteuse des Rues*, *Lola de Valence*, une *Jeune Femme en Costume Espagnol*, le *Déjeuner sur l'Herbe*. Rejeté par le Jury du Salon, ce «Déjeuner» fut exposé, peu de jours après, au fameux Salon des Refusés. Puis ce fut l'*Olympia*, qui figura au Salon de 1865, où ce chef-d'œuvre fit hurler à l'unisson et la critique et le public. Entre-temps, Manet peignit nombre de paysages marins, de portraits, de fleurs et de natures mortes qui sont de pures merveilles de matière et de luminosité, d'admirables symphonies de couleurs.

*
* *

Au retour d'un voyage en Espagne, il peignit des *Combats de Taureaux* et le *Fifre*. Refusé par le Jury du Salon de 1866 ce *Fifre* fait, aujourd'hui, l'admiration des visiteurs du Louvre. Evincé de la Section des Beaux-Arts à l'Exposition Universelle de 1867, Manet se détermine à exposer seul, dans un baraquement construit à ses frais, et rassemble, dans cet étroit espace, cin-

quante peintures originales et trois copies de musées. Evitant à la fois anecdotisme et mélodrame, il brosse, cette année-là, l'*Exécution de Maximilien*, que suit, bientôt, une toile joyeuse, une toile charmante: le portrait de son fils, un jeune garçon qui fait jaillir d'un chalumeau des *Bulles de Savon*. En 1868 et 1869, se succèdent des œuvres importantes, entre autres le *Portrait d'Emile Zola*, le *Déjeuner à l'Atelier*, et le *Balcon*, ce bijou vert, noir et blanc.

Après la guerre de 1870-1871, Manet se laisse endoctriner par Berthe Morisot, séduire par ses recherches de tons purs, ses efforts pour «traduire sur la toile l'intensité lumineuse du plein air». Un voyage en Hollande et la vue des Franz Hals d'Haarlem lui font faire un retour en arrière, abandonner momentanément ses essais impressionnistes et peindre ce chef-d'œuvre de musée qu'est le célèbre *Bon Bock*, dont le succès au Salon de 1875 fut «l'événement parisien de l'année».

Mais il était dit que Manet, toujours à la recherche d'une technique s'accordant avec son œil si pénétrant et si sensible, dérouterait toujours la critique et le public. Le voilà qui fait volte-face et qui reprend ses recherches de peinture claire. Au Salon de 1874, le *Chemin de Fer*, œuvre de transition, avait déjà provoqué l'hilarité. Définitivement gagné, semble-t-il, aux théories chères à Berthe Morisot et à Claude Monet, il cherche sur sa palette des harmonies claires et transparentes. Puis il revient à nouveau sur ses pas, peint le *Portrait de Pertuiset* en chasseur de lions, le *Portrait de Faure dans le Rôle d'Hamlet*, *Nana...* A partir de 1877, son art verse dans le naturalisme, presque dans l'anecdote. Et pourtant il donne au public de rayonnants chefs-d'œuvre avec *Dans la Serre*, *Chez le Père Lathuile*, la *Serveuse de Bocks*, le *Bar des Folies Bergères* et le *Portrait de Jeanne*, qui est «un bouquet de printemps».

1883! Manet lutte contre la maladie, contre la mort qui rôde. Il peint surtout des fleurs et des fruits. Sa main lasse esquisse, cependant, pour le Salon, une grande composition: l'*Amazone*. De cette «Amazone», il ne fait pas moins de trois études qu'il finit par abandonner. Le peintre Jacques-Emile Blanche, qui le surprit souvent à son chevalet, nous dit, à propos de ce tableau, quel scrupuleux, quel consciencieux dessinateur fut ce grand maître: «Cette *Amazone*, j'ai vu Manet l'effacer, gratter le chapeau haut de forme, le redessiner au trait, pour le faire tenir sur le chignon... Des assiettes, des vases en cristal, de combien n'en a-t-il pas corrigé la forme, mesurant, prenant un fil à plomb, comme les écoliers».

Au mois de Mars, Manet dut s'aliter. La gangrène envahit une de ses jambes qu'il fallut amputer. Le 30 Avril, au moment du vernissage du Salon, le peintre de l'*Olympia* et du *Balcon* mourait dans les bras de son fils. Il avait cinquante et un ans. Le 2 Mai, ses amis conduisirent son corps au cimetière de Passy. Durant le trajet, Degas, qui suivait le convoi funèbre, traduisit ce que pensaient la plupart de ceux qui étaient là, en disant: «Il était plus grand que nous ne pensions».

CHARLES KUNSTLER.

Regards sur Paris

France-Hollywood.

La France, après sept années d'isolement, fait enfin connaissance avec les films produits à Hollywood pendant la guerre. Après avoir admiré les œuvres de style héroïque, réalisées avec un magnifique déploiement de moyens, elle guette, non sans inquiétude, les films fleuves, tel *Autant en emporte le vent*, qui vont, pendant quelques mois, attirer les foules et drainer les belles recettes. On sait que la signature des accords internationaux met l'industrie cinématographique française en libre concurrence, presque sans protection, avec le colosse américain. Sur le plan commercial, une légitime alarme s'est répandue dans le camp des producteurs français. Elle paraît justifiée, non seulement par l'importance des productions «porte-étendard», mais surtout par l'abondance des films de seconde zone qui risquent de submerger l'exploitation moyenne et de com-

promettre la distribution normale des films nationaux. Cependant, il semble que déjà les milieux cinématographiques français se rassurent et reprennent confiance, avec cette salutaire résolution de lutte qui est l'heureuse conséquence du retour à la liberté. Certes, un malaise financier prolongé reste à craindre, mais un état d'esprit nouveau se remarque de toutes parts, comme à la veille d'une grande partie sportive où les joueurs, même handicapés, veulent faire bonne figure. On compte ses effectifs artistiques et techniques, on attend des idées nouvelles, on s'appuie sur les derniers succès remportés et, silencieusement on s'appête à bien travailler.

Ce n'est pas la première fois que le cinéma français se voit en présence de son concurrent américain après une rupture de contact de longue durée. L'expérience fut plus saisissante encore à la suite de la grande guerre. En effet, avant 1914, la France occupait le premier rang dans l'indus-

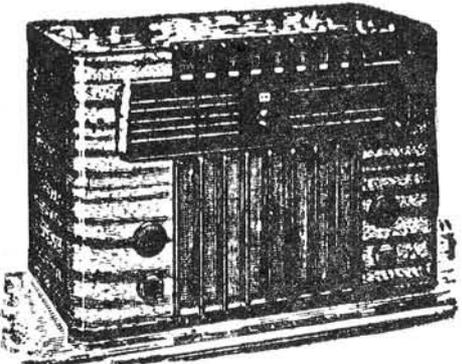


Le HASARD
pour la Carte...
...mais le "CHOIX"
pour votre **RADIO!**

à vous d'apprécier le
MARCONIPHONE ★



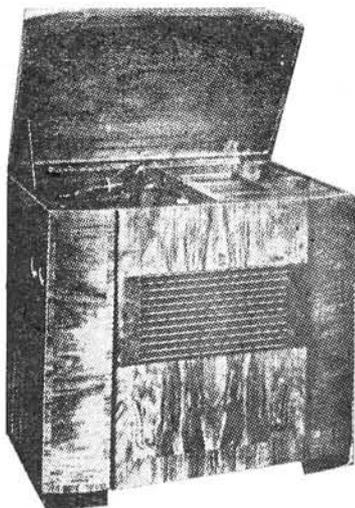
Seuls Distributeurs
VOGEL & C^o
16, RUE ADLY PACHA LE CAIRE



trie cinématographique mondiale. L'invention du film, née sur son sol, y avait prospéré prodigieusement, sous le signe du «coq» de Pathé et de la «marguerite» de Gaumont. Ces maisons avaient leurs agences à New-York comme aujourd'hui Paramount et Metro-Goldwyn ont les leurs à Paris. Le Titan américain, il y a trente ans, n'était qu'un tout petit enfant. Ce fut pendant la guerre qu'il commença de pousser, sous l'impulsion irrésistible de quelques grands artistes, D. W. Griffith, Cecil B. de Mille, et surtout Charlie Chaplin. L'homme au chapeau melon et à la canne de jonc devait faire la conquête du monde beaucoup plus sûrement que l'empereur en casque à pointe. L'Europe ensanglantée se réveilla de son cauchemar dans un rire unanime provoqué par le mime génial d'Hollywood. A ses côtés, les pionniers du Far-West cinématographique devaient séduire toutes les jeunesses du monde et les films de cow-boys se répandre sur tous les écrans. Organisée avec une promptitude et une puissance admirables, l'industrie du cinéma américain s'imposa de suite au premier rang dans tous les pays, y compris celui des frères Lumière et de Georges Méliès. Quelle fut alors la réaction des Français? Les tendances s'opposaient, comme toujours, entre la facilité commerciale et la recherche artistique; films-feuilletons et romans à épisodes défendaient leur place dans les salles populaires, tandis que, privée totalement de moyens financiers, une jeune école française sortait de l'ombre. C'étaient Louis Delluc, Marcel L'Herbier,

René Clair, Jacques Feyder, Jean Renoir. Vivement frappés par la vitalité du cinéma d'Hollywood, ces cinéastes alors inconnus ne cherchèrent pas à l'imiter. Ils savaient instinctivement que le tempérament français devait donner naissance à un art original; ils avaient alors de vingt-cinq à trente ans environ et, brûlant d'une foi inébranlable, ils luttèrent dans les conditions les plus difficiles pour faire triompher leurs idées. De cette avant-garde, alors fort décriée, sortit le cinéma français de 1930 qui devait à son tour, sinon faire fortune, du moins attirer l'attention admirative du monde entier. D'une défaite commerciale, le génie français avait fait une victoire de l'intelligence.

Nous voici maintenant à la veille d'une nouvelle épreuve, comparable sous certains rapports, mais cependant assez différente. En effet, nos amis américains ont été dans le dernier conflit beaucoup plus profondément éprouvés. Leur activité cinématographique s'est ressentie du régime de guerre et l'expansion de leur industrie n'a pu réaliser que peu de progrès, de même que les recherches d'ordre technique se sont trouvées ralenties. Par contre, les Français, nous l'avons vu, malgré l'occupation, n'ont pas cessé de produire des films. Le terrain sur lequel la concurrence va jouer n'est pas le même. La France a fait connaître ses artistes et ses auteurs; elle se sent plus forte pour continuer à les mettre en valeur. De plus, il semble que les caractéristiques des productions américaines et françaises se



Voici le premier phono-radio qui vient d'arriver en Egypte. C'est un dix-lampes comportant les tous derniers perfectionnements électroniques et le pick-up, changeur automatique de grands ou petits disques, est muni d'une aiguille permanente. Il est fabriqué par la

**Radio Gramophone
Development Co. Ltd.**

AGENTS POUR L'EGYPTE

ELECTRONICS
& ENGINEERING TRADING COMPANY

LE CAIRE : 43, rue Malika Farida, entrée par Haret Zogheb No. 5
au 2ème étage — Téléphone 54389

soient accusées; tandis que Hollywood standardise, à quelques exceptions près, les studios français ont raison de se singulariser. Dans les difficultés matérielles les plus aiguës, la plus précieuse ressource de notre cinéma se trouve dans l'originalité des conceptions. Dotés d'un équipement antédiluvien qui fait sourire les visiteurs d'Amérique, nos cinéastes se replient sur ce qui ne coûte rien, c'est-à-dire l'imagination. Les commerçants, un moment désemparés, se retournent vers les chefs de file de notre art, qui sont les scénaristes, les metteurs en scène, les vedettes, et ils pressentent que le salut de leurs interprètes

ne peut venir que d'une heureuse cohésion des talents et d'un suprême effort des artistes. Certaines expériences passées porteront-elles leurs fruits en faisant écarter les projets prétentieux qui chercheraient à plaire à tous en ne satisfaisant personne? Les formules dites «internationales» sont en général de mauvaises recettes; elles contraignent les auteurs à abdiquer leur personnalité, tandis que le plus sûr gage de succès se trouve précisément dans l'expression la plus accusée du tempérament que l'artiste doit aux qualités particulières de sa race.

JEAN TEDESCO.

Regards sur le Monde

Les trusts du cinéma se déclarent contre la télévision.

On sait que les procédés actuels de télévision ont tous un point commun: la transmission successive dans le temps des éléments des images. Nul n'ignore comment fonctionne en principe la téléphotographie. C'est du dessin à distance utilisant la rotation de deux cylindres synchrones sur lesquels s'appuient en même temps des styles, explorateurs à l'émission et traceurs à la réception.

Dans la pensée des savants français, pères de cette invention, des appareils de télévision devaient être installés dans chaque foyer. Mais il en fut tout autrement. Et les savants américains, anglais et français se demandent depuis des mois pourquoi cette surprenante invention n'a pas été adoptée.

Toutes les usines, destinées à produire ces appareils ont fait faillite, les unes après les autres; aussi bien aux Etats-Unis, qu'en Angleterre et en France. Quelques appareils seulement ont été vendus aux gouvernements respectifs.

La télévision, malgré sa vingtième année d'existence, est restée problématique. Au début, ses pionniers se sont servis de quelques talents professionnels, d'artistes de cinéma, mais la plupart de ces vedettes ont cessé de prêter leur concours, car les potentats de Hollywood laissèrent entendre que tout artiste, fût-il un roi de l'écran, serait boycotté s'il acceptait un engagement à la télévision.

C'est pourquoi les adeptes de ce nouvel art ne sont aujourd'hui que des «ratés», des acteurs ayant échoué au théâtre ou au cinéma.

Depuis quelques mois, on prétend que tous les grands trusts cinématographiques se sont ligüés contre la télévision.

A Hollywood, 50 milliards de dollars par an sont dépensés pour la production des films, et

nul ne tient, là-bas, à créer une concurrence à cette industrie prospère.

La volonté des trusts est que la télévision ne devienne pas d'utilisation publique. Ils ont même essayé d'acheter toutes les patentes concernant cette invention.

Pour assister à la projection d'un film, il faut payer un billet d'entrée, mais un spectateur de la télévision n'a pas de frais.

Les films en 1945 ont rapporté un milliard et demi en Amérique, tandis que les revenus de la télévision n'atteignent même pas un million.

A la dernière réunion des compagnies de télévision d'Angleterre, des Etats-Unis et de France, ces problèmes ont été sérieusement étudiés, mais les résolutions adoptées ont manqué d'énergie, en effet ces compagnies ne peuvent pas concurrencer les trusts cinématographiques, et si les gouvernements respectifs ne les «protègent pas», il est fort peu probable que le développement de la télévision puisse se perfectionner.

Les savants eux sont pourtant certains de sa réussite qui pourra servir l'humanité.

La lutte des savants et des compagnies de télévision contre les producteurs de films s'est engagée. Qui en sortira vainqueur?

WILLIAM WHITMAN.

La saison théâtrale à Berlin.

Un bilan de la première saison théâtrale de Berlin après la débâcle du régime nazi projette un jour intéressant sur l'état psychologique de la population allemande.

Les œuvres libérées.

Tout d'abord, parmi les œuvres qui ont connu la faveur du public, viennent les pièces qui, interdites sous Hitler, bénéficient aujourd'hui de la liberté reconquise.

lièrement sur les œuvres nouvelles venues soit de Russie, soit d'Amérique. *Tchekov* avec «*L'Oncle Wanja*» (Deutsches Theater) et *Rachmaninoff* avec «*Fin de Vie Tumultueuse*» (Deutsches Theater) expriment les inquiétudes de l'intelligence russe face aux exigences révolutionnaires. Les Américains ont fait acte de présence avec *Wilder* «*The Skin of Vie Teeth*» tandis que le «*Jeu de la Mort et de l'Amour*» de *Romain Rolland* a été très discuté. Pour la saison prochaine, on annonce «*Antigone*» et «*de Voyageur sans Bagages d'Anouilh*».

JACQUES SOUVAIRAN.

L'Inde en marche.

Dès que l'Empire des Indes ne fut plus en mortel danger, — échec de l'offensive Rommel devant Alexandrie en 1941, — le Gouvernement de Sa Majesté s'inquiéta de la future menace qu'allait représenter pour lui ce continent que les exigences stratégiques, militaires et économiques de la guerre transformaient journellement.

Ces transformations graves, — elles ont touché toutes les classes sociales, hormis peut-être quelques noyaux isolés de l'orthodoxie hindoue, et atteint jusqu'aux régions les plus reculées, des côtes de Malabar aux confins du Tibet, — sont dans l'ensemble ignorées du public occidental. Elles ont pourtant marqué le pays et son histoire de façon définitive. De vieux Hindous eux-

mêmes, m'ont dit avoir vu autour d'eux, dans leur ville, dans leur caste, dans leur maison, plus de changements pendant ces dernières années qu'ils n'en virent au cours de leur longue vie. Qu'y avait-il, en effet, de commun, apparemment, entre la vieille mère Inde au sein bienveillant et tranquille, mère de tous les hommes, cette admirable Mataji qui m'accueillit en 1939, et cette jeune Inde agressive, anguleuse, avide, qui lut-tait pour sa vie et vous criait: «Quit India!»

«It's going to be a dirty job!», disaient de nombreux Anglais, parmi les meilleurs. Une sale besogne pour sûr! Mais les Anglais et Hindous qui s'affrontent aujourd'hui et qui s'affronteront demain ne craignent ni le sang, ni la haine. Quels seront les plus forts?

L'Inde, qui a toujours eu conscience de sa puissance spirituelle, a pris, du fait de la guerre, une conscience aiguë de sa puissance matérielle. Une nouvelle ère de son histoire va s'ouvrir. Elle a déjà ses prophètes. Gandhi a vécu! Ses jeunes qui brisèrent tant de colères ne pourront désormais vaincre ni les pulsations des machines, ni le piétinement des légions en marche. L'Inde est en marche. Vers quoi? Sa liberté? Un nouvel asservissement? Est-elle assez virile pour aimer et garder cette liberté qu'elle réclame aujourd'hui? Ou bien, nation-femme, ne la veut-elle que pour l'aliéner aussitôt devant un nouveau maître? Les années qui viennent nous le montreront.

L'Inde d'hier avait ses yogis, ses penseurs, ses politiciens, ses financiers. L'Inde d'aujourd'hui

L'ASSURANCE SUR LA VIE EST UNE NÉCESSITÉ SOCIALE!

Nos nombreux tarifs peuvent résoudre tous vos problèmes

HELVETIA

VIE

COMPAGNIE SUISSE D'ASSURANCES SUR LA VIE

Siège Social: GENÈVE

Direction pour l'Orient: 39, Rue Kasr el Nil, LE CAIRE

Agences dans les principales villes d'Égypte.

a toujours ses yogis, ses penseurs, ses politiciens et ses financiers. Elle a aussi ses industriels, ses techniciens, ses masses ouvrières, ses armées. Elle a, de plus, l'expérience de ces dernières années. Tout cela, c'est beaucoup pour une colonie. On objectera que l'Inde n'est pas une colonie, qu'elle occupe au sein de l'Empire une place à part, y possède un statut propre. Mais l'Inde est lasse d'être si bien gouvernée par les autres. Elle revendique cette fois-ci le droit de se mal gouverner toute seule, ou de ne point se gouverner du tout. Aberration? Inconscience? Peut-être. Les nations ont leur folies comme les hommes.

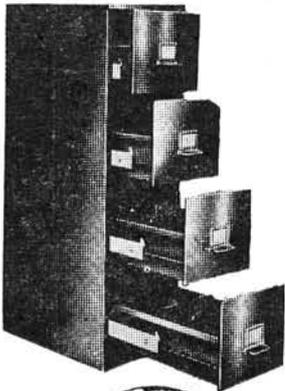
Pratiquement coupée du reste du monde pendant de longues années, l'Inde a non seulement survécu à la guerre, mais après une période de disette généralisée dont on se souviendra longtemps, elle connut une période de travail et de production sans précédent.

Elle qui, avant la guerre, importait de Grande-Bretagne la majeure partie de ses lainages et cotonnades, ses conserves, ses alcools, ses médicaments, ses savons, ses ventilateurs, ses bicyclettes, sans parler de tout son outillage, en somme, tout ce dont à besoin une personne qui dispose de plus de 200 roupies de revenu mensuel, se mit à fabriquer, grâce à des capitaux hindous, à la main-d'œuvre hindoue aidée de techniciens souvent étrangers (réfugiés tchèques, polonais, autrichiens), à peu près tout ce qui lui manquait, les grosses pièces exceptées. Elle serait probablement arrivée à fabriquer ces dernières, la guerre et le blocus eussent-ils duré plus longtemps. En trois ans, des usines se montèrent partout. Les capitaux hin-

dous, si précautionneux, sortirent, non seulement du sein de la caste des commerçants dont spéculer a toujours été la fonction, mais chez les Brahmanes eux-mêmes qui, séduits par ce flot naissant, investissaient leurs épargnes dans l'industrie, et dirigeaient leurs fils (voire même leurs aînés) non plus vers les carrières libérales, encombrées et agonisantes, mais vers les avenues nouvelles de la technique. Pour qui connaît les Indes, de tels signes donnent à penser.

Donc l'Inde s'est mise à produire. A produire avec passion. Elle y était si absorbée que le mouvement nationaliste de 1942 et l'arrestation de ses chefs n'eurent pas, soit dit sincèrement, de résonance profonde dans le pays. On gagnait de l'argent. A peu près tout le monde gagnait un peu ou beaucoup d'argent. La guerre était une bonne affaire. Ce fut l'ère de l'expansion. Des mécontents il y en eut peut-être parmi les pauvres diables qui moururent de faim dans les rues de Calcutta et les villages de Bengale, et il y en eut certainement parmi ceux qui vécurent ces années derrière les barreaux des prisons. Mais c'était là, alors, quantité négligeable et on les négligea. L'Inde elle-même, il faut bien le dire, les ignora. Elle était tout entière prise par sa passion du moment.

L'expansion industrielle s'accompagna d'une expansion militaire. L'ennemi était aux portes. Il fallait des hommes. Les bureaux de recrutement s'ouvrirent partout. On acceptait tout. Il suffisait de se présenter et de tenir debout. Il n'était guère question alors de savoir si la recrue provenait d'une race dite «martial» ou non. Et de



Derniers modèles
de
MEUBLES EN ACIER
pour Bureaux
Armoires - Classeurs
Chaises - etc...etc...

★
Réalisation de meubles
sur commande

Metallerg

EXPOSITION : 11, Rue Émad el Dine
USINE : 16, Rue Chaker el Guindi
GHAMRA (MAHMACHA)

R.C. 54140

partout, des montagnes notamment, arrivèrent ces jeunes paysans qui allaient être enfin bien nourris, bien habillés et qui pourraient envoyer quelque argent à la mère. Il en partit beaucoup. Certains revinrent. Ce n'étaient plus les mêmes. Ils avaient mangé à leur faim d'homme, ils s'étaient mêlés aux autres, ils avaient traversé les mers, ils s'étaient battus et, ce faisant, ils avaient regardé de tous leurs yeux. Ils avaient compris souvent et, quand ils avaient compris, ils avaient compris pour toujours.

Ils savaient une fois pour toutes qu'il n'y a plus de Sahibs au-delà de Suez, et que devant la mort, et quelques autres choses encore, il n'y a que des hommes.

La grande peur passée, certes les autorités trièrent davantage les volontaires. Elles s'inquiétaient entre autres de leurs opinions politiques et du passé politique de la famille. Elles évitaient de recruter chez les étudiants ou dans certaines provinces toujours suspectes.

Mais ceux qui s'étaient engagés étaient déjà entraînés et apprenaient la leçon. Gandhi avait poussé la Nation à «non-participer». Un autre Hindou, inconnu de l'Europe, chef du «Hindu Mahasabha» et qui passa plus de dix ans en détention politique, le Pandit Savarkar exhorta les jeunes à s'enrôler. Par la guerre, pensait Savarkar, les Hindous allaient connaître une discipline collective. Ils allaient développer ce sens de l'équipe qui leur manquait tant. Ils apprendraient à obéir. Quelques-uns apprendraient à commander. Tous sauraient manier des armes. Certains sauraient les fabriquer. Quelle meilleure école que celle-là? Je ne sais dans quelle mesure, Savarkar a été entendu. Combien d'Hindous sont allés volontairement vers la guerre comme vers une expérience nécessaire dont les fruits leur serviraient l'heure venue? Je l'ignore. Mais, de toute façon: Savarkar, lui, avait son plan. Et ce plan, dont l'esprit positif est à l'opposé de l'abstentionnisme gandhien, est un signe des temps et donne lui aussi à réfléchir. D'autant plus qu'il a été conçu et voulu par un de ces Brahmanes dans lesquels certains ne s'accordent à voir que de brillants décadents, dépositaires d'une éblouissante tradition, mais perdus à la vie et incapables de toute action.

Aujourd'hui, l'Inde a donc plus d'un million de soldats de terre, de mer et de l'air, des milliers d'officiers. On peut désarmer ces hommes. On ne peut leur ôter l'entraînement subi, les connaissances acquises, l'expérience vécue.

A côté de cette armée, l'Inde a dû lever pendant la guerre, une armée de scribes. La machine administrative devint un monstre insatiable. De véritables villes furent construites pour abriter ces nuées de «babus» recrutés eux aussi «for the duration». Une foule de jeunes universitaires aux abois, — qui font si vite des terroristes et des émeutiers, — trouva là à se caser. Même à eux, la guerre rapportait.

La guerre est finie.

A l'expansion tolérée, bon gré mal gré, voici que succède la compression. Comment n'y aurait-il pas d'éclats?

AMIS DE LA CULTURE FRANÇAISE EN EGYPTÉ

22^{ème} Saison : 1946-47

Programme:

- Mercrèdi 20 novembre, M. Jacques Tagher : Un Médecin Français : Clot Bey.
- Mercrèdi 4 décembre, M. Roger Arnaldez : Eloge de l'inutile.
- Mercrèdi 18 décembre, M. A. Valenti : Eloge de la curiosité.
- Mercrèdi 8 janvier, M. Jean Lugol : La presse d'expression française en Egypte.
- Mercrèdi 15 janvier, M. René Habachi : Béata l'Egyptienne, ou Une Expérience de la Mort.
- Mercrèdi 22 janvier, M. Gaston Zananiri : Gabriela Mistral, Prix Nobel 1945 de Littérature.
- Mercrèdi 29 janvier, Un Poète Egyptien d'Expression Française : Mohamed Zulficar bey.
- Mercrèdi 5 février, M^o. José Canéri : Les Juridictions Mixtes.
- Mercrèdi 12 février, M. Gabriel Dardaoud : Un Officier français du génie : Gallice bey.
- Mercrèdi 19 février, Mme M.F. Witwoet : Eloge de l'Imprévoyance.
- Mercrèdi 26 février, M^o Maurice Jehiel : Mme Aupick, Une mère incomprise.
- Mercrèdi 5 mars, M. Hermann Ecuyer : Un « Historien de la Pensée Française », Alexandre Venet, à l'occasion du 150^e anniversaire de sa naissance.
- Mercrèdi 12 mars, M. Chawki Habachi : Eloge du doute.
- Mercrèdi 19 mars, J. Ascar-Nahas, Eloge du Snobisme.
- Mercrèdi 26 mars : 1847-1947. Les frères des écoles chrétiennes. A l'occasion du 100^e anniversaire de leur arrivée en Egypte.

*
**

* Toutes les conférences auront lieu à l'Oriental Hall, le mercredi, à 6 heures 45 précises.

* L'entrée sera strictement réservée aux membres de l'association « Les Amis de la Culture Française en Egypte », sur présentation de leur carte.

* Prière de conserver avec soin ce programme, car il ne sera envoyé, cette année, à domicile, aucun avis spécial : la date de chaque manifestation sera rapplée uniquement par la presse.

Actuellement,
EXPOSITION
 des nouveautés d'hiver



chez

Robellz

Cette jeune industrie ambitieuse va-t-elle se laisser violenter? Ces démobilisés n'exigeront-ils pas leur dû? Tous ces jeunes fonctionnaires jetés à la rue, qu'y feront-ils hors l'émeute? Et si l'on pense, par surcroît, à la masse paysanne hindoue, menacée d'une nouvelle famine, c'est la totalité du continent que l'on voit s'insurger.

La Grande-Bretagne débitrice des Indes pour plus d'un milliard de Lst. de marchandises a fait des promesses solennelles. Certes, Churchill avait tout rondement déclaré qu'il n'avait pas accepté le pouvoir pour assister à la liquidation de l'Empire Britannique.

Mais l'Angleterre de Churchill est passée avec lui dans l'histoire. La Nation anglaise en confiant son destin d'après-guerre à un gouvernement travailliste a pris, de ce fait, position en matière de politique impériale. Il semblerait donc qu'elle ait compris que l'ère des Empires coloniaux est révolue.

On doute, en général, que l'Inde si elle acquiert son indépendance, soit à même de se gouverner. On invoque volontiers et à tout propos la présence d'éléments dits inconciliables au sein du continent indien. Certes, il existe aux Indes une extrême multiplicité de tendances. Cette multiplicité rendra difficile la tâche d'un gouvernement national. Elle ne rend pas nécessaire le maintien d'un gouvernement étranger.

Il ne faut d'ailleurs pas surestimer ces difficultés intérieures. Le public européen, mal informé, a ce tort. Dans l'Inde rurale, les nécessités économiques de la vie quotidienne obligent hindous et musulmans à cohabiter pacifiquement. Ils s'adonnent à des travaux complémentaires. Leurs aptitudes elles-mêmes le sont. Des Etats, comme le Kashmere, Mysore, à population de majorité musulmane, sont gouvernées par des princes hindous. Hyderabad, par contre, à majorité hindoue, à un Nizam musulman. N'a-t-on pas vu collaborer pour le plus grand bien de l'Etat, le Maharadjha de Mysore, — Hindou d'une grande piété, et son ministre, — un Musulman éminent? Le Président du Congrès National Hindou, Or-Abdul Kalam Azad, est un Musulman d'une grande ferveur religieuse. Et celui qu'on appelle le gandhi des frontières est un pathan, de cette race farouchement fidèle à Mahomet.

On pourrait citer mille autres exemples de ce genre qui témoignent de la fusion dans le travail des divers éléments indiens.

L'Inde est un monde. Tout s'y trouve. On y trouve ce qu'on y cherche, et si c'est la discorde, on y trouvera la discorde. Mais l'Inde qui offre aux regards dérouterés tous les spectacles, offre aussi celui de l'unité.

Une Inde libre n'ira donc pas fatalement au chaos. L'Inde, avant tout, est hindoue, et cela est une garantie de relative stabilité. Les Musulmans séparatistes doivent tout leur lustre et leur belliciosité à la Grande-Bretagne. Si celle-ci se démet, il leur faudra bien tenter un rapprochement et même une fusion avec le reste du continent auquel ils appartiennent.

CLAUDE SORGUES.

Georges Cuvier et l'apparition de l'homme

par **André Beucler**

Il m'arrive assez souvent, étant à Paris, de passer de longues heures au Muséum d'Histoire Naturelle, exactement dans les vastes salles qui surplombent la rue de Buffon, et qu'un de mes amis, qui est aussi poète, nomme le Salon de l'Os. Ensemble, nous aimons nous interroger avec autant de complaisance que d'émotion devant les squelettes hallucinants qui «expédient, dit-il, nos mémoires enfouies, effrayées, sous la ligne de flottaison de l'âme, aux régions fantastiques des époques antédiluviennes et jusqu'aux toutes premières empreintes digitales ou autres, de ce qu'était la forme vivante et animée». Et quand nous sommes enfin installés dans la préhistoire, nous admirons tantôt la *Testudo Gigas*, la plus grande tortue terrestre, découverte à Bournoncle-Saint-Pierre, dans la Haute-Loire, tantôt le *Mastodon*,

jadis offert à la France par le Président Jefferson, ou encore le *Diplodocus*, si correctement moulé sur le monstre authentique du musée de Pittsburg, et qui évoque majestueusement le décor végétal de ce que devaient être autrefois les Montagnes Rocheuses. Enfin, nous n'en finissons pas de considérer l'*Iguanodon*, lequel dressé sur ses pattes de derrière, «eût pu facilement, note mon camarade, avaler sa douzaine de bourriches d'huitres au balcon d'un sixième étage!»

Avant de quitter cet endroit où l'on se trouve face à face avec les tâtonnements du monde, avec le grotesque colossal, l'énorme, le démesuré, merveilles jadis courantes et banales, nous ne manquons jamais de contempler le *Glyptodon*, sorte de tatou-blockhaus dont les hommes primitifs utilisaient la carapace comme abri quand ils ne

Le sort de vos yeux...



... est entre vos mains.

lunettes **Dusonchet**

2, Rue Fouad I^{er} — Le CAIRE

trouvaient pas de grottes, ou encore les débris d'éléphants découverts dans le Gard, à Montreuil-sous-Bois, puis nous nous en allons rassembler nos impressions de plongée, nous ressaisir, dans le calme accueillant du buffet de la gare d'Austerlitz, où, très vite et déjà entraînés, nous en venons à parler des fossiles de mollusques aquatiques de la Ferme des Buis, dans le Doubs, du mammoth à fourrure qui galopait sur le calcaire jurassique, des dessins de rennes et de rhinocéros, si singuliers, réalistes et symboliques à la fois, que l'on peut admirer, parfaits de formes, de mouvements, véritablement modernes de conception et de lignes, en dépit de leurs vingt-cinq mille ans d'âge, dans une grotte qui n'a jamais souffert de l'humidité, qui a l'air d'avoir été conçue tout exprès pour ce miracle aux environs de Montignac-sur-Vézère, non loin de Périgueux.

Celui qui ne se trompait jamais.

Ce sont là des signes éloquentes et solennels qui mettent en mouvement les grandes forces de l'imagination et nous amènent à songer au génie de celui qui eut l'idée d'une création entièrement détruite et perdue, qui allait soulever le rideau de fer, recréer l'avant-monde, à Georges Cuvier, en l'honneur de qui la Providence apparut toujours à point nommé à la croisée des chemins, afin de l'empêcher de s'engager sur une mauvaise route et de l'obliger, avant de le laisser projeter la lumière sur le passé anatomique de la planète, à demeurer «celui qui ne se trompait jamais...»

Léopold, Frédéric, Chrétien, Dagobert, Georges Cuvier, un des plus puissants cerveaux dont se puisse targuer l'humanité qui cherche d'où elle vient et ce qu'elle est, vit le jour à Montbéliard, le 23 Août 1769, et là encore on se laisse aller à voir quelque secrète intervention, car cette année 1769 fut aussi celle de la naissance de Napoléon, de Chateaubriand, de Humboldt, de Walter Scott, de Cannig et de Soult, pour ne citer que les seigneurs de toute première importance!

* * *

Cuvier était le fils d'un officier du Jura, inscrit dans un régiment suisse au service du Roi de France, et dont la famille, comme tant d'autres, avait été contrainte de chercher un refuge dans le «pays», autrefois principauté fort éprise de libéralisme, lors des persécutions religieuses qui marquèrent cette époque. Cet officier, dont les revenus étaient modestes, et qui ne semble pas avoir pressenti l'étonnante et splendide aventure de son fils, pas plus que l'enrichissement auquel il devait attacher son nom, le destinait au sacerdoce, et le jeune Cuvier faillit bien entrer à l'université de Tubingue pour y commencer ses études théologiques. Or, il se trouve que ce garçon studieux, délicat de santé, appliqué, observateur, doué d'une mémoire comme on n'en trouve que deux ou trois par siècle, toujours premier dans toutes les matières et qui, à treize ans, avait déjà copié les mille planches de son *Histoire Naturelle* de Buffon, échoua de façon prophétique à son exa-

men d'entrée et connut ainsi, de façon mystérieuse mais impérative, qu'il ne serait point pasteur.

Comme s'il avait été informé de ce concours de circonstances où la main de Dieu était, à son sentiment, manifeste, le prince Charles de Wurtemberg fit savoir aux parents du petit prodige qu'il était tout disposé à lui ouvrir gratuitement les portes de l'Académie Caroline, de Stuttgart, où l'on enseignait les arts, les sciences et l'administration à une jeunesse de quatre cents é-



Georges Cuvier (1769-1832)

lèves favorisés par la naissance et dont on formait l'esprit selon des principes fort raffinés pour cette fin de siècle. Cuvier eût pu hésiter entre le Droit, la Médecine, l'Administration, l'Art Militaire et le Commerce, mais, une fois de plus, il semble bien qu'il ait eu vent de quelque prédestination, dans laquelle sa mère joua d'ailleurs un rôle intelligent, car dit un biographe «Georges choisit l'administration par ce singulier motif qu'on s'y occupait beaucoup d'histoire naturelle, et qu'il y avait de nombreuses occasions de fréquenter les Cabinets. Il apprit en peu de mois la langue allemande, les mathématiques, les éléments du droit, et commença à se livrer à son goût de prédilection pour l'étude de l'Histoire Naturelle, à l'aide d'un exemplaire de Linné qui devait constituer pendant dix ans toute sa bibliothèque scientifique».

Comment ne pas admirer cette logique? Sans doute il se sentit constamment attiré par les recherches qui devaient en faire le plus illustre fils du pays de Montbéliard, mais il apparait bien que la vie lui faisait de son côté des violences significatives et veillait à ce qu'il ne s'é-

garât point sur le double chemin des plus nobles travaux et de la gloire universelle. Ne faut-il pas admirer qu'une petite place de précepteur dans une famille normande, chez M. d'Héricy, huguenot comme lui, l'ait obligé à se fixer à Fécamp, l'arrachant ainsi, entre 1788 et 1795, à toutes sortes de risques parisiens, et lui permettant, pendant ces six années fameuses, de songer à loisir et en profondeur à l'ensemble du Règne Animal loin de la fournaise révolutionnaire où, pour une raison ou pour une autre, il eût pu se trouver mêlé tout jeune, en plein génie, à ces poussières d'ossements qu'il devait au contraire expliquer? Autre chance; c'est à Fécamp que le jeune précepteur fait la connaissance de l'agronome Alexandre Henri Tessier, membre de l'Académie des Sciences, auteur du *Dictionnaire d'Agriculture et d'Economie Rurale*, ami des grands savants de la capitale. Au premier contact, Tessier demeure confondu par l'étendue du savoir de Cuvier, par la pénétration de son esprit, par sa valeur morale, s'emballe pour ce naturaliste qui s'occupait de la reconstitution des espèces perdues, fait connaître son nom en haut lieu et invite le Montbéliardais à bien vouloir se rendre à Paris pour y rencontrer les Jussieu, les Laméthrie, les Lacépède et les Geoffroy-Saint-Hilaire. Georges Cuvier a vingt-six ans, et c'était déjà, s'écriait-on, une des acapacités les plus vastes et les plus variées de son époque... — «Venez, Monsieur, lui écrivait

Geoffroy-Saint-Hilaire, en 1794, venez jouer parmi nous le rôle de Linné, d'un autre législateur de l'histoire naturelle!»

Bataille de Savants.

Ces deux grands esprits étroitement liés par l'affection la plus cordiale et la plus honnête, devaient cependant se trouver un jour en opposition, et voici, à ce propos, ce qu'écrivit son élève Pierre-Jean-Marie Flourens, qui, en 1833, allait remplacer Cuvier comme secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences: «Le débat (il s'agissait de la classification des invertébrés) fut porté devant l'Académie.... De l'Académie, de la France, l'émotion s'étendit dans tous les pays où l'on pense sur de tels sujets. Nous eussions pu nous croire revenus à ces temps antiques, où les sectes philosophiques en s'agitant remuaient le monde. Le monde se partagea. Les penseurs austères et réguliers, ceux qui sont plus touchés de la marche sévère et précise des sciences que de leurs élans rapides, prirent parti pour M. Cuvier. Les esprits hardis se rangèrent du côté de M. Geoffroy. Du fond de l'Allemagne, le vieux Goethe applaudissait à ses arguments: «Il s'agit bien de trône et de dynastie, disait-il, il s'agit bien de révolution politique! Je vous parle de la séance de l'Académie des Sciences de Paris: c'est là qu'est le fait important et la véritable révolution, celle de l'esprit humain!» En fait la discussion

VINS FRANÇAIS

aux meilleurs prix de gros, directement chez l'Agent.

LES BORDEAUX:

Monopole Royal Rouge	P.T.	396
Monopole Dry Blanc	»	460
Monopole Select Blanc.....	»	475

En caisses d'origine de 12 bouteilles, de la Maison A. Peychès à Bordeaux.

LE VIN D'ALGERIE:

Le fameux SPAHI, Rouge Sélectionné P.T. 216 les 12 bouteilles
des Etablissements Parlier et Fermaud — Alger, Oran, Sète, Montpellier, Paris

~~~~~  
Téléphonez vos ordres sans tarder au 47368 chez l'Agent pour l'Egypte:

**J. COHEN-CODART**

21, Rue Kasr el Nil, le Caire.

était celle de deux philosophies qui se disputent éternellement l'empire: la philosophie des faits particuliers et celle des idées générales... Lorsque M. Cuvier publia ses *Leçons d'anatomie comparée*, l'admiration fut universelle. De grands résultats, de grandes lois, aussi certaines qu'inattendues, étonnèrent tous les esprits. La même main qui fondait l'anatomie comparée en faisait sortir une science plus neuve encore, la science des êtres perdus. A la voix du génie, la terre se couvrait de ses populations antiques! Voilà pour Cuvier. Quant à Geoffroy-Saint-Hilaire, Flourens proclame que sa gloire sera d'avoir fondé à la suite du premier la science profonde de la nature intime des êtres: *l'anatomie philosophique*.

### Bikini avant la lettre.

Au moment des expériences atomiques, à la faveur desquelles l'homme moderne, passionné de destructions, cherche à percer de plus grands mystères encore, par exemple celui du libre arbitre de la matière, à forcer d'autres portes, à regarder par d'autres trous de serrure, comment ne pas songer à Cuvier, qui s'écriait, il y a cent cinquante ans: «Qu'on se demande pourquoi l'on trouve tant de dépouilles d'animaux inconnus, tandis qu'on n'en trouve aucune dont on puisse dire qu'elle appartient aux espèces que nous connaissons, et l'on verra combien il est probable qu'elles ont toutes appartenu à des êtres d'un monde antérieur au nôtre, à des êtres détruits par quelque révolution du globe, à des êtres dont ceux qui existent aujourd'hui ont rempli la place... C'est aux fossiles seuls qu'est due la naissance de la théorie de la terre; sans eux, l'on n'aurait peut-être jamais songé qu'il y ait eu dans la formation du globe des époques successives et une série d'opérations différentes. Eux seuls donnent la certitude où l'on est qu'ils ont dû vivre à la surface, avant d'être ensevelis dans la profondeur!»

Ainsi la vie animale a toujours pris de nouvelles formes à la suite des catastrophes dont la terre a été le théâtre soudain. Ces catastrophes, au lieu de les subir, voulons-nous aujourd'hui les provoquer, impatients que nous sommes d'être remplacés en ce monde où tout nous désespère par une forme de vie nouvelle qui donnera du fil à retordre à quelque Cuvier d'un autre âge?

### Une vie d'homme.

Ce génie, pour qui la moindre facette d'os, la moindre apophyse, avaient un caractère déterminé, relatif à la classe, à l'ordre, au genre, à l'espèce auxquels elles appartenaient; pour qui la forme de la dent entraînait la forme du condyle, la forme du condyle celle de l'omoplate, celle des ongles, tout comme l'équation d'une courbe entraîne toutes ses propriétés, cet homme de génie ne fut pas heureux. Il avait la vie la plus régulière, la plus noble, la mieux remplie qui se puisse concevoir, il sut avoir du temps pour tout, il se vit décerner tous les honneurs et tou-

tes les distinctions possibles par un empereur et deux rois, il fut baron et pair de France, il présida à la fondation des lycées, organisa la Faculté des Sciences, fit introduire dans les programmes de l'enseignement secondaire des cours d'histoire, de géographie, de langues vivantes, de sciences physiques et naturelles, écrivit, à la demande de Napoléon, un rapport justement célèbre sur les progrès des sciences naturelles depuis 1789, refusa d'être Intendant du Jardin du Roi, ministre de l'Intérieur, mais dut accepter d'être conseiller à vie de l'Université, secrétaire perpétuel de l'Institut, conseiller d'Etat, président du Comité de l'Intérieur, chancelier de l'Université, directeur des cultes non catholiques et grand officier de la Légion d'Honneur... mais il eut la douleur de perdre ses quatre enfants et mourut à 63 ans, tout comme Aristote, ainsi qu'on aime à le rappeler, très serein au milieu des siens, dans ce cabinet de travail où il avait reçu des témoignages de tous les savants du monde, où il s'était donné la satisfaction de revivre scientifiquement la création et les âges de l'humanité, mais avec le regret de laisser son œuvre inachevée. Que nous eût-il donné encore s'il avait vécu?

Et quand, mon ami et moi, rue de Buffon, en présence des débris des pachydermes énormes découverts dans les carrières de Montmartre, nous imaginons Cuvier, des os à la main, travaillant «non pas seulement à une simple opération anatomique, mais à une sorte de résurrection», nous ne pouvons nous empêcher de nous répéter ce que disait avec moins d'humour que de détresse, un chroniqueur parisien, après la mort du savant: «Ainsi l'homme, c'est-à-dire vous ou moi, n'a jamais connu ni de près ni de loin les races perdues, pas plus qu'il n'a entendu parler des cataclysmes qui les ont envoyées par le fond. Mais cet homme, encore vous ou moi, qui est le dernier produit de la nature, le dernier cri de dame planète, cet homme entouré d'une quatrième succession d'animaux et de végétaux, depuis que la mer s'amuse à recouvrir la terre et à tout avaler, qui est-il, d'où vient-il, et surtout que veut-il? Car, si le *Plésiosaure* ou l'*Anoplothérium* ne voulaient rien du tout, l'homme, lui, ne reste pas les bras croisés, et son cerveau fume...»

ANDRÉ BEUCLER.

### AVIS A NOS ABONNÉS

Nous prions instamment ceux de nos abonnés qui n'ont pas encore payé leur abonnement pour l'année en cours de bien vouloir le faire, aussitôt que possible, par chèque ou par mandat postal.

L'Administrateur.

## La question des frontières naturelles.

# Une enquête sur le testament de Richelieu

par **Robert Laulan**

S'il est un thème que la propagande allemande à l'usage des intellectuels ait repris à la manière d'un *leitmotiv*, au temps de l'occupation, pour justifier à l'égard de la France une politique d'abaissement et d'annexions, c'est bien celui des représailles expliquées par le fameux *Testament* du cardinal de Richelieu.

L'illustre homme d'Etat n'avait-il pas — d'après cette propagande — déclaré qu'il fallait restituer à la France les limites que la nature lui avait données? N'avait-il pas été l'initiateur de cette politique des frontières naturelles basée sur la conquête, et l'auteur d'un vaste programme d'expansion française?

Toutes les idées du grand politique, ou du moins celles qu'on lui prêtait, se retournaient alors contre la nation opprimée comme une redoutable machine de guerre tombée au pouvoir de

l'ennemi. Car le Testament de Richelieu était une de ces œuvres entourées de prestige et de mystère dont l'autorité ne se discute pas.

Il s'est cependant trouvé un homme assez dénué d'esprit de routine et de superstition pour vouloir aller au fond des choses. C'est M. Louis André, professeur honoraire à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, et, à l'Ecole pratique des Hautes études, auteur d'une copieuse et remarquable thèse sur *Michel Le Tellier*, le père de Louvois, et qui connaît admirablement le XVII<sup>ème</sup> siècle, pour en avoir étudié les sources historiques dans huit gros volumes. Cet érudit s'est livré à une vaste et minutieuse enquête sur le *Testament* de Richelieu, et c'est le résultat de celle-ci qu'il a développé devant l'Académie des Sciences morales et politiques de Paris.

*Employez* **D A G**

**LA PATE PLASTIQUE**

**“NEC PLUS ULTRA”.**

Scientifiquement conçue pour multiples usages.

**Colle tout ~ Répare tout  
Vernit tout ~ Soude tout.**

Le Cuir, le Bois, le Marbre, la Faïence, le Papier, le Carton,  
la Poterie, l'Ivoire, la Nacre, le Celluloïd, les Films, les Dentiers,  
les Montures de Lunettes, les Semelles, les Courroies  
et 1001 objets.

En vente en TUBE ou en FLACON,

**Résiste à l'Eau, à la Chaleur, aux Acides.**

# THÉÂTRE **ALHAMBRA**

ALEXANDRIE

## Saison Française d'Opérettes

La grande Vedette

# NADIA DAUTY

de l'Opéra-Comique

*interprétera les plus grands succès :*

La Veuve Joyeuse - La Chaste Suzanne  
Rêve de Valse - Princesse Czardas  
Mam'zelle Nitouche

*avec une troupe de premier ordre composée de :*

LEON FERLY SUZY REVI ROGER EYMAEL JANE LYRIS  
Baryton Divette Ténor Desclauzas

et les Comiques :

CHOPITEL & DELMULLE

et Mlles : **Gisèle Roy — Marcelle Sanet — Jacqueline Charme —  
Jany Lachèze. — Yvette Palombo — Ginette Marel —  
Adrienne Esplaas et Germaine Fréjaville.**

et MM. **Nicolas — Michel Jacone — Smith — Claude Réjeant —  
Iorio — Georges Blanc et Tafanelli.**

Les Etoiles de la Danse :

LES SŒURS CHASSAIGNE

avec Mlles : **Rose Benvenuti — Suzy Bousat — Michelle Debias —  
Laurissa de Tal.**

Orchestre et Chœurs sous la Direction musicale de

**MARCEL DELSAUX**

Premier Chef d'Orchestre du Théâtre du Capitole de Toulouse.

Mise en scène : **Paul Delaurme** — Direction Artistique : **Georges Botgen.**

**Débuts Mardi 3 Décembre**

On a pu d'abord se demander pourquoi Richelieu, désirant révéler à Louis XIII ses idées politiques, avait adopté la forme du *Testament*. La réponse à cette première question a été donnée par Richelieu lui-même dans *l'Épître au Roi* qui précède l'œuvre. Le grand ministre avait formé le projet d'écrire l'histoire de Louis XIII, de faire connaître les glorieux succès du règne, afin que le passé servît de règle à l'avenir, et, bien entendu, en manière de justification personnelle. Il renonça à cette œuvre conçue sur des bases



Portrait du Cardinal de Richelieu  
par Philippe de Champaigne.

trop vastes, tourmenté par la maladie et accablé «par le faix des affaires publiques»; et, craignant de mourir avant le roi, plus jeune que lui, il décida de lui laisser «quelques mémoires pour le gouvernement du royaume», sous la forme d'un *Testament* composé à son intention exclusive. Mais alors que l'entreprise de l'histoire de Louis XIII avait été de notoriété publique, un petit nombre de familiers seulement connurent le *Testament* écrit avec la sincérité d'un homme prêt à comparaître devant Dieu et qui se fait une idée très particulière et très élevée de son œuvre.

Cependant, on ne possède point le manuscrit autographe de cet ouvrage, ce qui a fait souvent douter de son authenticité. M. Louis André l'a recherché, mais il n'en a trouvé aucune mention dans les catalogues des dépôts de France, de Belgique, d'Angleterre, d'Allemagne, d'Autriche ni de Russie. Il a vainement interrogé les descendants des grandes familles françaises du XVII<sup>ème</sup> siècle, et il ne pense pas que ce document puisse se trouver dans d'autres archives privées. Il en conclut qu'il faut renoncer à retrouver un ma-

*cinéma*  
**ODEON**

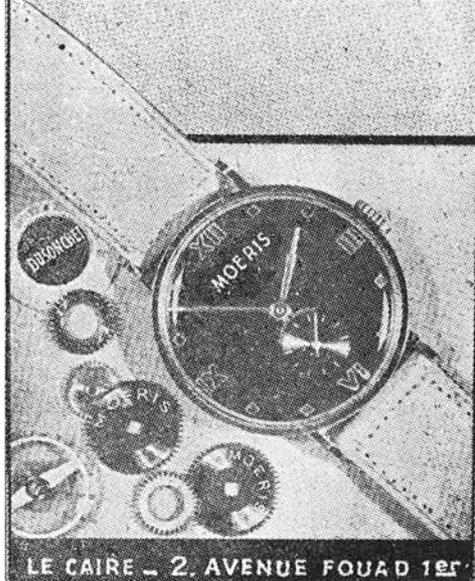
Rue Emad el Dine — Le CAIRE

Téléphone 48455

»0«

## Le Cinéma du film français

**DUSONCHET**



LE CAIRE - 2. AVENUE FOUAD 1<sup>er</sup>

**Vous maigrirez...**  
**... nous le garantissons**

SANS DROGUE,  
 SANS DANGER...

... DE 250 A 500 Gr. PAR JOUR



**INSTITUT  
 D'AMAIGRISSEMENT**  
 48, Rue Kasr el Nil — Tél. 55491

*Cook,*  
 pour tous vos voyages

Information et billets pour tous  
 vos voyages

par **Air**,

par **Mer**,

par **Chemin de Fer**.

Assurance et magasinage  
 des bagages

Chèque touristique, monnaie  
 étrangère, lettres de change.

**Thos. COOK & Son Ltd**

LE CAIRE : 54, Rue Ibrahim Pacha.

ALEXANDRIE : 2, Rue Fouad 1er.

PORT-SAID : 11, Rue Sultan Hussein

*Retenez vos places au plus tôt.*

nuscript autographe qui n'a peut-être jamais existé, pour la raison que le délabrement de la santé du cardinal et ses écrasantes occupations lui faisaient éprouver de grandes difficultés à écrire lui-même. Quand il mourut, le manuscrit du Testament, qui n'était pas de sa main, fut saisi par le ministre des Affaires étrangères Torcy, avec les papiers du premier ministre considérés comme papiers d'Etat, transporté au Louvre, et versé, cinq ans plus tard, au dépôt nouvellement constitué des Affaires étrangères. C'est lui qui a servi de modèle aux dix-sept copies qui nous sont parvenues, et dont seize procèdent d'une même source, avec quelques variantes.

En 1688 le *Testament* fut imprimé pour la première fois, en Hollande, comme il était d'usage.

Tout de suite, la question de son authenticité se posa. Elle fut d'abord résolue par la négative, jusqu'aux environs de 1750, par les historiens, les biographes du roi et de Mazarin, Montesquieu et Voltaire se rangèrent à cette opinion. Mais peu à peu les hommes politiques, les érudits, les bibliographes, puis Voltaire lui-même se rallièrent à l'avis opposé. Et lorsqu'une deuxième édition du *Testament* parut, en 1764, une majorité de personne tenait pour l'authenticité.

Tous les doutes se dissipèrent lorsqu'en 1880 Gabriel Hanotaux, l'historien du grand cardinal, publia les *Maximes et papiers* d'Etat de Richelieu. Sur ces pièces le cardinal avait tracé le mot *Testament*, et il avait barré les maximes au fur et à mesure de leur emploi dans le *Testament*. L'authenticité était donc prouvée par cette publication.

Si Richelieu n'a pas matériellement écrit le *Testament*, il ne l'a pas davantage composé seul. Mais il y a eu plus de part — pour prendre un exemple — que le maréchal Joffre à ses *Mémoires*. Le *Testament* a été une œuvre collective de collaborateurs peu nombreux, intimes et sûrs, comme le prouvent ses inégalités et son manque d'homogénéité. La contribution du Père Joseph, la fameuse *Eminence grise*, qui n'est pas certaine, paraît probable, car les deux hommes, très unis par une mutuelle reconnaissance, ne se quittaient guère, et il est au moins singulier que le travail de rédaction n'ait pas été poursuivi après la mort du célèbre capucin.

Chose curieuse, d'ailleurs, et déduite d'une lettre du maréchal de Brézé à son beau-frère Richelieu, c'est au brillant second du cardinal qu'il faudrait attribuer les passages les moins bons, les plus obscurs du document en cause, qui présente des inégalités quant au fond, un manque de proportion entre les divers chapitres, des faiblesses de style.

Quoi qu'il en soit, et c'est ce qu'il importe de dire et de souligner, rien dans le *Testament* ne concerne la politique internationale, et il n'est pas permis de l'invoquer à cet égard. Le chapitre premier est un résumé chronologique des événements survenus entre 1624 et 1638. Le reste concerne l'avenir: la paix étant conclue, il convient de s'attacher aux réformes *intérieures* pour relever la France.

Telle est la substance véritable du *Testament*, qui s'offre comme une sorte de bréviaire de l'homme d'Etat, écrit par un homme assagi, hostile à la violence, accessible à la modération et conciliant.

Est-ce à dire qu'il y eu imposture chez les écrivains allemands qui, consciemment ou inconsciemment et pour des raisons politiques ou autres, ont soutenu que le Cardinal avait développé dans son *Testament* son vaste programme d'expansion française par l'écrasement des Pays-Bas espagnols et de l'Allemagne, et sa politique dite des frontières naturelles?

Non, car les phrases incriminées existent. Seulement elles se trouvent dans une des nombreuses brochures du Père Jésuite Labbé de Lyon, dont l'une, publiée après la mort du cardinal, porte le titre de *Testamentum christianum, Testamentum politicum* (Lyon, 1645), qui a pu prêter à confusion, d'autant qu'elle contient l'épithète de Richelieu.

Cette aventure, d'où la mauvaise foi semble exclue, prouve cependant que, quand on manie des textes et qu'on en fait des citations, il faut y regarder d'un peu plus près.

ROBERT LAULAN.

## Revue des livres

par **Henri Gal**

De l'air, de la lumière, de la mer, «rien que de la mer», tel est le livre que nous offre M. Jean Merrien (1). Ce n'est pas un roman mais une sorte de long poème en prose, où le «moi» n'est pas haïssable, et où l'auteur se laisse aller à exhaler ses sentiments, son lyrisme et ses pensées. Un ouvrage inclassable, mais qui a de la classe. Dans un autre genre, M. Pierre Navarre nous invite à le suivre avec «Moya» (1) à Tahiti. L'agrément de ce roman réside dans le mélange d'une peinture des îles du Pacifique par une personne qui les connaît bien, et dans une action mouvementée où l'on voit s'opposer aux Français la puissance des jaunes. Le tout, bien équilibré, forme un roman d'une lecture agréable et instructive car nombreux sont ceux qui connaissent mal ou peu ces îles, possessions françaises.

Citons quelques romans féminins, qui méritent, à des titres divers, de retenir notre attention. «La quadrature du cercle» (2) de Mme Raymonde Temkine nous montre que certains conflits dans la vie ressortissent de cette figure géométrique irréalisable; Luc a aimé Françoise, puis il se sont séparés; Nicole paraît dans la vie de Luc, Charleston, Céline, d'autres encore, et après avoir été déchirés, les uns et les autres, par leurs passions, un enfant survit à ces drames et deux morts sont à déplorer, mais Françoise, bonne et



PARIS

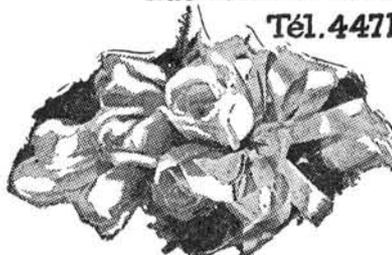
- *Pique*
- Coeur*
- *Carreau*
- Trefle*
- *Sans Atout*
- Forcing*
- *Martingale*
- Coucou*

LES PARFUMS  
*de la Femme Élégante*



# Le Printemps des Fleurs

42,  
Rue Soliman Pacha  
Tél. 44714



Des fleurs pour chacune  
des circonstances de  
votre vie

raisonnable, élèvera l'enfant et demeure le seul roc de toutes ces aventures. Mme. Thérèse Castel traite d'un «Destin de femme» (3). Aussi lamentable dans un autre genre, que le précédent roman. Camille est devenue la femme d'Edmond; ils vont vivre en province où ils retrouvent Jean et sa femme Luce. Fatalité: Jean devient l'amant de Camille et Edmond celui de Luce. Puis après le départ de Jean, c'est Camille qui rencontre Paul, et, enfin l'amour charnel lui est révélé. Elle est en proie à sa passion lorsque la guerre éclate; elle est séparée de son amant; sachant qu'il l'a abandonnée, elle se prépare à mourir. Simple histoire de la révélation de l'amour à une femme, roman de la sensualité jusqu'à la mort. Mme Betty Ford vise un genre gai et y réussit souvent. Son roman «Ah! les hommes...» (3) nous conte les aventures de Madeleine; elles ne sont pas toujours sensationnelles, ni morales, mais elles sont souvent amusantes, rapidement menées et écrites sans prétention. Cette jeune indépendante finira très bourgeoisement, non sans avoir connu et fréquenté des gens inintéressants et quelque peu immoraux, mais l'essentiel est de sourire et de ne pas s'ennuyer... et l'auteur y parvient aisément.

M. Georges Duhamel nous donne ses «Souvenirs de la vie du Paradis» (4): Avouons que nous n'avons pas pris un plaisir extrême à ces aventures de Sébastien Maillebois, mort et montant au paradis, flanqué de son ange gardien. M. Du-

hamel pouvait écrire un conte à la Voltaire, qui aurait déplu aux catholiques, mais qui, du point de vue littéraire et spirituel, eût sûrement été aussi amusant que méchant, il a préféré nous conter des histoires assez diverses et sans grand intérêt où le profane se mêle au sacré. Nous avons cherché le but final de l'auteur; son idée directrice, doit-elle se ramener à cette prière de Sébastien: «Seigneur mon suprême bonheur serait-il de ne plus rien penser et de ne plus penser à rien?» M. Duhamel n'a pas la foi et traite du Ciel de Dieu et de la Providence avec un manque d'enthousiasme et une froideur qui glacent le lecteur. Dieu lui-même est un monsieur assez quelconque bien ennuyé d'avoir créé la terre et les hommes. Tout cela manque de la grâce que donne la foi. Mais en admettant l'athéisme de l'auteur, il nous semble qu'il aurait pu suppléer à la sécheresse de ses sentiments par un appel au merveilleux et à la poésie, qui auraient ensoleillé ces froides pages qui font du paradis un mélange de kermesse et d'asile de fous, sans oublier un côté mise en scène du meilleur genre super-production d'Hollywood.

M. André Rousseaux met ses pas dans ceux de Sainte-Beuve. Il pourrait faire un moins bon choix. Critique littéraire, il se cantonne, non aux auteurs contemporains, mais aux anciens ou aux déjà connus. La méthode est plus sûre si elle est moins glorieuse; il fut un temps où les critiques cherchaient à découvrir un nouvel auteur.

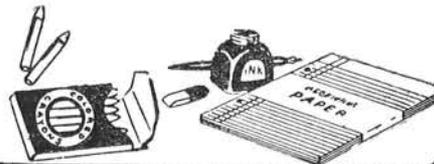
TEL  
59074



(MAISON FONDÉE EN 1880).

**Matériel pour Peinture  
à l'huile et pour aquarelle.  
Matériel pour dessin,  
papiers spéciaux. etc.**

LE CAIRE,  
Midan Moustapha Kamel  
ALEXANDRIE, 2, Rue Fouad Ier



## De retour au Caire

# Dr. LEVY LENZ

Chirurgien Esthétique.  
Ancien Médecin des Hôpitaux de Berlin

(Correction du nez, des oreilles  
et du buste. Elimination des  
poches sous les yeux, des rides  
et des cicatrices. Suppression  
des graisses du ventre et des  
hanches, etc.).

**Consultations : 5 - 6 p.m.**

LE CAIRE

21, Rue Antikhana, Imm. Groppi.

Quelquefois ils se trompaient et le flamant rose, vu de près, n'était qu'un vulgaire héron, mais qu'importe le critique demeurerait un découvreur avec ses risques et ses réussites. C'était le temps où un article de François Coppée, d'Octave Mirbeau ou de Pierre Louys ouvrait les portes de la gloire. Autres temps, autres mœurs, M. André Rousseaux nous parle donc de Sophocle, Tite-Live, Virgile, de la Bible, Molière, Voltaire, J.-J. Rousseau, Lamartine, Nerval, Balzac, Proudhon, Sainte-Beuve, Villiers de l'Isle Adam et Mallarmé. Il en parle pertinemment et nous ne nous ennuyons pas un seul instant en compagnie de notre guide dans le monde classique (5).

L'abbé Paul Parguel est un résistant qui a payé de sa liberté et presque de sa vie ses convictions antihitlériennes et chrétiennes. Il nous conte ce que fut son arrestation à Montpellier, son séjour en prison, puis au camp de Compiègne d'où il fut déporté en Allemagne à Neuenamme. De cet enfer, d'où il revint miraculeusement, l'abbé Parguel nous apporte son témoignage. Il est de ceux qui ont le droit de parler et d'être lus. «De mon presbytère aux bagnes nazis» (6) quel périple! Et comment ne pas aimer et admirer de tels hommes!

Sur le maquis de France, M. Louis Belpier nous offre un roman «Le pain des mauvaises récoltes», qui au fond est un excellent reportage (7). On sent que l'auteur n'a rien inventé, ce qu'il nous conte à un parfum de vérité qui ne trompe pas. Ses personnages sont de braves Français avec leurs défauts et leurs qualités, ce ne sont ni des surhommes, ni des chiffes-molles, ce sont des «maquisards» honnêtes et désintéressés. Turenne, Gargan, le curé, tous sont des français patriotes, qui ne font pas de politique, mais qui sont unis par la haine de l'occupant. Et puis le débarquement a lieu dans le sud de la France; c'est le rêve devenant réalité, les hommes vont se battre à visage découvert contre l'ennemi. Or, fatalité, les américains passent devant, nettoient le terrain et la petite troupe de maquisards n'aura pas à combattre. Le passage est étonnant où M. Belpier nous explique très bien cette désillusion des hommes, leur stupéfaction devant les armements perfectionnés des Américains, la faiblesse de l'attaque française est la goutte d'eau qui a fait déborder le vase, c'est le milligramme qui a fait pencher le plateau de la balance du côté des alliés, et il ne faut pas l'oublier. Ecrit avec une chaude passion, ce livre est un document qui plaira car il est volontairement simple et dépouillé. Sa lecture instruira sur ce qu'a été l'état d'esprit et la conduite des éléments hétérogènes formant un groupe dans un maquis durant ces journées de fièvre et d'espoir qui ont précédé la libération de la France.

Signalons le deuxième tome de «l'Anthologie du théâtre français contemporain», consacré au théâtre du boulevard que fait paraître M. Georges Pillement (8). Ce sont des volumes à conserver et à consulter souvent. Nous trouvons des notices biographiques et des extraits des œuvres de Georges de Porto-Riche, Donnay, Capsus, Feydeau, de

## L'ECOLE AUBERT

14, RUE ADLY PACHA  
Tél. 51661 — Le Caire

Cours du jour et du soir :

COMPTABILITÉ (S.C.F.)  
en français, anglais et arabe,

STÉNO-DACTYLO  
PITMAN—GREGG—DUPLOYÉ  
CAMBRIDGE (Jr.-Sr.)  
LONDON MATRICULATION  
BACCALAURÉAT FRANÇAIS.



Les  
Sirops  
de la  
DAIRA  
DEMERDACHIA

ORANGE - MANGUE - FRAISE  
CITRON - MANDARINE - MURE  
et GRENADE: préparés avec des  
fruits frais

Tél. Le Caire 40852 — Alexandrie 20654

*Pour vos...*

Cartes de Souhaits,  
Articles de Papeterie,  
Cadeaux en tous Genres

*adresser-vous*

**CHEZ**

**RUDMANN**

11, Rue de l'Ancienne Poste,  
LE CAIRE — Tél. 43379



**qui tue les mites**

**100 %**

La boîte P.T. 3 1/2

Exclusivité

**CHALONS**

Curel, Wolff, Emile Fabre, Tristan Bernard, Flers et Caillavet, Bataille, Sée, Kistemaekers, de Croiset, Coolus, Duvernois, Fauchois, Méré, Frondaie, Armont et Gerbidon, Guitry, Savoir, Deval, Amiel, Géraldy, Pagnol, J.-J. Bernard, Natanson, Ferdinand, Jeanson, Michel Duran, Birabeau, Puget, Peyret-Chapuis. Une telle liste de noms célèbres se suffit à elle-même. L'intérêt de cet ouvrage ne fait pas de doute, et sa parution répond à une utilité incontestable.

Signalons en terminant quelques romans policiers réussis: «Les équipages de Peter Hill» (9) de René Guillot, qui nous fait découvrir le coupable non sans faire violence à notre esprit raisonneur, le «Sang sur la neige» (10), «Le persan bleu a vu la mort» (10), sont des classiques dans le genre policier, «Un temps pour mourir» (10) est bien mené, mais nous avons l'impression que l'assassin est facilement identifiable dès le début, il y a aussi quelques longueurs; «La vocation de M. Jérôme» (7) et «L'arlequin sans tête» (7) nous prouvent que les auteurs français deviennent d'excellents fabricants de romans policiers. Si le premier nous stupéfie par la découverte d'un des coupables, le second, en faisant appel à un phénomène chimique et avec toute vraisemblance, nous donne la clé d'une énigme passionnante.

**HENRI GAL.**

- (1) *Edit. Self.*
- (2) *Edit. du Myrte.*
- (3) *Edit. Renée Lacoste.*
- (4) *Edit. Mercure de France.*
- (5) *Edit. Albin Michel.*
- (6) *Edit. Spès.*
- (7) *Edit. Défense de la France.*
- (8) *Edit. du Bélier.*
- (9) *Librairie des Champs-Élysées.*
- (10) *Edit. Optic.*

"L'Aliénation Poétique"

par le Docteur **Jean Fretet**

La psychanalyse a depuis plusieurs années mis à la mode une critique littéraire d'un ordre tout particulier: critique à laquelle ne peut se livrer qu'un médecin spécialisé et qui consiste en l'analyse du tempérament, de la physiologie et de l'hérédité de poètes, d'écrivains et d'hommes illustres.

Dans son livre «L'Aliénation Poétique», M. Jean Fretet examine sous cet angle deux des plus grands poètes français du XIXe. siècle: Rimbaud et Mallarmé et le plus important des romanciers contemporains, Marcel Proust.

A première vue, on peut se demander en quoi ces sortes d'études peuvent éclairer l'œuvre de tels écrivains. L'aventure littéraire d'un poète est contenue toute entière dans son œuvre, et lorsque l'homme a disparu, cette œuvre suffit à nous laisser le témoignage qu'il désirait que la postérité conservât de lui. Toutefois, le médecin qui remonte dans la vie d'un homme de génie et, grâce aux incidents qui ont marqué son existence, à ses reflexes, à ses attitudes en présence de certains événements, arrive à définir son tempérament physiologique et son état psychique, ne se fie pas uniquement aux détails des biographies. L'œuvre de cet homme représente d'une façon précise, pour le praticien qui sait voir au delà de sa beauté littéraire proprement dite, le moyen le plus sûr de déceler les inquiétudes intérieures qui l'ont suscitée.

Tout créateur doit être mis, à la suite d'un échec moral, social ou sentimental, en état de repliement de conscience. Il imagine donc pour se libérer de la sensation d'échec et de refoulement qui pèse sur son organisme sensible, d'écrire, d'exprimer les raisons de son angoisse et de sa sensibilité blessée. Son souci de la beauté esthétique créera la forme, au moyen de laquelle il pourra se libérer par le langage d'une sensation trop violente pour être assimilée. Il est donc nécessaire de savoir comment les poètes comme Mallarmé et Rimbaud ont pu être, de par leur tempérament physiologique, plus vulnérables aux échecs et aux douleurs qui n'auraient peut-être pas eu de prise sur des êtres plus vulgaires. C'est ce que le docteur Jean Fretet s'efforce d'exposer au cours d'un ouvrage extrêmement complet et consciencieux. Le phénomène de l'inspiration chez ces génies complexes naît, non seulement de l'expérience quotidienne, mais trouve également ses sources dans leur éducation, leur hérédité, les singularités de leur organisme. Ainsi, des existences opposées comme celles d'un Mallarmé et d'un Rimbaud ont les mêmes prétextes pour féconder deux activités créatrices, tendues vers une préoccupation identique: la poésie. L'existence d'un Mallarmé, chétive et recluse, et celle d'un Rimbaud, violente et aventureuse, sont minutieusement analysées à l'aide de documents vérifiés et des passages les plus significatifs de leurs œuvres.

Le livre du docteur Jean Fretet, en marge de la critique littéraire, demeurera comme un document digne d'enrichir l'histoire de la littérature française.

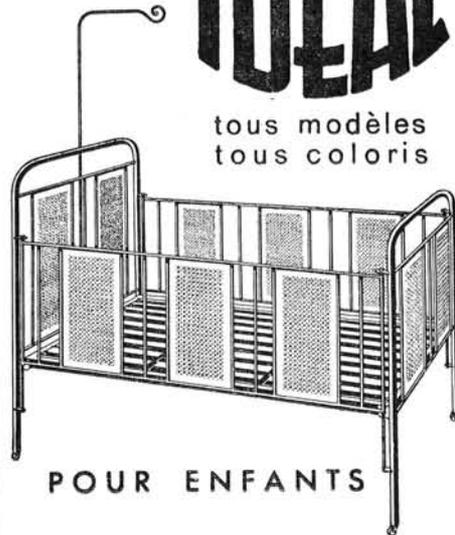
## Poètes d'aujourd'hui

Il est très difficile de juger un contemporain; tel qui connaît la faveur du public, ne laisse pas bien souvent, une œuvre qui lui survive. Toutefois, il serait fort étonnant que les générations à venir ne reconnaissent pas l'importance d'un poète comme Jôe Bousquet.

LITS METALLIQUES

**IDEAL**

tous modèles  
tous coloris



POUR ENFANTS

**"LA MENAGERE MODERNE"**

16, Rue Emad el Dine, le Caire, Tel. 54836

R. C. 11823

18-12 A. J. M.

*Charcuterie*  
*Boucherie*  
**DU PASSAGE GREEN**

19, Rue Fouad 1<sup>er</sup> — Le Caire

Tel.  
57278

**QUELQUES PRIX**

Viande de porc  
l'oke P.T. 30  
Saucisses  
l'oke P.T. 28



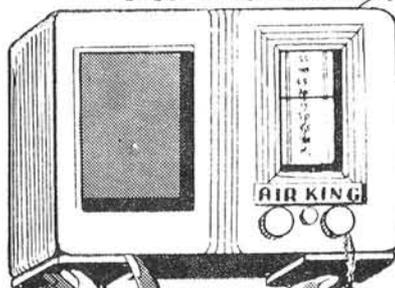
Sa vie toute entière semble marquée au sceau d'une destinée impitoyable. Né en 1897, à Narbonne, Joe Bouquet fit ses études au lycée de Carcassonne et les couronna par un court voyage en Angleterre. La guerre de 1914 éclate. Aspirant d'infanterie, il mène quelque temps la vie des groupes francs. Il est décoré, plusieurs fois cité, enfin nommé officier. Cinq mois avant la fin de la guerre, en mai 1918, il reçoit une blessure qui lui perce les poumons et affecte la moëlle épinière. Une blessure terrible! Sauvé par ses hommes, il peut être évacué vers l'arrière et à force de soins échapper à la mort. Mais il reste paralysé. Ce fut alors que commença le miracle d'une vie qui devait tenir toute entière dans la pensée et la progression intellectuelle de cet être pour toujours immobilisé.

Joe Bousquet a inauguré une ère poétique. Depuis près de 25 ans, il a suivi attentivement les mouvements littéraires de l'époque. Il est maintenant un des auteurs les plus écoutés et il s'efforce d'orienter ceux qui viennent. Il pense que l'avenir littéraire peut associer la connaissance et l'invention, la philosophie et la poésie. Sans se laisser abuser par les faux-semblants, il reconnaît que l'expérience de l'avenir est également celle de toutes les espèces de savoir, que la pensée, l'espoir, l'amour comme la science en découvrent à la fois la nécessité.

L'expérience qu'il poursuit est consignée dans ses Cahiers personnels et dans ses livres. Elle est la manifestation d'un inexprimable progrès accompli dans une conscience humaine et laisse pressentir la manière dont l'avenir honorera la réalité et l'invention par une opération plus poétique que littéraire, c'est-à-dire en créant le langage au lieu de le supposer ou de le recevoir. Son récent livre de poèmes, l'admirable «*Connaissance du Soir*», applique et explique la grandeur d'une telle expérience. L'influence de Joe Bousquet sur la littérature française devient de plus en plus considérable. Déjà des étudiants ont fait admettre auprès de l'Université le principe d'une thèse sur cet écrivain qui est loin d'avoir terminé son œuvre. Joe Bousquet a publié douze livres de prose et deux de poésie. — «*Réduit du Silence*», «*La Connaissance du Soir*», «*Le Méditant par Bonté*» et «*Le Meneur de Lune*» peuvent être considérés comme ses chefs-d'œuvre. — Mais toute son œuvre est celle d'un poète; elle élabore, dans sa continuité, un espoir plus fort que la vie, espoir qu'il veut faire partager aux autres hommes. Chacun de ses livres exprime et justifie le désir essentiel d'une révolte spirituelle de la vie contre la condition humaine.

RENÉ-MASSAT

*Certainement le plus beau  
des Cadeaux!*



L.E.  
12

VIEN D'ARRIVER

**Air King**  
*Le merveilleux  
poste miniature  
américain*

EXCLUSIVEMENT  
EN VENTE  
CHEZ

**Gaston Paschkes**  
\* Synonyme  
de RADIO  
15. RUE ANTIKHANA

ADDENDUM :  
Le numéro de téléphone de la Maison de Radio  
GASTON PASCHKES est le suivant : 40186.

SCARABÉE

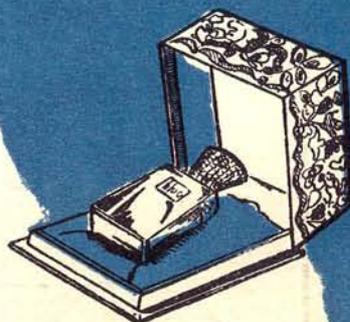
*Les plus  
belles Robes  
du Soir*

**CHEMLA** SAE

Aux Editions du Scarabée-Alexandrie.

UN PARFUM DE LÉGENDE...

Muse



oty